

BULLETIN DU MUSÉE BASQUE



n° 178



EUSKAL MUSEOAREN ADIXKIDEAK
SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Ce numéro bénéficie du soutien de / Ale honen babesleak dira :



A.M.A. TRA





Jean Hubert Tahan (1777-1843)
Portrait de François Fayet, chirurgien principal de l'hôpital militaire de Bayonne,
tenant les Annales de la médecine physiologique de Broussais.

Huile sur toile signée et datée bas gauche :
"H. Tahan / 1825" ; 60 x 46 cm ; cadre d'époque avec pampres 74 x 62 cm
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
inv. n° 99.3.1, don Christian Ribeton en 1999
© Cliché Alain Arnold (MB).

AITZINSOLAS

Jean-Marie
AYNAUD

2

Armadetako sendagile eta ebakuntzagile, sukar hori, izurrite, Santo Domingo, Pasaia, izen horiek dira, zalantzarik gabe, Boletin huntako hiru lehen artikuluen hitz gakoak. Iraultzako, Inperioko eta Restaurazioko aldarte mogimendutsuetako dokumentuetarik abiatuz, Olivier Ribeton eta Frédéric Bauduet-ek kondatzen dizkigute Baiona eta Akizeko sendagile eta ebakuntzagile militar batzuren ibilbide aberatsak armadetako osasun zerbitzuetan. Ohartarazten gaituzte izurrite kontzeptuaren bilakaera zer izan zen XIX. mende hastean, eta hori, orduan gertatu bi sukar hori izurriteren azterketatik abiatuz. Lehenik 1802an Santo Domingon sukar horiak desmasiak egin zituen Bonaparten koinatak manatzen zuen frantses armada indartsuan. Gero, 1823an, Pasaian sukar horiak lekuko jendea kutsatu zuen Habanatik etorri unti bat porturatu zenean. Miresgarri da zein zehazki deskribatua izan zen izurrite horren bilakaera eta sendagileen gogoan sortu zituen galderak. Hor agertzen dira epidemiologia modernoaren lehen urratsak, nahiz-eta erabili ziren sendabideak eta patogeniaren interpretapenak Molière-n denborakoak izan. Maiz sendagile militarrek sendabideen aitzinamenduan lehen izan dira beren laneko baldintza bereziengatik. Hemen badugu horren froga ederra.

Bi monumentu ohargarri eskaintzen zaizkigu gero. Claude Fourcade-k kondatzen digu Baionatik hurbil den Lauga lur-zatiaren eta hango jau-regiaren historia. Han bizi izan da Fourcade familia 1721etik 1999era. Han egon ere Caroline Murat 1808an. Colette Trébuchet-ek kondatzen du "Mokopeita" ren historia. André Trébuchet, haren aitak, etxe hori erosi zuen Uztaritzen 1925ean. Artista handia, margolari muralista, André Trébuchet-ek han zuen lan egin 1962 arte.

Azkenik Jacques Battesti-k jakinarazten digu Museoaren eta Adiskideen Elkartearen arteko lankidetzaren bikainaren ondorioa. Gizarte museotara ekoizpen garaikidearen biltzeaz ari da. Zerrendaz kanpoko boletinaren ale bat izanen da, 2012ko udaberrian.

Irakurtzeko sukarrak jo zaitzatela denbora iraganeko gertakariak eta geroari buruzko asmoak gogoan erabiliz.

ÉDITORIAL

Jean-Marie
AYNAUD

Médecins et chirurgiens militaires, fièvre jaune, maladie épidémique, Saint-Domingue, Pasajès, sont sans aucun doute les mots clés des trois premiers articles de ce Bulletin. En effet, à partir de l'étude de documents d'archives des périodes mouvementées de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, Olivier Ribeton et Frédéric Bauduer nous retracent le riche et passionnant parcours de plusieurs médecins et chirurgiens militaires de Bayonne et de Dax à travers leurs activités au sein du service de santé des armées. Ils nous sensibilisent à l'évolution du concept de maladie épidémique au début du XIX^e siècle à partir de l'examen de deux épisodes dramatiques de fièvre jaune qui ont mobilisé ces médecins militaires. D'abord en 1802 à Saint-Domingue où la fièvre jaune causa des ravages au sein du puissant corps expéditionnaire français dirigé par le beau-frère de Bonaparte, puis en 1823 au port de Pasajès où la fièvre jaune se propagea au sein de la population locale suite à l'accostage d'un navire de commerce venant de la Havane. On est admiratif de la rigueur et de la précision avec lesquelles sont décrites l'évolution de ce foyer épidémique et les multiples interrogations qu'elles suscitent chez les médecins. On sent frémir les premiers balbutiements de l'épidémiologie moderne, alors que la thérapeutique mise en place et les interprétations de la pathogénie relèvent encore des concepts de l'époque de Molière. Les médecins militaires ont souvent été à la pointe du progrès médical en raison des conditions particulières de leur activité. On en a ici une belle démonstration. Deux monuments remarquables nous sont ensuite présentés : Claude Fourcade nous conte l'histoire du domaine de Lauga et de son château près de Bayonne où vécut sa famille de 1721 à 1999 et qui hébergea en 1808 Caroline Murat. Colette Trébuchet évoque quant à elle avec émotion l'histoire de Mokopeita, une belle maison acquise en 1925 à Ustaritz par son père, André Trébuchet, brillant artiste-peintre et décorateur, qui y eut son atelier jusqu'en 1962. Enfin Jacques Battesti nous annonce le résultat d'une collaboration exemplaire entre le Musée et la Société des Amis qui porte sur le thème de la collecte du contemporain dans les musées de société. Ce sera l'objet d'un hors série exceptionnel du Bulletin au printemps 2012. Que la fièvre de lecture vous emporte en découvrant ces étonnantes péripéties du passé et ces fructueuses promesses.



SOMMAIRE

- 2 *AITZINSOLAS* - ÉDITORIAL
Jean-Marie AYNAUD
- 5 FRANÇOIS FAYET, CHIRURGIEN PRINCIPAL
À L'HÔPITAL MILITAIRE DE BAYONNE
Olivier RIBETON
- 39 LA FIÈVRE JAUNE AU PAYS BASQUE AU XIX^e SIÈCLE
HISTOIRE D'UNE MALADIE IMPORTÉE
Frédéric BAUDUER
- 51 FRANÇOIS BROUSSAIS,
SES ANNALES DE MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,
ET LA FIÈVRE JAUNE
Olivier RIBETON
- 69 LAUGA,
TROIS CENTS ANS D'ARCHIVES FAMILIALES
Claude FOURCADE
- 83 MOKOPEITA,
UNE MAISON D'ARTISTES
Colette TRÉBUCHET
- 93 QUE RESTE-T-IL DU PRÉSENT ?
COLLECTER LE CONTEMPORAIN
DANS LES MUSÉES DE SOCIÉTÉ
Jacques BATTISTI
- 99 COMPTES RENDUS
Jean-Louis HIRIBARREN
Marie-Claude BERGER
Michel DUVERT
- 103 *ZER DA HORI ?*

FRANÇOIS FAYET CHIRURGIEN PRINCIPAL À L'HÔPITAL MILITAIRE DE BAYONNE

Olivier RIBETON

Le Musée Basque a reçu en don un rare portrait de François Fayet (La Mure, 28 septembre 1777 - Bayonne, 18 novembre 1855), chirurgien principal à l'hôpital militaire de Bayonne, tenant à la main l'exemplaire d'avril 1825 des *Annales de la médecine physiologique* de François Broussais. La carrière du chirurgien principal permet d'aborder la vie des médecins et chirurgiens militaires aux époques bouleversées de la Révolution et de l'Empire, et même jusqu'à la Restauration.

7

Euskal Museoari dohain arrado bat egin zaio : François Fayet-en irudia (La Mure, 1777ko Irailaren 28tik - Baiona, 1855eko Azaroaren 18ra). Baionako ospitale militarreko ebakuntzagile nagusia izan zen. Eskuetan dauka François Broussais-ren Annales de la médecine physiologique, 1825eko Apirileko zenbakia. Ebakuntzagile nagusiaren ibilpi-deak ikustera emaiten du sendagile eta ebakuntzagile militarren bizitza Iraultza eta Inperio garai nahasietan, bai eta Restaurazio denboran, 1823an Angoulême-ko dukeak Fernando VII.aren botere absolutua Españan berfinkatzeko egin zuen espedizioan.

■ Formation d'un jeune chirurgien

Fils de Rose Roux et de Pierre Fayet, maître perruquier à La Mure en Dauphiné, Jean François Fayet est baptisé le 30 septembre 1777. Il ajoutera plus tard le prénom de Félix. Il fait ses premières études à Grenoble¹. En 1793, à l'âge de seize ans, François Fayet entre à l'hôpital militaire de la ville, devenue chef-lieu du nouveau département de l'Isère. Il obtient le premier prix au concours de fin d'année². Nicolas Heurteloup (1750-1812), inspecteur général du Service de Santé des Armées, vient recruter à Grenoble les étudiants de l'hôpital militaire dignes de figurer comme chirurgiens dans les rangs de l'armée. Il

retient le jeune Fayet comme chirurgien "sous aide". Fayet développe ainsi sa pratique médicale sur le terrain. Le 1^{er} messidor an II (19 juin 1794), il quitte Grenoble pour intégrer à Nice l'armée des Alpes. De là, le chirurgien en chef François Bourguine (né en 1749) l'envoie faire ses classes à Fayence (Var), ville où s'organise un centre d'évacuation et de dépôt de l'armée. Un hôpital temporaire y est établi. Les départements frontaliers, en particulier celui des Alpes-Maritimes tout juste créé à partir de l'ancien comté de Nice annexé³, jouent un rôle militaire de premier plan. Pour les soldats en permission ou les blessés qui revenaient des zones de combat dans les Alpes, Nice, les villes du littoral et d'une partie du département du Var (celle non troublée par les révoltes politiques) sont en comparaison un havre de paix malgré la transformation des départements en une gigantesque caserne. Tout au long des quatre années (1792-1795) que dure la guerre de position sur les Alpes, il faut évacuer et soigner des milliers de blessés (Fig. 1) et de malades dans des conditions très précaires. Des hôpitaux militaires sont hâtivement installés dans les bâtiments centraux des villes et villages, comme les églises et chapelles.

8

Depuis le déclenchement des guerres de la République, l'absence d'un véritable corps de santé dans les armées françaises devient une difficulté. Les médecins dépendent du personnel des commissaires des guerres pour leur service et pour l'organisation sanitaire. Cette sorte d'administration qui deviendra plus tard l'Intendance a des préoccupations différentes de celles de santé et se substitue aux médecins pour répondre à des questions d'ordre strictement médical. Suite à une loi du 5 mai 1792, des règlements d'application du 20 juin établissent, à l'arrière des armées, des hôpitaux sédentaires et des hôpitaux ambulants réservés aux malades intransportables. Dès le début, les troupes stationnées le long du Var émettent de nombreuses plaintes au sujet de ces hôpitaux. Lors de leur inspection de la division du Var à la demande du commissaire ordonnateur en chef de l'armée des Alpes, le premier médecin Faye et le chirurgien consultant Heurteloup constatent une incompétence totale des administrateurs. Les blessés et les fiévreux sont mélangés, ce qui favorise la transmission épidémique. Le manque de rationalité dans l'organisation interne et la question de l'hygiène sont soulignés. C'est l'époque où une "révolution hygiéniste" est promue par toute une génération de médecins militaires et civils. L'armée des Alpes, avec ses bases arrière, offre un champ d'expérimentation aux théoriciens et praticiens formés sous l'Ancien Régime et acquis aux idées nouvelles. Les problèmes se multiplient lorsqu'une terrible crise épidémique affecte l'armée durant l'hiver 1794-1795, accentuée par les insuffisances du système d'évacuation et les lenteurs de l'administration⁴. Des solutions sont apportées peu à peu les années suivantes.



**Fig. 1**

C. de Last (1785-1836)

"Imp. Lithog. de C. de Last./Hourcade, Capitaine au 7^{me} Rég(imen)t de Cuirassiers,/délivre deux prisonniers conduits par quatre Hulans Autrichiens./au dépôt Gén(ér)al de Lithog(raph)ie rue Jacob N° 14". Signature sur l'image b. g. difficilement lisible : "GIERS" ?

Lithographie sur papier, 30,7 x 48,6 cm. Planche probablement tirée d'une des nombreuses publications parues chez Pankouke sous la Restauration en plusieurs volumes sous le titre *Monuments des victoires et conquêtes de Français de 1792 à 1815*, ou simplement *Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815*

Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° E.1931, legs Larribière, entrée en 1926. © Cliché Alain Arnold (MB).

Théophile Hourcade (1760-1831) a débuté sa carrière militaire comme simple soldat au régiment de Bourbon Infanterie. Lors de son haut fait d'armes du 26 avril 1794 près du Cateau-Cambrésis, il est capitaine au 7^e régiment de cavalerie, qui ne deviendra régiment de cuirassiers qu'en 1803. Il reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. La lithographie très rare de Last est une vision rétrospective qui montre à gauche les deux prisonniers blessés, l'un à la tête, l'autre à la main droite.

L'armée des Alpes, devenue l'armée d'Italie après les premières victoires républicaines du printemps 1796 dans la péninsule, est le laboratoire de la mise au point de nouvelles pratiques de santé. Le général Bonaparte, dès sa prise de commandement, active des mesures sanitaires afin de garantir aux soldats des soins appropriés dans une logique d'économie des forces. Il manifeste constamment son intérêt pour les questions d'hygiène d'autant que lui-même a souffert de maux répandus au sein des troupes (il a attrapé la gale à Toulon en 1793). Bonaparte fait lever une brigade pour le service des hôpitaux et des ambulances afin d'y mettre de l'ordre et de les ravitailler. Les blessés des batailles de Voltri, Millesimo et Montenotte en germinal an IV (avril 1796) sont évacués tant bien que mal en charrettes vers les hôpitaux de Nice. Il faut attendre l'action de Dominique Larrey pour disposer d'ambulances roulantes de qualité. Son système ne sera véritablement organisé qu'à la fin de la campagne d'Italie⁵. Gilles Candela, dans son récent livre consacré à *L'Armée d'Italie*, montre qu'à la fin de cette guerre, la moyenne d'âge des chirurgiens de cette armée est très jeune : 24 ans à l'hôpital militaire de Plaisance, 26 ans à celui de Crémone. Leur formation laisse à désirer. Un effort dans le domaine de la formation des cadres est entrepris à la faveur de la fin des hostilités. Des cours d'instruction accélérée sont créés à Milan, Padoue et Crémone⁶.

Apprenant son métier au milieu des crises épidémiques et en pleine guerre, le jeune Fayet parcourt l'Italie au rythme des mouvements militaires avec le grade de chirurgien de 3^e classe. Certains événements mettent en évidence son rôle de modeste chirurgien. Le 12 janvier 1797, le général autrichien Josef Alvinczy attaque avec 28 000 hommes les 10 000 Français du général Barthélémy Joubert qui se replie sur le plateau de Rivoli dans le nord de l'Italie. Rejoint à l'aube du 14 janvier par Berthier et Bonaparte, Joubert reçoit l'ordre de reprendre la chapelle San-Marco mais il est presque défait. L'arrivée de la division de Masséna le sauve et le 15 janvier les Autrichiens sont battus. Pour les seuls combats sur le plateau de Rivoli, les pertes françaises s'élèvent à 2 300 tués et blessés et 1 000 prisonniers, celles des Autrichiens sont de 4 000 tués et blessés et de près de 8 000 prisonniers⁷. Dans cette bataille, le chirurgien Fayet est "resté parmi les blessés et se laissa faire prisonnier plutôt que de les abandonner dans les montagnes lors de la bataille de Rivoli en l'an 5"⁸. Il n'a pas encore 20 ans.

Probablement libéré après la paix de Campo-Formio (17 octobre 1797), Fayet poursuit sa tâche fin 1797 dans le service de santé de l'armée du Danube. En mars 1799, Bernadotte à la tête de l'armée du Rhin et Jourdan à la tête de celle du Danube s'avancent à travers la Forêt-Noire. Sur la rivière Stokach, près de la ville du même nom, le général

Jourdan rencontre l'archiduc Charles-Louis d'Autriche qui refoule les Français dans la plaine de Liptengen. Jourdan doit battre en retraite le 25 mars. Découragé, il ramène son armée sur le Rhin laissant près de 5 000 morts et blessés sur le champ de bataille. Le sort de François Fayet est fixé : "Étant chirurgien de 3^e classe il fut chargé d'une évacuation très considérable de blessés après la bataille de Liptengen en l'an 7 par le chirurgien en chef de l'armée"⁹. Le chirurgien en chef de la Grande Armée, Pierre François Percy (1754-1825), témoigne dans son *Journal* à la date 7 germinal an VII (27 mars 1799) : "Ce matin 7, je suis parti de Geisingen à cinq heures et demie. La 2^e division défilait. On m'avait dit que le quartier général était à Löffingen, à quatre lieux de Donaueschingen : je m'y rendais et passais près une petite ville appelée Hüffingen, sans songer à y entrer, lorsqu'ayant demandé à un habitant s'il y avait des Français en cette ville, il m'apprit qu'il y était arrivé hier à la nuit plus de trois cents blessés de cette nation, lesquels n'en étaient pas encore partis. J'y entrais donc et, ayant vu de loin un attroupement, je jugeai que c'était là que devaient être nos blessés. Je trouvais sur la porte d'une grande maison servant de caserne aux soldats du prince de Furstemberg un chirurgien appelé Fayet, qui faisait défiler l'un après l'autre les blessés et donnait à chacun d'eux un verre de vin et un morceau de pain ; on les chargeait ensuite sur des voitures et, quand on eut traité ainsi tous ceux qui étaient transportables, le convoi, composé de trente-trois chariots, parti sous la surveillance du citoyen Contal, de 3^e classe, arrivant à l'armée ce jour même. J'ai fait au bailli une réquisition de douze voitures pour les malades restants, que j'ai mis sous la sauvegarde et la responsabilité de la ville ; je leur ai laissé pour les soigner les citoyens Fayet et Toussaint, qui ont dû avoir bien du mal après mon départ pour obtenir le transport des blessés en question"¹⁰. François Fayet est donc fait prisonnier par les Autrichiens après le 27 mars 1799 : "Après la bataille de Liptengen en l'an 7 [il] forma seul une ambulance et fut chercher plusieurs blessés dans les bois où il fut fait prisonnier en les sauvant"¹¹. Le *Résumé abrégé des services effectués et campagnes arrêté au ministère de la Guerre* constate : "Prisonnier en l'an 7 après la bataille de Stokach"¹².

Fayet n'est libéré que le 19 février 1801 à la Paix de Lunéville. Il semble que ce soit à ce moment qu'il exerce dans le nord de l'Italie car il "fait fonction de chirurgien major de hôpital militaire de Castellazo près d'Alexandrie jusqu'à sa nomination à ce grade"¹³. Chirurgien aide major depuis le 19 messidor an X (8 juillet 1802), il participe à l'expédition de Saint-Domingue sous les ordres du général Leclerc. La flotte française comprend 80 navires de guerre dont 35 vaisseaux et 21 frégates. Début mai 1802, l'armée subit une terrible épidémie de fièvre jaune. En novembre 1802, neuf mois après le débarquement, l'expédition a perdu le général en chef Leclerc, trois généraux de division, neuf

généraux de brigade, 1 500 officiers, 750 médecins, chirurgiens et officiers du service de santé, 25 000 soldats, 8 000 marins du commerce, 2 000 employés civils, 3 000 Blancs venus de France derrière l'armée. Sur cette masse, seulement 5 000 hommes succombent dans la guerre, tous les autres sont victimes de la fièvre jaune. La rupture de la Paix d'Amiens, le 18 mai 1803, laisse aux survivants l'alternative de tomber aux mains des Noirs ou des Anglais¹⁴.

Jean Ribeton, docteur en médecine, écrit en 1933 que François Fayet "évita le couteau des nègres et la torture, aussi bien que l'aiguillon des *Stégomya*" (le moustique qui transmet la fièvre jaune)¹⁵. Au début du XIX^e siècle, le rôle du moustique dans la transmission de la maladie n'était pas connu. Indemne de la fièvre jaune, Fayet est toutefois fait prisonnier par les Anglais en décembre 1803 lorsqu'il tente de gagner Cuba avec une petite troupe commandée par le général Louis Marc Antoine de Noailles (1756-1804). Fayet est envoyé en Angleterre et interné dix-huit mois sur un ponton. Échangé, il reprend le 21 nivôse an XIII (19 septembre 1804) son ancien poste au 4^e régiment d'artillerie à pied en garnison à Grenoble.

12

Le 5 janvier 1808, François Fayet est nommé chirurgien major et affecté au 1^{er} Corps d'observation de la Gironde. Cette armée rassemblée sous le commandement de Junot, de Bayonne à Bordeaux, était destinée à l'occupation du Portugal. Fayet va vivre plusieurs années dans la péninsule ibérique. Le rôle grandissant des chirurgiens l'amène à exercer au-delà de son grade car on le voit "faisant fonction de chirurgien principal à l'armée du nord de l'Espagne en 1810, 1811 et 1812"¹⁶. Après l'armée du Portugal, il est affecté au 95^e régiment d'infanterie de ligne jusqu'au siège de Saint-Sébastien par les Anglais de mai à août 1813. Prisonnier avec la garnison, il est obligé de soigner en Espagne les nombreux blessés abandonnés, puis il est transporté en Angleterre. Assez rapidement libéré, il est renvoyé en France le 1^{er} juin 1814.

Ayant perdu, lors du siège de Saint-Sébastien, le manuscrit de sa première thèse avant sa soutenance, il en présente une nouvelle sur les affections de la vessie à la Faculté de Montpellier qu'il dédicace ainsi à Pierre François Percy : "Comme un faible mais sincère hommage, de respect, de la plus haute estime et de la reconnaissance de son très humble subordonné F. FAYET"¹⁷. En préambule à sa thèse *Essai sur le catarrhe vésical*, Fayet prévient : "Je désirais depuis longtemps, obtenir le titre de Docteur en médecine dans l'honorable Faculté à laquelle j'ose aujourd'hui présenter un faible tribut académique, et j'avais cherché, dans ma pratique, à rassembler les observations qui me paraissaient les plus intéressantes ; mais les ayant laissées dans une ville d'Espagne [en note : "Saint-Sébastien"], où je les croyais en sûreté, la guerre y a porté ses ravages et tout a été perdu".

Fayet est reçu docteur en médecine le 17 août 1814 et sa thèse publiée

à Montpellier chez Jean Martel l'aîné "seul imprimeur de la faculté de Médecine". Sans entrer dans le détail d'une thèse très spécialisée, notons que Fayet vante "les eaux minérales de Sestona en Biscaye" pour l'aide à la guérison de certaines maladies vésicales. Début 1815 il est affecté au 1^{er} régiment de cuirassiers et prend part à Waterloo le 20 juin. À la seconde Restauration, il est d'abord affecté au régiment des chasseurs de l'Isère, puis au régiment d'artillerie de Toulouse.

Le 21 janvier 1817, François Fayet est nommé au poste de chirurgien à l'hôpital militaire de Bayonne. Il épouse dans cette ville, le 1^{er} septembre 1818, Jeanne Justine Chauton. Le 28 février 1823, il est appelé avec le grade de chirurgien principal à l'Armée des Pyrénées sous les ordres du duc d'Angoulême (Fig. 2), dans une nouvelle campagne d'Espagne. Mais dès janvier, il doit faire face avec ses collègues à l'arrivée massive de 40 000 hommes qui campent entre Bayonne et la frontière. Début février, un parc considérable d'artillerie occupe le camp de Marracq. La citadelle de Bayonne est mise en état de guerre. Les régiments se suc-

cèdent à un rythme accéléré (Fig. 3). Avant le 1^{er} mars, 59 528 hommes sont passés par Bayonne, entre les 2 et 31 mars ce sont 37 634 hommes, entre les 1^{er} et 21 avril, encore 10 184 hommes¹⁸. Le général Jean Raymond Charles Bourke (1772-1847), un survivant du corps expéditionnaire de Saint-Domingue, commande la 2^e division du 1^{er} corps d'armée sous les ordres du maréchal Oudinot. Il s'empare le 7 avril 1823 de Fontarabie et du port du Passage (*Pasajes*). Il conduit l'attaque de Saint-Sébastien les 9 et 10 avril (Fig. 4).

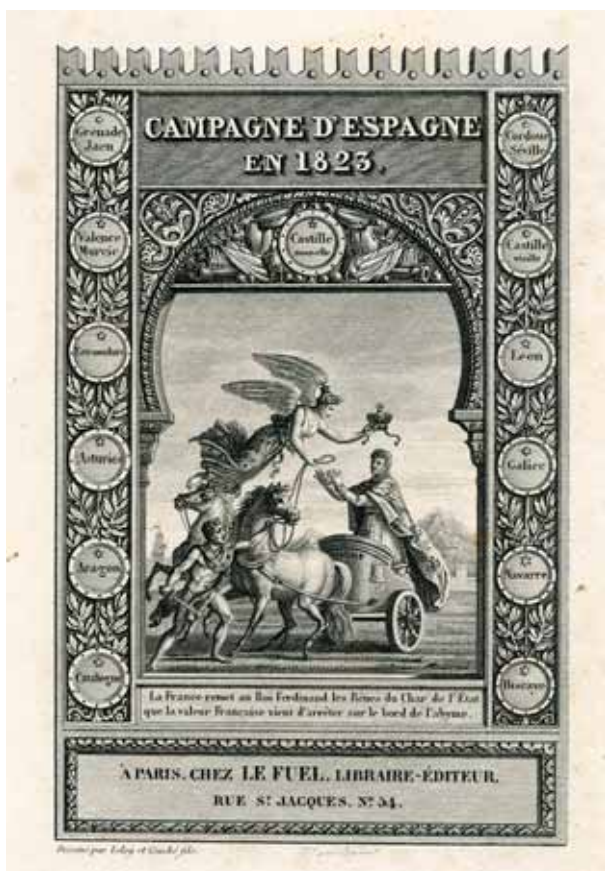


Fig. 2

Louis-François Couché (1782-1849)
et Edme Bovinet (1767-1832).

"Dessiné par Leloy et Couché fils / G(rav)é
par Bovinet / CAMPAGNE D'ESPAGNE /
EN 1823 / La France remet au Roi Ferdinand
les Rênes du Char de l'Etat / que la valeur
Française vient d'arrêter sur le bord de
l'abyme / A PARIS, CHEZ LE FUEL, LIBRAIRE-
ÉDITEUR, / RUE ST. JACQUES, N° 54."
Eau-forte sur papier, 20,8 x 13,6 cm
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
inv. n° E.1859, legs Larribière, entrée en
1926.

© Cliché Alain Arnold (MB).



Fig. 3a
 Victor-Jean Adam (1801-1866)
 d'après Claude Marie Dubufe (1790-1864).
 "V. Adam d'après Dubufe / Schunck direxit. /
 Lith. de Langlumé, à Paris. / PASSAGE DE
 LA BIDASSOA / (Galerie de S.A.R. Madame
 la Dauphine.)"
 Inscription "ROI" sur le drapeau blanc
 Lithographie en couleur sur papier collé sur
 feuille, 31 x 38,7 cm (feuille 38,3 x 50,2 cm)
 Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
 inv. n° 65.22.70,
 don Manuel de La Sota en 1965
 © Cliché Alain Arnold (MB).

Un évènement méconnu : quelques officiers français républicains et bonapartistes rassemblent environ 200 hommes sur la Bidassoa, vêtus d'uniformes français et arborant le drapeau tricolore. Ils se présentent devant les troupes royales qui franchissent la frontière en chantant La Marseillaise. Ancien officier de l'Empire rallié à Louis XVIII, le général Vallin fait tirer trois coups de canons à mitraille dans leur direction en faisant crier "Vive le roi !" La manifestation se disperse et tout rentre dans l'ordre. (D'après Bertier de Sauvigny, *La Restauration*, Flammarion, 1955, re-édition 1974, p. 190).

MUSÉE

Fig. 3b

Louis-François Couché (1782-1849)
et Edme Bovinet (1767-1832).
"Dessiné et Gravé par Couché fils /
Terminé par Bovinet / PASSAGE DE
LA BIDASSOA. / Le 7 Avril 1823 par
l'Armée Française sous les ordres
de / S.A.R. Mgr Duc d'Angoulême.
/ LEFUEL, Lith.e Edit.r
Rue St. Jacques, N° 34 A PARIS".
Eau-forte sur papier,
17,6 x 23,4 cm
(cuvette 16 x 22 cm).
Musée Basque et de l'histoire de
de Bayonne,
inv. n° 65.22.96,
don Manuel de La Sota en 1965.
© Cliché Alain Arnold (MB).



15

Fig. 3c

"Pl. 7 / Le Camus d'après Salneuve / Lith. de Langlumé. / VUE DE L'ENTREE DE TOLOSA, /
au moment où la division Lovardo défile devant S. A. R. Mgr. Le Duc d'Angoulême."
Lithographie sur papier, 29 x 42 cm.
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° 65.22.107,
don Manuel de La Sota en 1965
© Cliché Alain Arnold (MB).





VUE DE S.t SEBASTIEN.

Le 9 avril 1823 la garnison ayant fait une sortie fut culbutée et rejetée dans la ville par la division du G. al Bourke.

Fig. 4a

Victor-Jean Adam (1801-1866). "V. Adam/l. lith. de Delpech. / VUE DE S.t SEBASTIEN. /

Le 9 avril 1823, la garnison ayant fait une sortie, fut culbutée et rejetée / dans la ville, par la division du G.al Bourke."

Lithographie sur papier, 24,1 x 29,5 cm

Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° E.1554,

don Miquel Cenoz en 1925.

© Cliché Alain Arnold (MB).

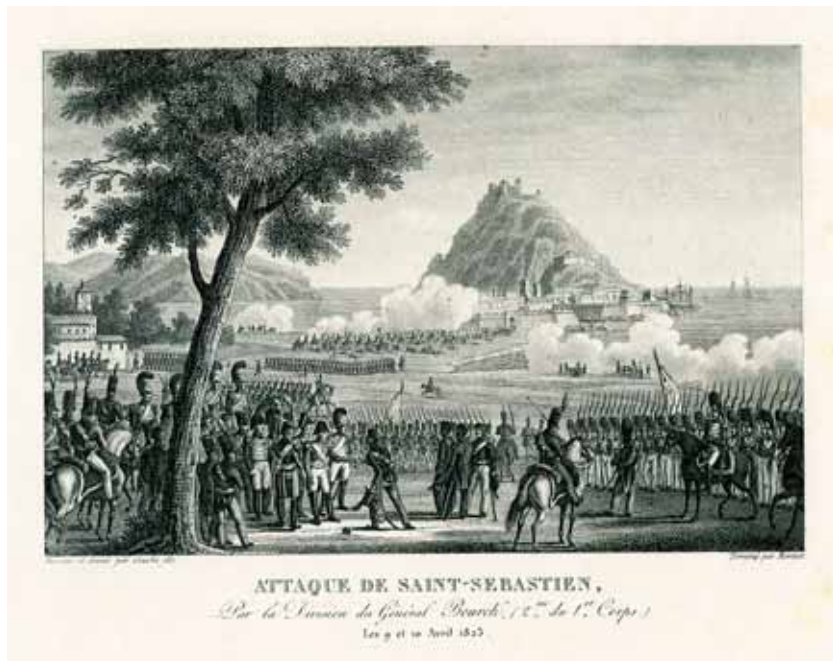


Fig. 4b

Louis-François Couché (1782-1849).

"Dessiné et gravé par Couché fils. / Terminé par Bovinet / ATTAQUE DE SAINT-SEBASTIEN, / Par la Division du Général Bourck, (2.^{me} du 1^{er} Corps.) / Les 9 et 10 Avril 1823. / LE FUEL, Lib.re Edit.ur Rue S.t Jacques, N° 54 A PARIS."

Eau-forte sur papier, 18 x 26,3 cm (cuvette 16 x 22,4 cm).
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
inv. n° 65.22.113, don Manuel de La Sota en 1965.

© Cliché Alain Arnold (MB).

Fig. 4c

Achille-Louis Martinet
(1806-1877).

"France MILITAIRE / Martinet
del. / Baché Sculp. /
Siège de S.t Sébastien."
Lithographie sur papier,
18,4 x 27,7 cm.

Musée Basque et de
l'histoire de Bayonne,
inv. n° E.1926 bis,
legs Larribière,
entrée en 1926.

© Cliché Alain Arnold (MB).





V. Adam

VUE DE PAMPELUNE

Affaire d'avant-postes entre les troupes françaises et les constitutionnels espagnols.
Avril 1823.

Fig. 5a

Victor-Jean Adam (1801-1866).

"V. Adam/l. lith. de Delpech. / VUE DE PAMPELUNE /

Affaire d'avant-postes entre les troupes françaises et les constitutionnels espagnols. /
Avril 1823."

Lithographie sur papier, 27,1 x 33,7 cm.

Musée basque et de l'histoire de Bayonne,

inv. n° E.3692,

don Lichtenberger en 1929

© Cliché Alain Arnold (MB).



Fig. 5b
 Louis-François Couché (1782-1849).
 "Dessiné et gravé par Couché fils. / Terminé par Bovinet /
 ATTAQUE ET PRISE DE PAMPELUNE. /
 Par le 5. me Corps aux ordres du M.al de Lauriston. / Le 16 Septembre 1823. /
 LE FUEL Lib. Edit. Rue S. t Jacques N° 54 A PARIS".
 Eau-forte sur papier, 17,8 x 25,8 cm (cuvette 16 x 22 cm).
 Musée basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° 65.22.114,
 don Manuel de La Sota en 1965. © Cliché Alain Arnold (MB).

Fig. 5c
 Achille-Louis Martinet (1806-1877).
 "France MILITAIRE / Martinet del. /
 Baché Sculp. / Siège de Pampelune".
 Lithographie sur papier, 18,3 x 27,8 cm.
 Musée basque et de l'histoire de
 Bayonne, inv. n° E.1928,
 legs Larribière, entrée en 1926.
 © Cliché Alain Arnold (MB).



**Fig. 6a**

André Basset.
 "VUE DE VITTORIA EN
 ESPAGNE. / A Paris chez
 BASSET rue S.t Jacques
 n° 64 / et Dembour et
 Ganget, éditeurs à Metz".
 Eau-forte sur papier mise
 en couleur, 34,1 x 48,6 cm.
 Le drapeau peint en
 tricolore, du régiment à
 droite, plaide en faveur
 d'une vue d'optique
 d'époque napoléonienne
 plutôt que Restauration
 même si costumes et
 uniformes peuvent être
 de la deuxième époque.
 Musée Basque et de
 l'histoire de Bayonne,
 inv. n° E.3338, don
 Lichtenberger en 1927
 © Cliché Alain Arnold
 (MB).

**Fig. 6b**

"Pl. 14. / Le Camus d'après Salneuve./Imp. Lith. de Langlumé /VITORIA. /
 (Alara. [sic]) / Vue de la Cathédrale."
 Lithographie sur papier, 25,6 x 33 cm
 Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° E.3347,
 don Lichtenberger en 1927. © Cliché Alain Arnold (MB).

MUSÉE

Fig. 6c
"Pl. 18. /
Le Camus d'après
Desplans. /
Lith. de Langlumé /
VITORIA. /
(Alava.)"
Lithographie sur
papier mono-
grammé "JS",
28 x 41,5 cm
Musée Basque et
de l'histoire de
Bayonne,
inv. 65.22.112,
don Manuel de La
Sota en 1965
© Cliché Alain
Arnold (MB).



21

Affecté au 2^e corps de réserve commandé par le maréchal de Lauriston, Fayet a ensuite le titre et la fonction de "Chef du Service de Santé du 5^e Corps d'Armée", le corps de réserve étant entré dans la guerre active. L'armée de Lauriston se distingue au siège de Pampelune (Fig. 5) qui aboutit à la prise de la capitale navarraise le 17 septembre 1823. François Fayet organise plusieurs hôpitaux et s'attache particulièrement au fonctionnement du service des évacuations de Vitoria (Fig. 6). C'est à "Monsieur Fayet chirurgien major à Vitoria" que le chef d'état-major général Armand Charles Guilleminot (1774-1840) adresse le 18 septembre 1823, depuis le quartier général de *Puerto Santa Maria*, sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur. En récompense de son action à l'Armée des Pyrénées, Fayet reçoit également la croix de chevalier de l'Ordre de Charles III d'Espagne le 15 février 1824.

L'expédition d'Espagne a rallié aux Bourbons une armée qui met en veilleuse son bonapartisme militaire. À la mort de Louis XVIII, l'absolutiste Charles X oblige les membres de la Légion d'honneur à prêter un serment au roi, ce que fait François Fayet le 26 février 1825. Avec la décoration du Lys que reçoit Fayet, ce serment légitimiste empêchera peut-être en 1850 le chirurgien militaire à la retraite d'être nommé

officier de la Légion d'honneur. Avec l'arrivée de Louis Napoléon Bonaparte à la présidence de la Deuxième République, Fayet s'affirme "un des anciens serviteurs de l'Empire". En effet, il sollicite la croix d'officier dans une lettre adressée le 28 janvier 1850 à "Mr le Lieutenant Général Exelmans, Grand Chancelier de la Légion d'honneur" et se recommande du général Harispe. Sa demande est motivée par "une décision de Monsieur le Président de la République faisant appel à tous les anciens serviteurs qui auraient quelques réclamations à faire". Fayet détaille 44 ans et 6 mois de service, 21 campagnes militaires et le fait d'avoir été prisonnier de guerre et "enfin d'avoir assisté à la journée désastreuse de Waterloo". Il précise avoir été mis "au traitement de non activité, 1/2 solde, du 1^{er} juillet 1814 au 14 janvier 1815", puis "du 24 décembre 1815 au 3 janvier 1816"¹⁹.

■ Rôle des chirurgiens militaires aux armées

22

Le fonctionnement des formations sanitaires de combat s'améliore lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. On a vu que la loi du 5 mai 1792 établissait à la suite des troupes, des hôpitaux sédentaires et des hôpitaux ambulants où les militaires de tous grades et les civils attachés au service des troupes sont admis et traités aux frais de l'État. La notion d'hôpital ambulant est une originalité pour l'époque et se développera au contact du combat. Mais en 1792 le déploiement du dispositif chirurgical est encore improvisé, par exemple lors de la prise de Spire par l'Armée du Rhin, bataille où la plupart des blessés périssent faute de secours. Les premiers hôpitaux ambulants ont l'inconvénient de ne pas posséder de tentes, ni de matériel de couchage, ni d'aliments, ni de médicaments. On y fait des pansements secs et des immobilisations. Seuls les blessés intransportables y sont opérés. En 1797, le chirurgien Jean-Dominique Larrey (1766-1842) organise l'ambulance mobile de campagne pour l'évacuation des blessés dans l'Armée d'Italie. Il s'agit d'une voiture hippomobile à deux roues capable de suivre tous les mouvements et "pouvant réunir à la solidité la célérité et la légèreté". Larrey énonce un principe essentiel : "Les blessures graves exigeant de grandes opérations sont généralement suivies de succès lorsqu'elles sont faites dans les premières 24 heures". En conséquence, un relais rapide entre les unités combattantes et les hôpitaux sédentaires est mis en place. Des ambulances volantes parcourent le champ de bataille et arrivent à fonctionner comme des postes de secours assurant parfois le couchage, l'alimentation et le premier pansement aux malades jusqu'au moment où ils sont évacués dans un centre d'hospitalisation rapproché où ils subissent des interventions chirurgicales. En effet, l'ambulance volante est parfois plus qu'une formation d'étape dans le transport du blessé, depuis le point où il a été frappé jusqu'à l'hôpital d'évacuation. Après l'afflux des bles-

sés, elle peut améliorer son installation faite sous l'urgence et se transformer en hôpital temporaire constitué soit dans un bâtiment réquisitionné soit sous des tentes ou même en pleine campagne derrière les rangs de l'armée dans des abris de fortune. Ces abris improvisés sont construits avec des montants de fer ou de bois, des fils de fer, des cordes parfois tendues entre les arbres et des toiles de tentes ou tout simplement des draps et des couvertures. Leur emplacement est subordonné à des considérations stratégiques (à la fois proche du champ de bataille et écarté d'un lieu de combat possible) et à des nécessités d'approvisionnement et de communication. Les hôpitaux sédentaires sont aménagés à l'arrière des armées et permettent une hospitalisation moins précaire. Leurs qualités hygiéniques sont adaptées à une situation plus stable. La campagne d'Égypte de Bonaparte voit naître les premiers hôpitaux sédentaires provisoires organisés dans des baraques en bois. Baraques ou tentes transportables correspondent idéalement à la mise en place de camps militaires temporaires. Dans ces hôpitaux, le rôle du médecin ne vise pas seulement à donner des soins aux blessés, mais à renvoyer au feu ceux qui peuvent encore combattre. Peu à peu, une hiérarchie des hôpitaux militaires en temps de guerre se met en place : hôpitaux de campagne, d'évacuation et enfin permanents²⁰. François Fayet a pratiqué toutes ces étapes d'hospitalisation des blessés au cours des diverses guerres où il était engagé. Son expérience l'a qualifié pour occuper le poste stratégique de chef du Service de santé du 5^e Corps d'armée où il a donné satisfaction. À cette époque, les services de santé sont encore subordonnés à l'autorité directe du commandement militaire et, en matière de finances, au corps de l'Intendance²¹ qui limitent leurs moyens d'intervention. Le corps médical militaire reproche à ses tutelles de se contenter d'un "simulacre" de secours pour les malades et les blessés. Il faut attendre 1833 pour qu'un décret définisse les bases du corps des médecins, des chirurgiens et des pharmaciens régimentaires. Il leur attribue des fonctions d'hygiénistes mais les maintient toujours sous les ordres du commandement des armées. La loi du 19 mai 1834 leur accorde le bénéfice de l'état d'officiers²².

Le 3 février 1824, François Fayet reprend son poste à l'hôpital militaire de Bayonne en qualité de chirurgien principal. Il est mis à la retraite le 10 avril 1840²³. Fayet n'est plus en fonction lorsque le nouvel hôpital militaire est inauguré en 1842. La reconstruction de cet établissement avait été décidée en 1834, les travaux entrepris l'année suivante et achevés en 1841, sous la surveillance du capitaine Niel, futur maréchal de France. François Fayet n'a connu qu'un hôpital éclaté entre plusieurs édifices et son travail quotidien s'effectuait dans un environnement difficile.

■ Un hôpital militaire vétuste

Depuis 1802, l'hôpital militaire, un temps installé dans les bâtiments de l'ancien séminaire de Marracq, est transféré à l'intérieur de la ville aux anciens couvents des Jacobins et des Capucins et une succursale aux Cordeliers²⁴. Un rapport de 1808 recense 401 lits aux Jacobins, 144 aux Capucins et 124 aux Cordeliers, soit 669 lits au total. Bayonne étant considérée comme la place de dépôt des armées d'Espagne, l'hôpital militaire de la ville est naturellement utilisé par leurs troupes. La contenance insuffisante des bâtiments oblige en 1813 le duc de Dalmatie, ministre de la Guerre, à ordonner la construction dans les anciens jardins des Jacobins d'une annexe en galandage²⁵ pour loger 600 malades supplémentaires. De même un dépôt de 300 convalescents est aménagé dans les baraques des glacis. Au témoignage de Ducasse, médecin en chef de l'hôpital militaire, pendant le blocus de la ville en 1814, les malades encomrent "non seulement les hôpitaux, mais encore différents locaux peu propres à une telle destination, tels que les hangars de Mousserole, le Jeu de Paume et l'église de Saint-André, où, notamment pendant la durée du *blocus*, les malades étaient entassés sur de la paille"²⁶. Le Musée Basque conserve une affiche à placarder (Fig. 7), de la "Convention pour la levée du blocus de Bayonne" signée le 5 mai 1814 entre "Monsieur le général baron Thouvenot, commandant supérieur de Bayonne et M. le général l'honorable Charles Colville, commandant en chef des troupes alliées devant cette place", laquelle prévoit dans son article V que "L'hôpital militaire de Dax sera mis immédiatement à la disposition de la garnison de Bayonne, qui a besoin de faire des évacuations de malades sur cet hôpital, afin de désencombrer ceux de Bayonne, et de ne point compromettre la salubrité publique. S. Exc. M. le général Colville promet ses bons offices pour procurer le plutôt possible à la garnison de Bayonne la disposition de l'hôpital militaire de Mont-de-Marsan, pour le même usage."²⁷

Le 21 août 1824, le ministre de la Guerre constate "le peu d'utilité des dépenses considérables qu'on est obligé de faire annuellement aux bâtiments de l'hôpital de Bayonne sans obtenir aucune amélioration sensible, vu leur état de délabrement. [...] En raison de la position importante de cette place frontière, il y aurait plus d'avantage à y construire pour cette destination un établissement neuf qui pourrait assurer une grande ressource pour le service d'une armée". En réponse au ministre, un mémoire du 22 septembre de la même année estime qu'il faudrait construire deux établissements de 1 000 à 1 200 lits chacun pour répondre aux besoins d'une armée de 60 000 hommes. Le ministre adresse, le 30 juin 1825, un projet détaillé de reconstruction "sur le terrain où se trouve maintenant l'hôpital en y joignant une partie de l'ancienne église des Jacobins servant actuellement d'atelier du génie". Mais le manque de ressources financières empêche cette réali-

sation. Il faut attendre 1832 pour que le ministre de la Guerre relance un nouveau projet d'hôpital "à l'épreuve de la bombe". Un mémoire du 14 novembre 1833 expose la situation de péril de l'hôpital militaire : "L'hôpital actuel de Bayonne se compose de quelques anciens bâtiments qui tombent de vétusté et de deux grandes baraques en charpente qui furent construites en 1813 pour les besoins de l'armée. Le tout pouvait contenir environ 600 malades ; mais comme on a été obligé d'abandonner successivement plusieurs salles, cet établissement n'est pas susceptible de recevoir aujourd'hui plus de 400 malades". La même année, des travaux de démolition de l'église et de l'ancien couvent des Jacobins sont entrepris. En 1834, le jardin du cloître de l'ancien couvent des Capucins, attenant à celui des Jacobins, est supprimé pour faire place aux futurs bâtiments de l'hôpital. C'est le colonel du Génie Gleizes qui établit le projet définitif de reconstruction. Gleizes avait une bonne réputation d'ingénieur soulignée en 1827 par le *Mémorial de l'Officier du Génie*, dans son numéro 9 : "Les épreuves comparatives, faites en 1822 dans la direction de Bayonne, et principalement celles de M. le chef de bataillon du génie Gleizes, ont montré que le mastic, composé avec le bitume, est meilleur que celui dont la base est le goudron végétal"²⁸.



Fig. 8
Frontispice de la brochure de l'hôpital militaire de Bayonne par le docteur Ducasse, 1855. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Bibl. inv. n° 62.803 (P1401), don Jean Etchecoin en 1926 © Cliché MB.

Pour la période d'activité de François Fayet à l'hôpital militaire de Bayonne, il est utile de consulter un *Etat sommaire du Mouvement de l'Hôpital, depuis l'année 1812, jusqu'à l'année 1826, Suivi de quelques remarques sur les avantages de la situation physique et météorologique de la ville, sous le rapport de sa salubrité*²⁹, établi par le docteur Ducasse, ancien médecin en chef de l'hôpital (Fig. 8). Extrait de son rapport au Conseil de santé militaire, Ducasse établit le mouvement de l'hôpital militaire de 1812 à 1826 avec le nombre de malades traités, le nombre de morts et le "Rapport approximatif des décès aux malades traités". Chaque année le médecin en chef commente les événements qui justifient le plus ou moins grand nombre de malades et de morts. Pour l'année 1815, Ducasse note : "Le nécrologe de l'hôpital, pendant les trois années qui précèdent, a quelque chose d'attristant. Les années qui suivent donnent la mesure des avantages qui résultent pour les peuples du retour de la paix. Aussi quelle heureuse transition ! De 8 838 malades qui figuraient en 1814, le mouvement tombe l'année suivante à 1 327 ; et le nombre des décès, qui avait été l'année précédente, de 1 842, n'est que de 36 en 1815". Lorsque Fayet prend son service à l'hôpital militaire de Bayonne : "En 1817 et 1818 le mouvement reste toujours très bas. On voit que l'état sanitaire de la garnison se maintient des plus favorables". Bientôt la situation instable de l'Espagne a des conséquences aux frontières : "En 1819, la garnison est presque doublée. Toutefois le nombre des décès n'est que de 13, c'est-à-dire, dans le rapport de un à 99, résultat extrêmement favorable".

Le ton change les années suivantes, dû à l'installation d'un cordon sanitaire à la frontière pour contenir les risques d'extension des épidémies de fièvre jaune de la péninsule ibérique (en 1820 à Jerez de la Frontera, en 1821 à Barcelone). Sous la Restauration, lorsque l'on veut mettre en œuvre une politique de santé publique, il faut une loi qui crée une institution *ad hoc* placée sous l'autorité immédiate du pouvoir exécutif. Par exemple, au moment où l'épidémie de fièvre jaune de Gibraltar se déclare, une loi du 3 mars 1822 et une ordonnance du 7 août permettent au ministre de l'Intérieur de nommer des intendants et aux préfets des commissions pour assurer la police sanitaire. Un conseil supérieur de santé est formé auprès du ministre de l'Intérieur dont les membres sont nommés par le roi qui prend personnellement la direction de la lutte contre l'épidémie. Conseil, intendants et commissions sanitaires mettent en place une véritable défense des frontières. La sanction du non respect de cette défense peut aller jusqu'à la peine de mort³⁰. La santé est hissée au rang de la politique de défense du territoire et nécessite l'intervention de l'armée. Il ne faut donc pas s'étonner qu'à Bayonne, "En 1820, le service de la garnison devient plus fatigant par la nécessité de fournir des hommes au cordon sanitaire établi sur la frontière. Ce surcroît de service augmente le mouve-

ment de l'hôpital et le nombre des décès, sans toutefois s'éloigner de l'état normal. [...] L'état politique de l'Espagne en 1822, détermine le gouvernement français à renforcer le cordon sanitaire de plusieurs régiments. - Ce surcroît de forces, qui forme déjà comme le noyau d'une armée aux environs de Bayonne, accroît aussi de plus du double le nombre des malades reçus à l'hôpital l'année précédente. Toutefois la mortalité ne présente rien encore que de très ordinaire. [...] On sait qu'en 1823 près de cent mille hommes sont dirigés sur l'Espagne, et que le plus grand nombre de ces troupes passe par Bayonne. On voit à peu près, se renouveler ici ce que nous avons vu dans les années 1812 et 1813. Toutefois, malgré l'encombrement des hôpitaux, que la marche rapide de forces aussi considérables avait occasionné, les améliorations que plusieurs années de paix avaient permis d'apporter aux branches de l'Administration, qui se rattachent au service des malades, avaient beaucoup diminué les inconvénients éprouvés dans les précédentes guerres, comme on peut s'en assurer en comparant les résultats obtenus dans des circonstances à peu près analogues.

28

Indépendamment du grand nombre des malades traités, 10 068 - en 1823 et 1824 - ce qui, surtout, a le plus contribué aux 378 décès de ces deux années, c'est l'évacuation sur Bayonne de tous les fonds de nos hôpitaux d'Espagne³¹. La situation reprend un cours normal les années suivantes : "Près de deux mille malades sont traités à l'hôpital en 1825. Moitié moins, à peu près, en 1826. Rien de notable dans le service n'a mérité de fixer l'attention dans le courant de ces deux années". Les "remarques générales" de Ducasse insistent sur le bon climat entre Nive et Adour qui évite à la ville les épidémies que l'afflux de prisonniers et de blessés pendant les guerres aurait pu lui apporter : "Bayonne ayant échappé dans ces calamiteuses circonstances à l'influence des causes diverses d'infection qu'elle recelait, on est fondé à croire, ainsi que nous en avons fait en d'autres temps la remarque, qu'elle en est redevable à sa situation physique et météorologique, qui la maintient, sous le rapport de la salubrité, dans les conditions les plus favorables". L'état d'esprit des habitants en ce premier quart du XIX^e siècle est décrit par le médecin en chef de l'hôpital militaire de Bayonne comme suit : "Cette appréhension de voir le *typhus* qui décimait nos malades, s'étendre à la population de la ville, nous l'avons nous-même un instant partagée, sans toutefois le manifester, car il importe, en pareil cas, que le moral des populations soit surtout rassuré. Cette réserve était d'autant plus convenable, qu'il n'était pas toujours aisé de calmer les alarmes de nombre de personnes auxquelles les noms seuls de *typhus*, de *fièvre jaune* ou de *choléra* donnaient le frisson. Or on le sait, rien ne prédispose aux atteintes d'une épidémie, comme l'appréhension continue d'en être frappé, et je pourrais citer des exemples où cette appréhension seule a occasionné de graves accidents en dehors même de toute influence épidémique"³³.

■ Mémoires médicaux

Les *Mémoires de Médecine Militaire* contiennent des communications du docteur Fayet sur plusieurs sujets dont les fractures du fémur, les luxations du genou, et surtout la vaccine. Ses travaux lui permettent d'être membre correspondant de l'Académie de Médecine de Paris et de l'Académie Royale de Médecine de Madrid (16 décembre 1820). Il correspondait avec la société des Sciences et Arts de Lille depuis le 17 janvier 1815. À l'occasion des publications de mémoires médicaux, les échanges de points de vue peuvent être vifs. Le 23 novembre 1837, Fayet reçoit du ministère de la Guerre l'appréciation d'un collègue qui lui fait compliment de "la belle observation de luxation du genou que vous avez fait parvenir au Conseil de santé. Vous avez eu là un cas des plus rares en chirurgie et des plus difficiles à juger quant au traitement à suivre. Vous vous êtes décidé en homme de savoir et de cœur, le succès le plus complet a couronné votre prompt résolution, et vous avez conservé à l'armée un brave qui était menacé de ne plus rendre de services. [...] Votre observation va être imprimée dans le recueil des mémoires du Service de Santé Militaire. Mon collègue Larrey a bien trouvé que vous aviez trop affaibli votre malade et que si vous aviez donné plus d'attention à ses Mémoires vous auriez tenu une autre marche, mais je lui ai répondu que vous n'auriez pu mieux agir, puisque le colonel est guéri [...]." ³⁴

À Bayonne, Fayet est sensibilisé à la pratique de la vaccine, ses travaux poursuivant l'œuvre de célèbres confrères. La première inoculation scientifique d'un vaccin contre la variole est effectuée en 1796 par Edward Jenner, chirurgien de Gloucester. Il publie à Londres en 1798 ses *Recherches sur les causes et les effets de la variole vaccinale* ³⁵. Jean Thore (1762-1823), docteur en médecine établi à Dax, écrit en 1810 : "La vaccine, cette découverte la plus précieuse de toutes celles qui ont été faites pour le bonheur de l'espèce humaine, est pour la première fois introduite par nous à Bayonne, au mois d'avril 1801, c'est-à-dire trois ans après sa découverte par l'immortel Jenner et un an après son introduction en France. [...] C'est par nos soins qu'elle avait été également, pour la première fois, introduite, quatre mois auparavant, à Dax [...] et depuis [...] dans tout le département des Landes, celui des Hautes et Basses-Pyrénées et même celui de la Gironde [...] Cette propagation eut lieu au milieu d'une épidémie épouvantable de petite vérole [...] Nous eûmes la gloire de compter cette année trois mille individus vaccinés par nous. Les opposants nombreux, parmi lesquels on compta d'abord des médecins et des chirurgiens, furent réduits au silence et la vaccine triompha ..." ³⁶. Jean Thore avait obtenu sa licence de médecine en 1792. Il était réquisitionné l'année suivante dans le service médical des armées et affecté à l'hôpital militaire de Bayonne.

Libéré de l'armée en 1795, il s'installait à Dax et donnait des leçons d'histoire naturelle en marge de l'exercice de la médecine. Son activité de botaniste l'a rendu célèbre.

■ Un portrait par Hubert Tahan (1777-1843)

En avril 1825, François Fayet se fait peindre par Hubert Tahan (Fig. 9 et p. 1), qui séjourne à Bayonne. Cette huile sur toile signée et datée a été donnée au Musée Basque par Christian Ribeton en 1999, en même temps que le portrait de Jeanne Justine Chauton, épouse Fayet³⁷.

Jean Hubert Tahan, né à Spa en 1777, est l'élève de Nicolas Henri Joseph de Fassin (1728-1811) et de Jacques Louis David (1748-1825). Obligé de rejoindre l'armée en 1795, Tahan arrive à Paris et se fait exempter grâce à l'intervention du peintre David qui le prend dans son atelier²². Des tableaux de Tahan sont conservés en Belgique et en France. Il peint des tableaux d'autel : en 1813 un *Martyre de Saint Lambert* pour l'église Saint-Martin de Liège et en 1825 une *Descente du Saint Esprit le jour de la Pentecôte* pour l'église collégiale de Saint-Esprit près de Bayonne, lequel a malheureusement disparu. Tahan réalise en 1838 des tableaux d'autel en Charente Maritime et dans les Deux-Sèvres : un *Repentir de Saint Pierre* (huile sur toile 210 x 134 cm) pour le prieuré Saint-Sauveur de Sainte-Marie-de-Ré (Saint-Martin-de-Ré) ; un *Saint Martin de Tours évêque* (huile sur toile 234 x 169 cm) pour le prieuré Saint-Martin à Fressines (Celles-sur-Belle). Il meurt à Niort le 23 mai 1843.



Fig. 9
 Jean Hubert Tahan
 (1777-1843)
 Portrait de
 François Fayet,
 chirurgien
 principal de
 l'hôpital militaire
 de Bayonne,
 tenant les Annales
 de la médecine
 physiologique de
 Broussais.
 Huile sur toile
 signée et datée
 bas gauche :
 "H. Tahan/1825" ;
 60 x 46 cm ; cadre
 d'époque avec
 pampres
 74 x 62 cm
 Musée Basque et
 de l'histoire de
 Bayonne,
 inv. n° 99.3.1,
 don Christian
 Ribeton en 1999
 © Cliché Alain
 Arnold (MB).



Fig. 10

Jean Hubert Tahan (1777-1843).

Portrait de François-Xavier Donzelot (1764-1843).

Maréchal de camp (général de Brigade), en buste de face, en habit de cérémonie, avec boutons des Corps Royaux de France, portant ses décorations, Croix de l'Ordre de Saint-Louis, décoration du Lys et étoile d'officier de la Légion d'honneur, et tenant le plan de Corfu. 1814-1815.

Huile sur toile signée au 2/3 en bas à gauche, 69 x 53 cm, vente PIASA, Paris, 7 mars 2001, lot 183.

© Cliché Artprice.

Une huile sur toile signée Tahan, datée de la première Restauration, représentant probablement le général Donzelot (Fig. 10), est passée en vente il y a dix ans⁴⁰. Ce portrait est fort proche, pour la composition, du tableau du Musée Basque. L'attitude du modèle, qui tient un papier roulé portant le mot manuscrit "Plan de Corfou", est identique au portrait de François Fayet. En effet, Fayet tient à la main droite un feuillet roulé sur lui-même (Fig. 11) où on lit l'inscription : "ANNALES / DE LA MÉDECINE / PHYSIOLOGIQUE / - J. V. BROUSSAIS / 4^{ème} année 2^{ème} n / AVRIL 1825". Agé de 48 ans, le personnage est coiffé en boucles rame- nées en avant sur les tempes, la couleur des yeux est claire (elle varie du gris marron au gris vert selon les portraits). Une alliance à l'annu- laire de la main droite souligne son statut d'homme marié. Vêtu d'une veste noire, il porte trois insignes en barrette, de gauche à droite : croix de chevalier de la Légion d'honneur, décoration du Lys, croix de cheva- lier de Charles III d'Espagne. On connaît un autre portrait de Fayet, daté de 1824, où il porte l'uniforme de chirurgien militaire avec pare- ments brodés d'or sur velours pourpre et boutons dorés au caducée (Fig. 12). L'officier porte au côté l'épée à pommeau de nacre et tient un carnet. Les croix de la Légion d'honneur et de Charles III, et la déco- ration du Lys, cette fois sous forme de croix, sont accrochées à la veste. L'auteur de cet autre portrait n'a pas été identifié. Une inscription au

32



Fig. 11
Portrait de
François Fayet par
Tahan, détail des
inscriptions
(signature,
datation,
Annales de
Broussais)
© Cliché de
l'auteur.

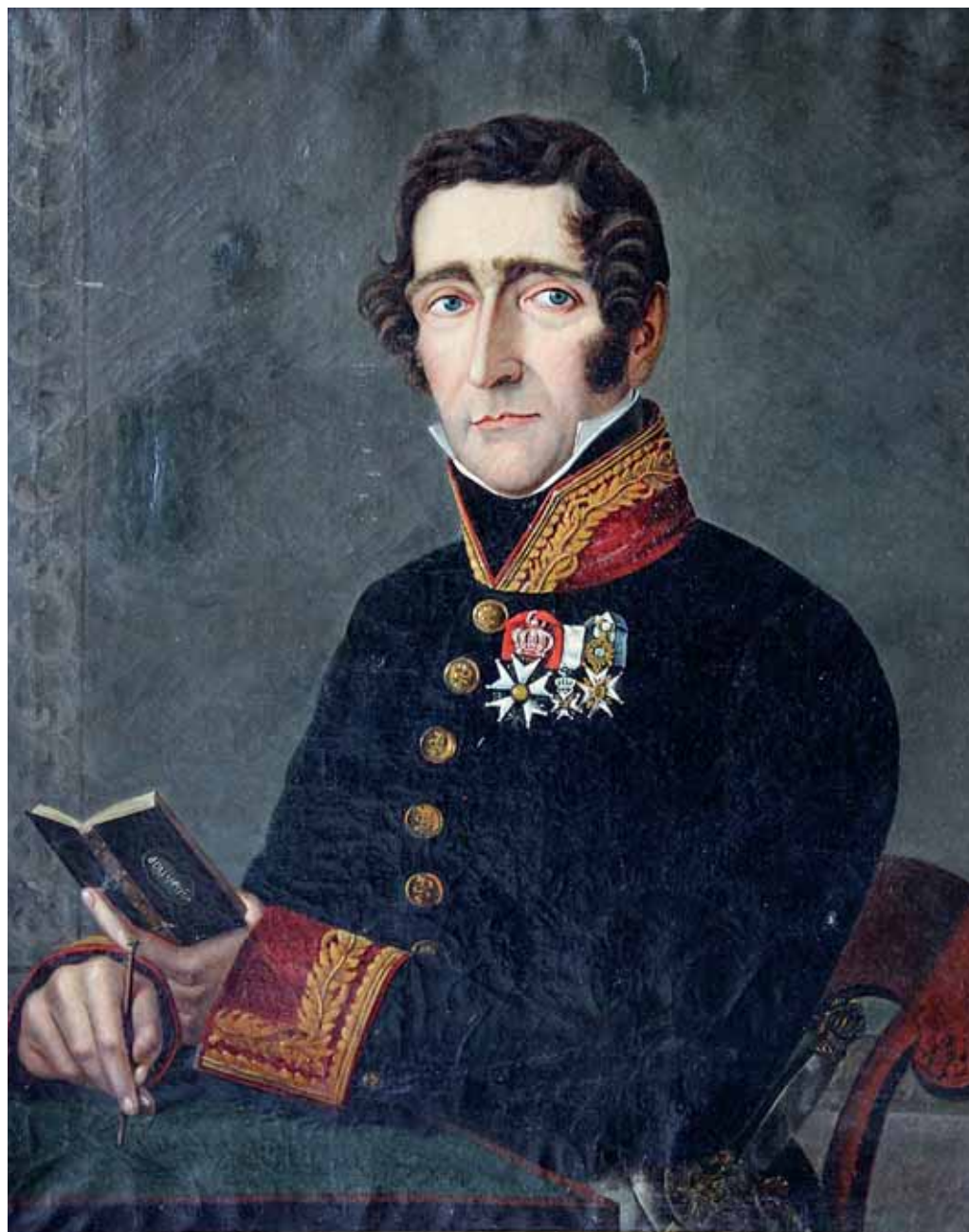


Fig. 12
François Fayet en uniforme de chirurgien principal en 1824.
Collection particulière.
© Cliché Agnès Huberlant.

dos de la toile, malheureusement cachée par une reprise, précise : "1824 Rig[...]"⁴¹. La facture de la peinture est assez naïve, les traits du visage trop accentués, le geste de la main qui tient un carnet maladroit, mais la description de l'uniforme et de ses accessoires est précise et exacte. Le carnet marqué "SOUVENIR" n'est probablement qu'un artifice sentimental car la famille n'en a pas gardé trace. Ne figure pas sur ces portraits la croix *Virtuti Militari* de l'Ordre militaire du duché de Varsovie (Fig. 13), reçue par Fayet pour ses soins portés à des Polonais⁴². Dans son *Résumé de l'histoire de Pologne*, Léon Thissé constate en 1824 : "Victime des abus de la force, la Pologne a disparu du globe ; mais ceux qui l'ont rayée de la liste des nations n'ont pu l'effacer du souvenir des hommes. La nation n'est plus ; sa gloire brille encore de tout son éclat"⁴³. La croix *Virtuti Militari* ne pouvait plus être peinte avec les croix françaises et espagnole sur un portrait officiel. Ces différentes décorations sont toujours conservées chez les descendants du modèle.

34

Le tableau peint par Tahan en 1825 a un double intérêt pour le Musée Basque : d'une part, il représente un chirurgien principal de l'hôpital militaire de Bayonne, personnage important dans l'histoire de



Fig. 13
Croix *Virtuti Militari* de l'Ordre militaire du duché de Varsovie accordée à François Fayet sous le premier Empire.
Collection particulière
© Cliché de l'auteur.



Bayonne et du Pays Basque et même dans l'histoire nationale au début du XIX^e siècle à l'époque des opérations militaires françaises en Espagne. La peinture est conservée dans un beau cadre d'époque à la décoration de pampres.

L'originalité du portrait tient au fait que le chirurgien principal Fayet tient dans la main droite l'exemplaire des *Annales de la médecine physiologique* de Broussais montrant l'importance de cette publication pour les médecins de l'époque. La date et les inscriptions peintes par Tahan permettent de retrouver le périodique original. Les numéros mensuels des Annales sont regroupés en tomaison deux fois par an. Le feuillet montré par Fayet dans son portrait précise "avril 1825" et appartient donc au tome 7. L'indication "4^e année" correspond bien à 1825 puisque la première année de parution est 1822. Le lien de ce numéro avec Bayonne et sa région n'apparaît pas, le journal étant figuré à titre symbolique. On peut consulter en ligne l'édition originale parue à Bruxelles, "chez H. Tarlier, libraire, rue de la Montagne, 1825"⁴⁴. Cependant les livraisons du second semestre de la même année 1825, regroupées dans un tome 8, traitent d'un important sujet concernant l'hôpital de Bayonne. Il s'agit de l'étude de 26 cas regroupés sous le titre "Observations de maladies vénériennes traitées sans mercure, recueillies par M. BECQUART, chirurgien aide major de l'hôpital militaire de Bayonne" (p. 317 à 335). L'année de référence est 1824 avec des informations sur les infections des malades les années précédentes. Lorsqu'ils sont militaires, les noms, âges, grades et régiments des malades sont donnés, le seul prénom et l'initiale du nom lorsque le malade est "élève en médecine". L'âge moyen est jeune, autour de vingt-cinq ans. On trouve deux ouvriers d'artillerie, deux simples soldats (au train du génie et au 55^e régiment de ligne), plusieurs membres du 2^e régiment d'infanterie suisse (un canonnier, deux fusiliers, deux voltigeurs, deux grenadiers et un caporal), du 3^e régiment d'infanterie légère (un chasseur), du 4^e régiment d'infanterie légère (deux chasseurs), du 24^e régiment d'infanterie de ligne (un voltigeur et un caporal) et du 55^e régiment d'infanterie de ligne (quatre fusiliers, un voltigeur, un caporal et un sergent en plus du simple soldat déjà cité).

Il n'est pas aisé de retrouver le contenu exact des périodiques des *Annales* regroupés en tomaison car les couvertures de titre mensuel sont enlevées lors de la reliure et les pages se suivent d'un numéro à l'autre. Nous n'avons pu retrouver d'exemplaire mensuel complet, sans la page de titre supprimée. Le tome 7, où figure le journal d'avril 1825 tenu par Fayet, s'intéresse aux épidémies de fièvre jaune et un mémoire rappelle celle de Jerez de la Frontera⁴⁵. À la rubrique "médecine étrangère" (p. 298) est transcrit un "Extrait d'un mémoire intitulé : Réponse aux questions relatives aux épidémies qui ont régné à Xérès

de la Frontera durant les années 1820 et 1821, adressées par M. le consul français à Cadix, au nom de son gouvernement, à l'illustre junta constitutionnelle de cette ville (Xérès), par l'organe de son premier alcade ; par don Juan Antonio Ferran, docteur médecin à Xérès de la Frontera : pièce communiquée par M. le docteur Chervin⁴⁶ .

Les commentaires de Nicolas Chervin (1783-1843) permettent d'apprécier la dispute théorique provoquée par la doctrine de médecine physiologique de Broussais que nous étudierons avec l'histoire des Annales. À propos du mémoire de Juan Antonio Ferran, Chervin écrit en note : "L'auteur se livre ici à des considérations très intéressantes sur la nature de la fièvre jaune, qu'il regarde, avec beaucoup de raison, comme une phlegmasie des voies digestives, ou une gastro-entérite, qui contre indique l'emploi des remèdes stimulants et exige un traitement antiphlogistique. Comme ce sont des vues générales, on les supprime pour passer de suite à ce qu'il dit, d'après sa propre pratique, qui a présenté des résultats les plus heureux qu'on ait peut-être jamais obtenu dans le traitement de cette terrible maladie" (p. 298). Chervin dresse ensuite un état de la fièvre jaune en Espagne qui conforte "les bienfaits de la doctrine physiologique" (p. 303 à 308). Avant de revenir à son texte, il faut d'abord comprendre le rôle de François Broussais (voir article p. 51-68).

Notes

- 1 Pour la jeunesse de François Fayet, j'ai repris en partie les recherches de RIBETON Jean, "Le docteur Fayet Chirurgien Principal de l'Armée 1777-1855", in *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, 1933, n° 11, p. 226 à 235.
- 2 L'hôpital militaire de Grenoble est un hôpital d'instruction où Dominique Villars (1745-1814) dispense des cours très réputés de botanique et de matière médicale. Ce savant médecin, auteur d'une Histoire des plantes du Dauphiné (1786-1789), occupera en 1805 la chaire de botanique de l'école de médecine de Strasbourg.
- 3 Le traité d'abandon à la République française de Nice et de la Savoie n'est signé à Paris par les représentants du roi Victor-Amédée qu'en prairial an IV (mai 1796).
- 4 CANDELA Gilles, *L'Armée d'Italie. Des missionnaires armés à la naissance de la guerre napoléonienne*, collection Histoire, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 175 à 187 (chapitre VI, Mobilisation de l'arrière et effort de guerre/La mise en place des services de santé : un défi sanitaire et logistique).
- 5 *Ibidem*, p. 275 à 285 (L'extension des hôpitaux militaires du printemps 1796 à l'été 1797).
- 6 *Ibidem*, p. 283 à 285 (La grande réorganisation des hôpitaux à la fin de la campagne d'Italie) ; Candela s'appuie sur les rapports conservés aux archives des services de Santé du Val-de-Grâce à Paris ; voir aussi : HOUDARD Léonie, "Organisation du service de santé militaire sous la 1^{ère} République, 1791-1796", *Revue du service de santé militaire*, n° 5, mai 1938 et "Le service de santé de l'armée d'Italie", *Ibidem*, 5 mai 1939.
- 7 BOUAN Gérard, *La première campagne d'Italie, 2 avril 1796 - 10 décembre 1797. La naissance d'un Aigle*, collection Campagnes et Stratégies n° 88, Economica, Paris, 2011, p. 197.
- 8 État des services au 24 janvier 1825 (archives de la Légion d'honneur, dossier Fayet - base LEONORE).
- 9 *Ibidem*.
- 10 *Journal des campagnes du baron Percy chirurgien en chef de la Grande Armée*, publié d'après les manuscrits inédits avec une introduction par M. Emile Longin, Plon, Paris, 1904, p. 33.
- 11 État de 1825 (archives de la Légion d'honneur).
- 12 Résumé abrégé du 29 février 1840 (archives de la Légion d'honneur).
- 13 État, 1825, *op. cit.*
- 14 Le ministère de la Guerre dresse un état manuscrit des services de Jean Félix François Fayet le 20 août 1836 : "Chirurgien de 3^e classe requis à l'armée des Alpes du 1^{er} messidor an 2 [19 juin 1794] au 8 fructidor an 3. Chirurgien de 3^e classe titulaire à l'armée d'Italie du 8 fructidor an 3 [25 août 1795] au 13 vendémiaire an 7. À l'armée de Mayence successivement à celle du Danube des Grisons et du Rhin du 13 vendémiaire an 7 [4 octobre 1798] au 14 floréal an 9 [4 mai 1801]. Licencié à cette époque par mesure générale. Chirurgien de 2^e classe à l'armée de Saint-Domingue du 19 messidor an 10 [8 juillet 1802] au 21 nivôse an 13 [11 janvier 1805]. Chirurgien aide major au 4^e Régiment d'artillerie du 21 nivôse an 13 au 5 janvier 1808. Chirurgien major au Corps d'observation des côtes de l'océan, passé en Espagne, du 5 janvier 1808 au 5 mai 1813. Au 95^e Régiment d'infanterie de ligne du 5 mai 1813 au 22 octobre suivant. À l'armée d'Espagne du 22 octobre 1813 au 1^{er} juillet 1814. Chirurgien major, au traitement de non activité, 1/2 solde, du 1^{er} juillet 1814 au 14 janvier 1815. Au 1^{er} Régiment de cuirassiers du 14 janvier 1815 au 24 décembre suivant. Au traitement de non activité, 1/2 solde du 24 décembre 1815 au 3 janvier 1816. Au Régiment de chasseurs à cheval de l'Isère (11^e de l'arme) du 3 janvier 1816 au 28 février suivant. Au Régiment d'artillerie à pied de Toulouse du 28 février 1816 au 7 janvier 1817. À l'hôpital militaire de Bayonne du 7 janvier 1817 au

24 février 1823. Chirurgien principal au grand quartier général de l'armée des Pyrénées du 24 février 1823 au 3 février 1824. Chirurgien major à l'hôpital militaire de Bayonne du 3 février 1824 au 13 octobre suivant. Chirurgien principal au même hôpital du 13 octobre 1824 au 18 août 1836." La durée des services est calculée à 40 ans 11 mois et 22 jours à la date du 20 août 1836 car Fayet est "admis par décision de ce jour à faire valoir ses droits à la pension de retraite, à titre d'ancienneté de services. Restera en activité jusqu'à la fixation de sa pension." Fayet est "admis à une pension de retraite de 2880 francs le 30 mars 1840" (dossier Fayet, Service Historique de la Défense, Vincennes).

- 15 RIBETON Jean, "Le Docteur Fayet Chirurgien Principal de l'Armée 1777-1855", in *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, nouvelle série n° 11, janvier - juin 1933, p. 231.
- 16 État, 1825, *op. cit.*
- 17 Grand modèle des chirurgiens militaires, Percy est nommé dans la dédicace avec ses principaux titres : "À Monsieur le Baron Percy, Commandant de la Légion d'honneur, Grand Croix de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie, Chirurgien Inspecteur Général des Armées Françaises, Membre de l'Institut de France, Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, Associé étranger de l'Académie Joséphine de Vienne en Autriche, de celle de Madrid, Berlin, etc. etc."
- 18 Chiffres cités d'après le *Mémorial Béarnais* par LEBOURLEUX André, *La croisade des cent mille fils de Saint Louis, l'expédition française en Espagne de 1823*, coll. Vérités pour l'Histoire, Dualpha, 2006, p. 117.
- 19 Archives de la Légion d'honneur.
- 20 MEYNEN Nicolas, "Les hôpitaux militaires sous tentes et baraqués au XIX^e siècle", dans *Revue historique des armées*, n° 254, 2009, p. 92-109 ; [en ligne] mis en ligne le 5 février 2009. URL : <http://rha.revues.org/index6543.html>. Consulté le 28 juin 2011.
- 21 Louis XVIII supprime par ordonnance en 1817 les commissaires des guerres et les remplace par l'Intendance, service chargé de l'administration, du ravitaillement et du soutien militaire (habillement, campement, harnachement, transport, subsistances, versement de la solde, etc.) dont l'un des attributs est la fourniture des lits militaires, marché important pour les hôpitaux.
- 22 MEYNEN N., *op. cit.* § 5 et 6.
- 23 RIBETON J., *op. cit.* p. 226 à 235.
- 24 Les principales informations sur les bâtiments de l'hôpital sont tirées de : MARTIN Maurice, *Histoire et description de l'Hôpital Militaire de Bayonne*, Foltzer, Bayonne, 1917, p. 28 à 32. La contenance en lits et l'état des bâtiments affectés à l'hôpital et aux ambulances en 1814 sont donnés par JUNCAR, C., "Le blocus de Bayonne en 1814. Approvisionnements – magasins – hôpitaux" in *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, Foltzer, Bayonne, 1913, p. 226 à 229. On y apprend que "Sur proposition de M. Bazire, ordonnateur de la 11^e Division militaire, les locaux dans le détail suit, furent affectés au service des hôpitaux et ambulances. L'église des Capucins (Saint-André) avait reçu 500 Lits. Celle des Cordeliers (hôpital actuel) 350 Lits. Le jeu de paume 150 Lits. Le Séminaire (14 pour officiers et 86 pour hommes de troupe) 100 Lits. [Total] 1 100 Lits." Le séminaire trop près des lignes ennemies est ensuite évacué et d'autres édifices sont affectés à l'hôpital dont : "La ci-devant Eglise des Jacobins, attenante à l'hôpital sédentaire (Capucins) [...]. L'ancien immeuble de l'église des Cordeliers servant de magasins à fourrages attenante à l'hôpital temporaire".
- 25 Cloisons faites de briques posées de champ, d'après Maurice Martin, *op. cit.* p. 29.
- 26 DUCASSE, *Hôpital Militaire de Bayonne*, Le Mathé, libraire, Bayonne, 1855, p. 11. L'église Saint-André dont il s'agit se trouvait au Moyen-Âge à l'extrémité de la rue Bourgneuf et appartenait aux Jacobins. Elle prendra un moment l'appellation de Saint-Thomas. En 1615, elle fut cédée aux Capucins qui venaient de

Notes

- fonder un couvent à Bayonne. Elle fut détruite après l'inauguration de la nouvelle église Saint-André de style néo-gothique construite à son côté sous le Second Empire.
- 27 Inventaire n° 97.2.45, don Robert Poupel.
- 28 *Mémorial de l'officier du Génie/ou Recueil de Mémoires, Expériences, Observations et Procédés généraux propres à perfectionner la fortification et les constructions militaires/rédigé par les soins du Comité*, N° 9, imprimerie de Fain, Paris, 1827, p. 180.
- 29 DUCASSE, *Hôpital Militaire de Bayonne*, Le Mathé, libraire, Bayonne, 1855, 16 pages.
- 30 JORLAND Gérard, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIX^e siècle*, Bibliothèque des Histoires, NRF Gallimard, 2010, p. 80-81.
- 31 DUCASSE, *op. cit.*, p. 8 à 10.
- 32 *Ibidem*, p. 10.
- 33 *Ibidem*, p. 11 et 12.
- 34 RIBETON J., *op. cit.*, p. 234.
- 35 JENNER Edward, *Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae*, cite par le docteur A. Aparisi-Serres, "Débuts de la Vaccination Jennérienne dans les Landes", in *Bulletin de la Société de Borda*, deuxième trimestre, Dax, 1931, p. 50, 51.
- 36 THORE Jean, *Promenades sur les côtes du Golfe de Gascogne*, Bordeaux, 1810, p. 254.
- 37 Inv. n° 99.3.1. Le tableau, après avoir fait l'objet d'une restauration, a été publié dans la *Revue du Louvre et des musées de France*, février 2002, au chapitre des acquisitions, p. 96-97. Le portrait de Jeanne Justine Chauton (1791-1868), en mauvais état, n'a pas été restauré (Inv. n° 99.3.2). La fille de François Fayet et de Jeanne Chauton, Félicité Fayet, épouse en 1837 l'avocat Eugène Boutoey, futur maire de Bayonne et député des Basses-Pyrénées à la Constituante de 1848.
- 38 MARECHAL Dominique, "Les peintres belges dans les ateliers parisiens de la fin du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle", in *Les artistes étrangers à Paris, de la fin du Moyen Âge aux années 1920*, Actes des Journées d'études organisées les 15 et 16 décembre 2005 par le Centre André Chastel, éd. Marie-Claude Chaudonneret - Peter Lang, Berne, 2007, p. 154 note 15.
- 39 Le *Mémorial béarnais*, du 25 mars 1825, écrit : "M. Tahan, élève du célèbre David, vient d'offrir aux regards des amateurs de Bayonne un tableau d'église qu'il a exécuté, à la satisfaction des connaisseurs Le sujet est pris dans l'Histoire Sainte, il représente la descente du Saint Esprit le jour de la Pentecôte. Ce tableau est destiné à l'église de Saint-Esprit", cité par V. D. sous le titre "Un Tableau d'Eglise à Saint-Esprit de Bayonne (1823)" [Erreur de date, pour 1825], in *Revue Historique et archéologique du Béarn et du Pays Basque*, 4^e Année, n° 37, Pau, janvier 1913, p. 48. Renseignement communiqué par la conservatrice des Objets d'Art du département des Pyrénées-Atlantiques Hortensia Gauthier que je remercie vivement.
- 40 PIASA, Paris, 7 mars 2001, lot 183 : "Huile sur toile signée aux 2/3 en bas à gauche, 69 x 53 cm, portrait d'un maréchal de camp (général de Brigade), 1^{re} Restauration, en buste de face, en habit de cérémonie, avec boutons des Corps Royaux de France, portant ses décorations, Croix de l'Ordre de St Louis, décoration du Lys et étoile d'officier de la Légion d'honneur, et tenant le plan de Corfou." La maison de vente n'identifie pas le personnage mais il est presque certain qu'il s'agisse de François-Xavier Donzelot (1764-1843) qui défendit l'île de Corfou contre les assauts anglais et qui dut rendre l'île en 1814 à la suite du Traité de Paris qui plaçait les îles Ioniennes sous protectorat britannique. Louis XVIII le fit Grand Officier de la Légion d'honneur cette même année.
- 41 Huile sur toile, 83 x 69 cm.
- 42 Des volontaires polonais s'engagent dans des Légions au service de la France

dans l'espoir que leur participation à la lutte armée contre leur ennemi commun (Autriche, Prusse et Russie) accélérerait la libération de la Pologne. En 1797, le général Henryk Dabrowski crée la première Légion dans l'armée d'Italie. Après les paix de Campo-Formio (1797) et de Lunéville (1801) une partie de ces Légions est dirigée vers l'expédition de Saint-Domingue. Le chirurgien Fayet se lie avec des militaires polonais à ce moment. La tradition familiale dit que Fayet aurait servi à l'hôpital militaire de la capitale du nouveau duché de Varsovie en 1807. Nous n'avons pas pu vérifier cette hypothèse.

- 43 THIESSE Léon, *Résumé de l'histoire de Pologne*, seconde édition, imprimerie de Cosson, rue Garancière, Paris, Lecointe et Durey libraires, Quai des Augustins, n° 49, 1824, p. 2-3.
- 44 <http://books.google.com>
- 45 Tome 7 édité à Paris "Au Bureau des Annales de la médecine physiologique/chez Melle Delaunay, libraire, rue Saint-Jacques, N° 71".
- 46 "Avec beaucoup de détail sur l'origine et les progrès de ces épidémies, l'auteur termine son intéressant mémoire par un huitième paragraphe dont, pour plus d'authenticité, nous allons donner l'extrait en langue espagnole" (p. 299 à 301), suivi de sa traduction en français (p. 301 à 303).

LA FIÈVRE JAUNE AU PAYS BASQUE AU XIX^e SIÈCLE HISTOIRE D'UNE MALADIE IMPORTÉE

Frédéric BAUDUER
(*)

Nous rapportons ici l'histoire d'une épidémie de fièvre jaune, maladie sévissant habituellement dans les zones tropicales et ayant été importée à la fin de l'été 1823 à Port-du-Passage (actuellement Pasaia / Pasajes) à la suite de l'accostage d'un bateau de commerce en provenance de La Havane. Ces données proviennent des écrits du docteur Jourdain, médecin-chef de l'hôpital militaire de Dax et sont discutées à la lumière d'autres références de la même période historique ou plus récentes.

Sukar horia deitu izurrite baten historia emaiten da hemen. Eritasun hori komunzki lurralde tropikaletan alha da. 1823 udazkenean Pasaiaiko portutik hedatu zen, han sartu baitzen Habanatik zetorren untzi bat. Akizeko ospitale militarrean sendagile nagusi zen Jourdain batenganik ditugu berri hauek. Orduko edo geroagoko erreferentzia batzueri esker eztabadatuak dira.

■ Données médicales sur la fièvre jaune

La fièvre jaune ou *vomito negro*¹ est une maladie hémorragique aiguë d'origine virale transmise par la piqûre de certains moustiques. Le terme "jaune" fait allusion à l'ictère qui frappe un certain nombre de patients. Entre le xvii^e et le xix^e siècle elle représente l'affection la plus redoutée aux Amériques (elle a retardé significativement les travaux de creusement du canal de Panama durant lesquels il avait été recensé 52 000 malades parmi les 85 000 ouvriers !). Sa première description date de 1520. C'est l'une des premières maladies à avoir fait l'objet d'une déclaration internationale obligatoire. Le virus responsable est probablement originaire d'Afrique et pourrait avoir été véhiculé vers les Amériques par le commerce des esclaves. La première épidémie extra-africaine fut répertoriée dans la région mexicaine du Yucatan en 1648 suivie par une longue série d'autres sur le continent américain puis dans diverses villes européennes. Au début du xix^e siècle, on pen-

sait encore que la fièvre jaune était transmissible par contagion inter-humaine ou qu'elle était causée par des "miasmes" présents dans l'atmosphère. La diffusion de la maladie chez l'homme par le biais de la piqûre de moustiques infectés sera suggérée à Cuba par Carlos Finlay en 1881² en utilisant des soldats comme "cobayes" (mettant ainsi à mal toutes les règles de l'éthique médicale). Elle sera prouvée un peu plus tard par le médecin major américain Walter Reed alors que les forces militaires des États-Unis avaient envahi l'île dans le cadre de leur guerre contre l'Espagne. Reed démontrera aussi que la maladie est due à un agent filtrable retrouvé dans le sang des sujets infectés (en utilisant comme Finlay des volontaires cette fois-ci rémunérés... parmi lesquels on dénombrera 20 % de décès !). Il avait en fait identifié le premier virus pathogène pour l'homme et sa transmission par certains moustiques (le plus souvent *Aedes aegypti*). À Cuba, grâce à une campagne d'élimination des moustiques, la maladie fut éradiquée quelques années plus tard. Le dernier cas fut enregistré en septembre 1901. Il faudra attendre encore quelques décennies pour la mise au point d'un vaccin par le sud-africain Max Theiler (prix Nobel 1951).

Par le biais des importants échanges maritimes entre l'Amérique et l'Europe, notre continent a essuyé plusieurs poussées épidémiques pendant la première moitié du XIX^e siècle, en particulier au niveau de plusieurs ports du sud de l'Espagne entre 1800 et 1828, mais aussi du Portugal. Lors de chacune d'entre elles plusieurs milliers de décès ont été enregistrés. En 1800, Cadix et Séville et surtout en 1821 la Catalogne (en particulier Barcelone) ont été le siège de redoutables épidémies de fièvre jaune illustrant le fait que cette maladie n'était pas forcément l'apanage exclusif des zones tropicales. Selon Laveran, célèbre médecin microbiologiste qui obtint le prix Nobel en 1907 pour ses travaux sur le paludisme, la fièvre jaune frappa le port de Cadix dès 1765. Les autorités françaises, suite à l'épidémie de 1821, firent implanter des lazarets, outils préventifs initialement créés à l'encontre de la peste, sur les littoraux méditerranéens et atlantiques (dont un à Pauillac à l'embouchure de la Garonne, zone de grand trafic maritime vers Bordeaux). Elles mandatèrent une commission d'enquête constituée de cinq membres et présidée par Étienne Pariset, secrétaire de l'Académie de Médecine. Celle-ci conclut à la contagiosité de la mala-



Fig. 1

Plan de Port du Passage et de sa ria en 1788 par Tofiño de San Miguel "PLANO / DEL PUERTO DE PASAGES, / situada su Embocadura / en la Latitud N. 43° 20' 10" y Longitud de 4° 21' 30" al E. de Cadix : / Levantado / por el Brigadier de la Real Armada, / DON VICENTE TOFIÑO DE SAN MIGUEL, / Director de las Academias de Guardias Marinas. / Año 1788. / NOTA / Los numeros de la Sonda son Brazas de a 2. varas Castellanas. / A. indica Arena. C. Cascajo. F. Fango, y P. Piedra. / Escala de media milla maritima dividida en decimos y centesimos."

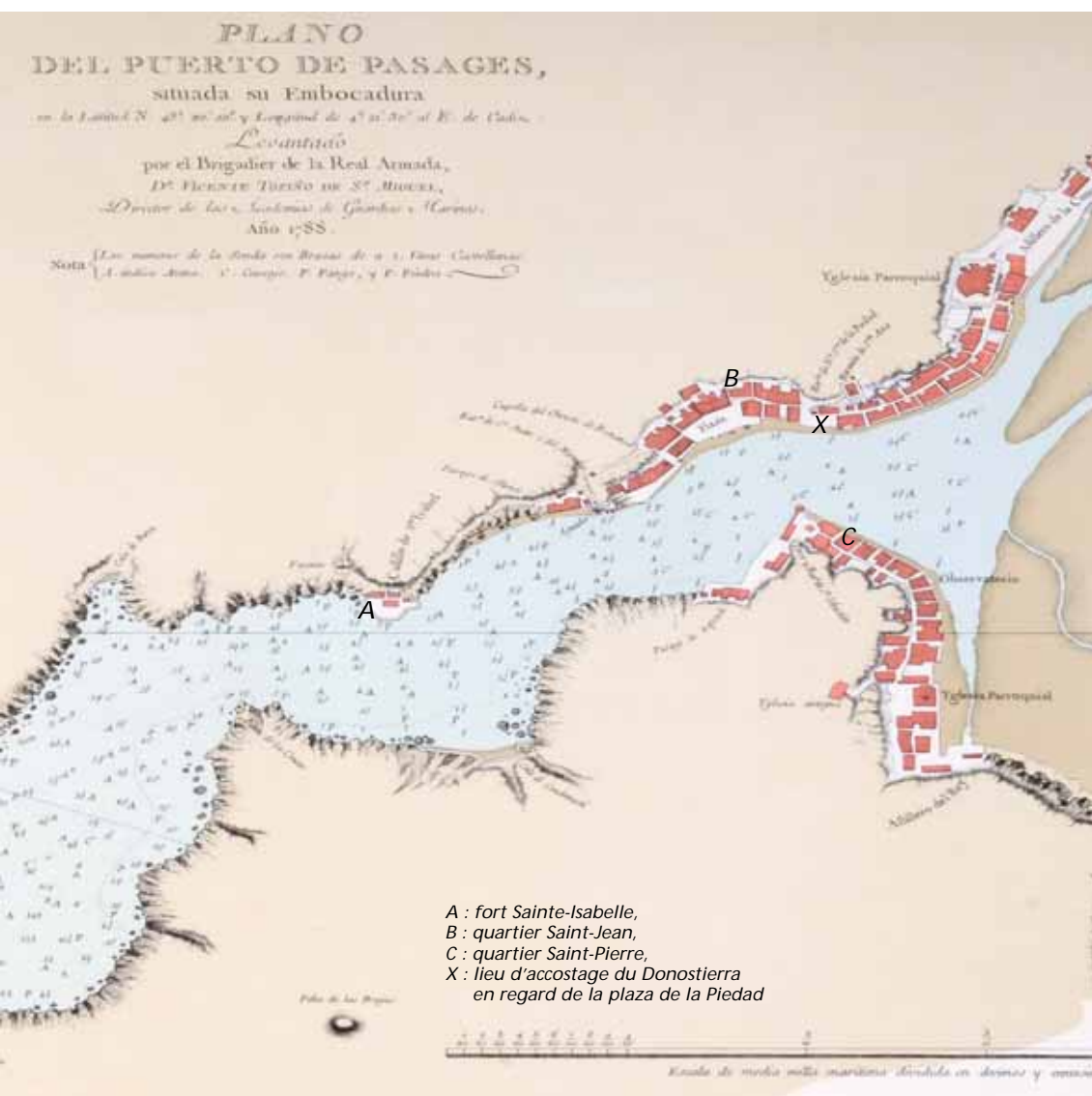
Reproduction d'un plan aquarellé de 1788. 45,9 cm x 61,5 cm. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° 76.75.1, don Carlos Martinez Cebolla en 1976. © Cliché Alain Arnold (MB).

ÉTUDES ET RECHERCHES

die ce qui conduisit à la mise en place d'un cordon sanitaire aux frontières terrestres de la Catalogne et de la façade méditerranéenne (ordonnance du 27 septembre 1821). Après l'épidémie en terre espagnole de 1821, il n'y eut aucun cas en Europe l'année suivante.

■ L'épidémie de 1823 à Port-du-Passage

En 1823, François Joseph Victor Broussais dans les *Annales de la Médecine physiologique* consacre un article complet à "cette cruelle



maladie", "cet épouvantable fléau" qui remet notre continent en alerte en raison de cas survenus à Port-du-Passage (actuellement *Pasaia/Pasajes* et souvent dénommé de façon simplifiée en ce début de XIX^e siècle "le Passage", "Passages" ou "Pasages"). Il utilise pour cela les écrits de deux médecins, les docteurs Devèze³ et Jourdain⁴. Le premier s'est prononcé contre la prétendue contagiosité de l'affection dès la fin du XVIII^e siècle en observant directement l'épidémie de Philadelphie de 1793 et constatant les mesures inhumaines (et inefficaces) prises à l'encontre des sujets infectés. D'autres médecins iront dans le même sens comme par exemple Louis Valentin en 1802 dans son *Traité de la fièvre jaune d'Amérique*. Jourdain a fourni une notice extrêmement détaillée et intéressante sur l'épidémie ayant sévi autour du port du Passage, "l'un des plus beaux d'Europe", en août et septembre 1823. Cette description inclut l'identité des sujets malades associée à des données topographiques, épidémiologiques, chronologiques et médicales qui permettent de reconstituer très précisément le déroulement de cette épidémie.

44

Le port du Passage, très proche de Saint-Sébastien, est bien protégé des fureurs de l'Atlantique par une longue ria. Le fort Sainte-Isabelle, à son entrée, en assure la défense militaire. Il a été sous domination française à deux reprises à ces périodes. Il est constitué de deux quar-

Fig. 2
Richard Lyde
Hornbrook
(1783-1856)
"Drawn on the
spot by T. L.
Hornbrook,
Marine Painter to
H.R.H. the Duchess
of Kent / Day &
Haghe Lith.rs to
the Queen / VIEW
OF PASSAGES,
AND FORT HAY."
Lithographie sur
papier vers 1830
34,1 cm x 49,8 cm
Musée Basque et
de l'histoire de
Bayonne,
inv. n° E.1670, legs
Nicolas Larribière,
entrée en 1925
© Cliché Alain
Arnold (MB).



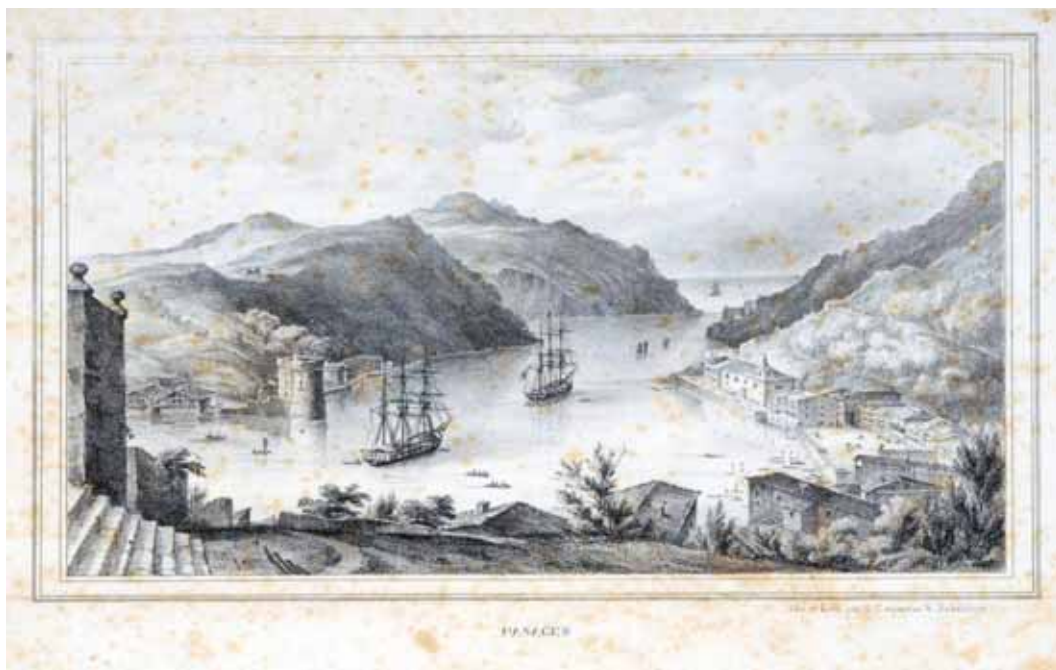


Fig. 3
 "Del. Et Lith. par
 G. Carpenter
 S. Sebastian /
 PASAGES"
 Lithographie
 sur papier
 27,1 cm x 34,6 cm
 Musée Basque et
 de l'histoire de
 Bayonne,
 inv. n° E.1643, legs
 Nicolas Larribière,
 entrée en 1925
 © Cliché Alain
 Arnold (MB).

tiers : Saint-Jean, sur la zone orientale et sur l'autre berge, Saint-Pierre. Le plan de la zone, les gravures et le dessin d'époque illustrant cet article et issus des collections du Musée Basque permettent de bien visualiser la configuration des lieux au début des années 1800.

Jourdain constate tout d'abord que les cas de fièvre jaune n'ont touché que certains habitants du quartier Saint-Jean regroupés autour d'une rue étroite s'étendant de la baie au pied du Jaizquibel. Il signale dans ce quartier deux types d'habitats : maisons "très étroites, obscures et peu aérées" et manquant même "de lieux communs" adossées à la montagne et celles exposées du côté du canal et de la baie qui sont "plus spacieuses, plus commodes et plus propres" bien que sur les bords de la baie on retrouve "des substances animales et végétales en putréfaction". Néanmoins, il s'agit d'après les données de l'époque du "lieu le plus sain de ces contrées" où les pathologies sont rares et la longévité relativement importante (rapport du docteur Arruti, l'un des médecins locaux). À cette période, le quartier Saint-Jean comptait jusqu'à 3 000 habitants avec une réduction à 1 200 lors de la mise en place du "cordon sanitaire". En cet été 1823, les températures sont plutôt élevées (26-28° C) et les vents du sud présents ce qui va faciliter la persistance du moustique vecteur. On apprend qu'il y a eu déjà à cet endroit plusieurs épidémies importées par voie maritime en 1780, 1791 et 1808 mais dont la nature n'a pas été clairement établie (déjà la fièvre jaune ?).





Fig. 4
Hélène Feillet
(1812-1889).
Un brick dans la ria
du port du Passages
avec le quartier Saint-
Pierre en fond.
S.D.b.g. : "Passages,
14 7bre 1842"
Mine de plomb
sur papier.
23,5 cm x 35,3 cm.
Musée Basque et de
l'histoire de Bayonne,
inv. n° E.1555,
legs Nicolas
Larribière,
entrée en 1925.
© Cliché Alain Arnold
(MB).

Les cas de 1823 vont se déclarer à la suite de l'accostage d'un brick⁵ en provenance de La Havane, le *Donostierra*, le 2 août à 7 h du matin au niveau de la place de la *Piedad* située en plein centre du quartier Saint-Jean. Parti avec 21 passagers et chargé de denrées "américaines", on y déplora, après une dizaine de jours de mer, le décès d'un marin attribué à des excès alimentaires. Lors de la première escale à La Corogne, les autorités sanitaires requièrent de ce fait une mise en quarantaine durant 10 jours. Une deuxième escale eut lieu ensuite à Santander avant l'arrivée au Passage. Malgré le fait que l'équipage ait été déclaré en bonne santé, ce bateau est incontestablement à l'origine de l'introduction des moustiques infectants (Jourdain évoque des "exhalaisons malfaisantes renfermées depuis longtemps dans l'intérieur du bâtiment"). La cargaison fut déchargée le 6 août et douze charpentiers radoubèrent le bâtiment le 19. Les premiers sujets atteints furent le douanier qui coucha à bord pendant plusieurs nuits (premiers symptômes le 15 août et décès 48 heures plus tard) et les charpentiers vivants dans deux quartiers de la ville ou divers bourgs environnants qui y travaillèrent (six décès parmi ces 12 individus). Ensuite l'épidémie se propage d'abord chez les habitants des maisons les plus proches du navire qui sont situées comme nous l'avons vu dans la zone la plus agréable du quartier alors que la population adossée au Jaizquibel et vivant dans un contexte d'insalubrité sera indemne de tout cas. Les 38 maisons où résident des malades ont été soigneusement répertoriées par Jourdain. On enregistre des décès de la même maladie dans quelques villages proches du Passage (Herrera, Lezo, Renteria, Alza, Loyola). À chaque fois, il s'agit de cas isolés ou peu nombreux (ceci prouvant bien la non contagiosité interhumaine de la maladie) touchant des individus ayant fréquenté le *Donostierra* ou sa zone d'accostage. On relève à Alza (où avait été placé un lazaret) le décès du docteur Zubaldia, médecin de 74 ans qui avait examiné plusieurs malades et fréquenté "des lieux infectés" du quartier Saint-Jean. Celui-ci, qui n'avait jamais voulu croire en l'existence de la fièvre jaune, fut bien obligé de constater l'évidence...

Au Passage, on observe des cas touchant tous types de personnes des deux sexes vivant à proximité du mouillage du *Donostierra* : domestique, couturière, boucher, femme allaitante... Il est signalé que les fossoyeurs qui se sont occupés des corps des décédés de la fièvre jaune n'ont pas présenté l'affection (encore un argument contre la transmission interhumaine). Jourdain rapporte le "tempérament" des sujets atteints selon la classification morphopsychologique en vogue à l'époque : sanguin, bilieux, nerveux, lymphatique et mixte. Les périodes d'incubation (classiquement de 2 à 6 jours dans la littérature médicale) et les symptômes rapportés rentrent dans le tableau habituel de la fièvre jaune et ce diagnostic peut être affirmé avec certitude. Les profils évolutifs sont également très évocateurs : des signes cliniques d'inten-



ÉTUDES ET RECHERCHES

Fig. 5
John Outhwaite
(graveur travaillant
à Paris
de 1835 à 1877)
d'après H. Sebron
(1801-1879) /
Vue de la place de
Pasajes San Juan.
Eau-forte sur papier.
Gravée pour la 26^e
livraison du Voyage
pittoresque en
Espagne du baron
Taylor (1845).
19,5 x 25,2 cm
Musée Basque et de
l'histoire de
Bayonne,
Inv. n° E.2134,
entrée en 1925
© Cliché Alain
Arnold (MB).

sité variable suivis, soit d'une convalescence et d'une guérison, soit de l'apparition de vomissements et/ou de diarrhées noirâtres qui augurent d'une issue fatale. L'ictère, élément clinique hautement évocateur, est au premier plan dans un grand nombre de cas associé à diverses douleurs (tête, abdomen). L'âge des sujets touchés varie entre 11 et 74 ans. Il n'y a pas de caractéristique particulière selon le sexe. Les derniers cas semblent apparaître lors de la 3^e semaine de septembre puis l'épidémie s'éteint. Le nombre total de décès des résidents habituels du Passage a été de 24 sur 65 sujets atteints, soit un taux de létalité à 37 % conforme aux données médicales publiées. On doit y ajouter les neuf décédés résidant dans les zones environnantes (parmi eux cinq charpentiers et le docteur Zubaldia). Les traitements proposés, panacées universelles de l'époque (sangsues, saignées, lavements, vomitifs, adoucissants...), n'ont évidemment pas, comme le reconnaît Jourdain, d'impact significatif sur l'évolution de la maladie. Sur le portrait de Jean-François Fayet⁶ exposé au Musée Basque celui-ci tient justement à la main un exemplaire des Annales de Broussais. Coïncidence ou mes-



sage indirect pour affirmer son intérêt vis-à-vis de cet épisode important de la santé publique de notre zone ? Sa biographie professionnelle révèle qu'il s'est beaucoup intéressé à la vaccine, moyen de lutte contre la variole, autre maladie infectieuse redoutable de l'époque. Cet élément pourrait peut-être expliquer son attrait pour les cas relatés par Jourdain...

■ Comment cette maladie tropicale a-t-elle pu atteindre le Pays Basque et plus généralement l'Europe ?

Cette question renvoie à des considérations écologiques et entomologiques. Les voyages maritimes entre les Amériques et l'Europe duraient en moyenne entre 50 et 90 jours. Les insectes tropicaux vecteurs du virus responsables survivent à des températures supérieures à 20° C et requièrent de l'humidité. Ils déposent leurs œufs sur des réceptacles (soit naturels, feuilles de diverses plantes, ou artificiels, matériels ou déchets laissés par l'homme) où stagne de l'eau. Ces œufs sont résistants à la dessiccation et ont la capacité d'adhérer aux parois de divers éléments, en particulier au niveau des barriques d'eau potable des cargaisons. Ils sont donc capables de survivre dans les cales des navires durant le voyage transatlantique. À l'occasion d'un contact avec de l'eau, l'œuf enclenche un processus le conduisant à se transformer en larve puis en insecte. Les moustiques adultes sont également capables de survivre au sein du micro-écosystème présent dans ces cales mais pas plus de quelques semaines. En outre, on sait depuis plus récemment qu'une femelle *Aedes* hébergeant le virus de la fièvre jaune est capable de transmettre l'infection à sa descendance (transmission dite "transovarienne" ou "verticale"). Ainsi, lorsqu'ils piqueront des hommes, ces nouveaux moustiques auront la capacité de leur transmettre le virus. Rapidement, du fait des conditions environnementales européennes moins favorables que celles des zones tropicales pour la survie des insectes, l'épidémie s'éteint en ayant eu cependant le temps de terrasser un nombre non négligeable d'individus. Comme décrit ici, ces épidémies sont circonscrites aux zones portuaires (personnes ayant fréquenté le navire ou habitant à proximité de son lieu d'amarrage) et se développent en été lors de périodes particulièrement chaudes (cela avait été le cas au Passage, lors du mois d'août 1823, le refroidissement des températures à la deuxième moitié de septembre entraînant la disparition des moustiques vecteurs de l'épidémie). Le taux de mortalité est de l'ordre de 30 % alors que les sujets survivant à l'infection sont immunisés contre de nouvelles attaques du virus probablement pour le reste de leur existence. Ce dernier élément avait été noté dès 1820.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Comme cela a été mentionné à Port-du-Passage, cette maladie d'importation n'est pas influencée par le degré d'hygiène des populations. Cette histoire garde un caractère d'actualité car la diffusion d'autres moustiques dangereux par le biais du commerce maritime, comme le moustique tigre asiatique agent de la dengue (*Aedes albopictus*), a été constatée encore tout récemment.

(*) Centre hospitalier de la Côte basque, Bayonne et Université Bordeaux Segalen

- 1 Terme employé dans "l'Amérique espagnole" en raison des vomissements de sang noir.
- 2 John Crawford, médecin de Baltimore, avait fait l'hypothèse que les moustiques pouvaient être à l'origine de la fièvre jaune, du paludisme ou d'autres maladies infectieuses dès 1807.
- 3 Diplômé de la Faculté de médecine de Paris, il a exercé de par le monde dans le cadre de la médecine militaire : médecin du château des Tuileries, chirurgien au Cap-Français et à Saint-Domingue, médecin chef à Bua et à Philadelphie. Il a écrit *Traité de la fièvre jaune* à la suite des quinze années passées à Saint-Domingue et de l'épidémie de fièvre jaune dont il fut le témoin à Philadelphie en 1793.
- 4 Médecin-chef de l'hôpital militaire de Dax.
- 5 Navire à 2 mâts souvent utilisé à l'époque pour la traite négrière.
- 6 Chirurgien à l'hôpital militaire de Bayonne de 1817 à 1840 avec une interruption d'une année pour servir l'armée des Pyrénées et organiser certains hôpitaux (principalement le service des évacuations à Vitoria). Voir l'article d'Olivier Ribeton ci-dessus, p. 5-38.

Bibliographie

Bailly V.-F., François A.-F., Pariset E., 1823. *Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne dans l'année 1821*. Imprimerie Royale, Paris.

Berche P., 2007. *Une histoire des microbes*. John Libbey, Paris.

Broussais F.-J.-V., 1823. Sur la fièvre jaune. *Annales de la Médecine Physiologique* (Tome IV), Paris.

Broussais F.-J.-V., 1824. Sur la fièvre jaune. *Annales de la Médecine Physiologique* (Tome V), Paris.

de Jonnés M., 1820. *La fièvre jaune des Antilles et recherche physiologique sur les lois du développement et de la propagation de cette maladie pestilentielle*, Paris.

Morillon M., Mafart B., Matton T., Yellow fever in Europe during 19th Century in *Ecological aspects of past settlement in Europe*. Bennike P., Bodzsar E.B., Suzanne C. dir. European Anthropological Association, 2002. Biennial Yearbook. Eötvös University Press, Budapest, p. 211-222.

Ribeton O., 2011. "François Fayet chirurgien principal à l'hôpital militaire de Bayonne", *Bulletin du Musée Basque*, n° 178, 2^e semestre, p. 5-38.

Ribeton O., 2011. "François Broussais, ses Annales de Médecine Physiologique, et la fièvre jaune", *Bulletin du Musée Basque*, n° 178, 2^e semestre, p. 51-68.

Staples J.E., Monath T.P., 2008. Yellow fever : 100 years of discovery, *Journal of the American Medical Association*, 300 : 960-962.

FRANÇOIS BROUSSAIS, SES ANNALES DE MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE, ET LA FIÈVRE JAUNE

Olivier RIBETON

Le mensuel d'avril 1825 des *Annales de la médecine physiologique*, que présente le chirurgien principal Fayet dans le portrait peint par Hubert Tahan, conservé au Musée Basque, illustre le rôle des publications dans les théories médicales échafaudées par les spécialistes à partir de l'observation des maladies. Les disputes théoriques peuvent être passionnelles. L'origine de l'infection, sa contagion éventuelle, font partie des questions importantes discutées dans le monde médical. Médecin et chirurgien militaire, François Joseph Victor Broussais (1772-1838) décide de fonder un mensuel destiné à faire connaître ses idées sur la "médecine physiologique". C'est une théorie originale qu'il a élaborée, fondée sur le lien entre la pathologie et la physiologie, à travers l'influence des stimuli et des irritations sur l'organisme. Ses idées sont annonciatrices du concept moderne de la physiopathologie de la réaction d'adaptation au stress. La doctrine de Broussais est ici illustrée dans son application à la maladie de la fièvre jaune.

Euskal Museoa ikus daiteke Hubert Tahanek margotu Fayet ebakuntzagile nagusia. Honek erakusten du Annales de la médecine physiologique hilabetekariaren 1825eko Apirilako zenbakia. Aldizkari horrek argitan emaiten du zer izan zen argitalpenen eragina berezilariek, eritasunak aztertuz, asmatu zituzten sendabide teorietan. Kasaila teoriakoak bero-beroak izan daitezke. Gaizkontzearen zergatia, haren kutsu gertagarria. Horiek dira, besteak beste, sendakuntza munduan eztabadatu arazo garrantzitsuak. François Joseph Victor Broussais (1772-1838) sendagile eta ebakuntzagile militarrek hilabetekari bat abiatu zuen sendakuntza fisiologikoari buruz bere ideien ezagutarazteko. Teoria bere-berea zuen : zer lotura patologia eta fisiologiaren artean, konduan hartuz gorputzak jasaiten dituen stimuli eta kitzikak. Ideia horiek gaurregungo fisiopatologia kontzeptuari buruzko urratsak dira : stressari nola ihardok. Hemen argitan emaiten da Broussais-k nola aplikatzen zuen bere teoria sukar horia eritasunari.

Dans sa lettre du 28 janvier 1850, adressée de Bayonne au lieutenant général Exelmans, pour solliciter sa nomination comme officier de la Légion d'honneur, François Fayet se vante "d'avoir été du nombre des médecins qui furent à Saint-Domingue pour soigner les militaires de la fièvre jaune"¹. Lorsqu'il se fait portraiturer par Hubert Tahan, tenant un feuillet des *Annales de la médecine physiologique*, le chirurgien principal de l'hôpital militaire de Bayonne témoigne d'une lecture attentive des travaux de Broussais et de ses disciples. En effet, le périodique sort tous les mois depuis janvier 1822 et sa parution est régulière pendant douze ans. La dernière édition des *Annales* date de décembre 1833. À cette date la Faculté de Médecine a créé spécialement pour Broussais une chaire de pathologie et de thérapeutique générales qui consacre officiellement son enseignement et rend inutile la continuation de la revue². Mais c'est un lot de consolation car sa doctrine est en réalité abandonnée, surtout depuis l'insuccès du traitement de l'épidémie du choléra de 1832 à Paris, basé sur un recours excessif et systématique à la saignée et à l'utilisation de la sangsue. La doctrine de Broussais qui se résume à une "inflammation des tissus conçue comme cause exclusive des maladies, et soignée par des diètes et des saignées", base théorique de sa médecine physiologique, montre ses limites.

Broussais, d'abord engagé en 1792 dans une compagnie franche de Dinan, obtient une commission de chirurgien sur la frégate *La Renommée*. Il est ensuite officier de santé de deuxième classe puis chirurgien major sur la corvette *L'Hirondelle* et le corsaire *Le Bougainville*. En 1799, il décide de compléter ses études médicales à Paris. Ami de Xavier Bichat, il est l'élève de Chaussier et de Pinel. Il est reçu docteur en médecine au bout de quatre ans après avoir soutenu une thèse sur les fièvres hectiques. Nommé médecin aide major dans l'armée des côtes de l'Océan, il est en 1805 au camp de Boulogne, puis suit l'armée impériale à Ulm et Austerlitz. Dans les hôpitaux militaires où il travaille, Broussais note ses observations et ses impressions. Il publie en 1808 *L'Histoire des phlegmasies ou des inflammations chroniques*. Pour Broussais, la plupart des maladies chroniques sont le résultat d'une inflammation aiguë non guérie. Ce serait le principe physiologique par lequel l'organisme réagirait à toutes les irritations, et la plus importante de toutes les inflammations concernerait le tube digestif que Broussais nomme la gastro-entérite. Il prône la saignée comme traitement. Son diagnostic n'est pas compris et son livre est un échec. Après son passage parisien et sa déception de 1808, il est nommé médecin principal d'un corps d'armée en Espagne où il reste jusqu'en 1814. C'est sans doute en Espagne que François Fayet devient disciple de la médecine physiologique de Broussais. Revenu à Paris à la Restauration, Broussais devient second professeur à l'hôpital du Val de Grâce puis

inspecteur de médecine militaire. Bertier de Sauvigny le qualifie de "pontife suprême" et explique : "son autorité étonnante tenait autant à ses dons de tribun et à sa force d'invective qu'à la valeur de ses travaux, et il fit triompher en pathologie une théorie étrange qui attribuait tous les maux à l'irritation des tissus ; peu lui importait si ses malades, affamés systématiquement, saignés à blanc, mouraient comme des mouches !" ³.

■ Controverses à propos des fièvres et de la nature épidémique de la fièvre jaune

L'évolution du concept de maladie épidémique ou endémique dans le premier tiers du XIX^e siècle est connue grâce à la publication à partir de 1808 d'une succession de tables nosologiques de décès établies par le Conseil de salubrité de la Seine. Le premier tableau de 1808 distingue six classes de maladies par symptômes. Au témoignage de Gérard Jorland, les deux premières classes des fièvres et des inflammations représentent les deux catégories nosologiques essentielles pour lesquelles ont été construites des théories médicales, "c'est-à-dire une clinique, une étiologie et une pathologie". Jorland précise : "La deuxième est subdivisée en cinq ordres selon le type d'organe atteint par l'inflammation ou la phlegmasie : la peau, les muqueuses, les os, etc. On sait que Broussais en fit l'unique catégorie nosologique, réduisant toutes les maladies à une inflammation intestinale". D'année en année, les classes du tableau nosologique évoluent et selon Jorland "À mesure que cette nomenclature allait se désagréger, les maladies faisaient leur apparition. Le tableau de 1821 comporte trois fois plus de classes, la dernière, celle des maladies chirurgicales, se divisant en treize classes" ⁴.

Dans les années 1820, le principe physiologique défendu par Broussais provoque des passions et suscite des défenseurs acharnés parmi lesquels Nicolas Chervin figure en bonne place. Chervin va vouer sa vie à établir la non contagion de la fièvre jaune. Après avoir étudié le typhus à Mayence en 1814, il visite les lieux où sévit la fièvre jaune : la Nouvelle-Orléans, La Havane, Cayenne, Cadix... Il s'expose lui-même à tous les dangers de la contagion, revêtant même la chemise des victimes du fléau. De retour en France, il soutient sa thèse avec force dans des *Mémoires* qui sont combattus vivement par Étienne Pariset, mais qui lui valent un prix de 10 000 francs décerné par l'Institut et un siège à l'Académie de médecine en 1832.

Étienne Pariset (1770-1847) avait été envoyé en mission à Cadix en octobre 1819 par le duc Decazes, ministre de l'Intérieur, pour observer la fièvre jaune. Il s'agissait d'étudier sur place le mode d'invasion et de

propagation du fléau et de proposer des mesures sanitaires pour lutter contre l'épidémie. Arrivé à Cadix avec un élève en novembre 1819, Pariset y reste quatre mois et conclut à la transmission d'homme à homme. Il propose de mettre en place des cordons sanitaires et des quarantaines. Il participe à une autre mission en septembre 1821 à Barcelone, avec l'ancien médecin en chef de l'armée française à Saint-Domingue Victor-François Bally (1775-1866), et en compagnie de son élève le docteur André Mazet qui y meurt de la maladie. Convaincu, encore davantage, que la fièvre jaune se transmet par contagion, Pariset demande l'établissement de quarantaines avec implantation de lazarets. Il fait promulguer la loi du 3 mars 1822 relative à la police sanitaire, premier texte légiférant sur la question. Son rôle est important car il est membre du Conseil supérieur de la Santé, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine et sera nommé médecin chef de la Salpêtrière en juin 1826. Il connaîtra la déception de voir l'Académie se prononcer contre la théorie de la contagion qu'il a établie pour la fièvre jaune (et la peste), suite aux interventions de Nicolas Chervin. Une autre théorie, le brownisme, est mise à mal par les travaux de Chervin. L'Écossais John Brown (1735-1788), président de la Société médicale d'Édimbourg, avait publié *Elementa Medicinae*, où il expliquait les maladies par une atteinte à une propriété vitale qu'il nommait "incitabilité" (certains traduisent par "excitabilité"). La vie serait gouvernée par l'excitabilité et les maladies seraient produites par un excès ou un défaut de cette excitabilité. La médecine était réduite à l'art d'augmenter ou de diminuer l'incitation par le sage emploi de stimulants.

Même après l'expédition militaire de 1823, l'Espagne demeure un territoire idéal d'étude de la fièvre jaune pour les médecins français. La France maintient encore pendant plusieurs années des garnisons et des hôpitaux militaires dans des villes de la péninsule ibérique⁵. Les échanges d'expériences et d'opinions entre les corps médicaux des deux pays sont constants, ce que démontrent les écrits de Broussais.

Dans les *Annales de la médecine physiologique* du premier semestre 1825, tome VII, il est indiqué :

"Depuis dix ans le docteur Chervin voyage à ses frais pour étudier la fièvre jaune et résoudre la question de la contagion. [...] en parcourant les deux mondes, en observant les effets des différents modes de traitement sur des masses d'hommes, [il] n'a pas tardé à s'apercevoir combien la doctrine physiologique, née et propagée dans sa patrie, était supérieure à tous les systèmes inventés depuis la naissance de l'art [médical]. Il nous apprend que dans le midi de l'Espagne notre doctrine a fait d'immenses progrès, que nombre de médecins distingués l'ont adoptée et que de nouveaux succès viennent chaque jour couronner leur pratique. Les avantages que ces médecins obtiennent de la méthode physiologique sont d'autant plus marqués qu'ils

la font succéder au brownisme plus ou moins pur, qu'ils suivaient depuis longtemps...

Parmi les médecins du midi de l'Espagne qui ont adopté la nouvelle doctrine médicale se trouvent : [suit une liste de treize médecins répartis par ville] et Murcie renferme, entre autres, le docteur don Ramon Ramero, avantageusement connu par l'ouvrage qu'il a publié sur la fièvre jaune qui désola Jumilla en 1811 et en 1812" (p. 305-306).

Le rôle des Français, officiers de santé militaires en Espagne est souligné :

"Les médecins espagnols ne sont pas les seuls qui pratiquent la médecine physiologiques dans le midi de la péninsule. MM. les officiers de santé chargés du service médical dans nos hôpitaux militaires à Cadix et à Barcelone en ont fait aussi une très heureuse application, ainsi qu'on peut le voir par une lettre de M. le docteur Dupuy médecin en chef de notre hôpital à Cadix, dont on va lire un extrait.

Cadix, le 19 décembre 1824

[...] Aucun germe dormant ne s'est réveillé, et nous n'avons eu aucun exemple de fièvre jaune, à moins qu'on ne veuille caractériser de ce titre plusieurs ictères fébriles que le régime antiphlogistique seul détruit.

J'ai fait sentir, comme vous le savez, l'importance d'une alimentation saine et suffisante, pour nos troupes. J'ai démontré que la propreté des individus, des lieux, et l'éloignement de tout foyer d'infection, étaient des préservatifs de la plupart des épidémies. Ainsi le matadero (l'abattoir) fut éloigné des murs, la prison aérée, le nombre des prisonniers réduit à un terme en rapport avec les localités, les casernes, les maisons particulières, les rues, tenues avec une propreté rigoureuse ; et c'est plus à ces précautions qu'aux services sanitaires maritimes qu'il me semble, contre l'opinion commune, qu'on doit attribuer le peu de malades que nous avons eu.

Je suis bien aise que nos confrères de Barcelone aient des vues semblables aux nôtres ; et si notre séjour se prolonge, nous pourrions démontrer, ou du moins aider à résoudre cette question si importante : la fièvre jaune est-elle endémique en Espagne, ou y est-elle importée ?

C'est ainsi que nos médecins militaires font chaque jour participer les contrées de l'Europe, où le service les appelle, aux bienfaits de la doctrine physiologique. [...]" (p. 307 et 308).

■ La fièvre jaune au port du Passage à l'été 1823

La fièvre jaune est un sujet important des *Annales de la médecine physiologique*. Les parutions du second semestre de 1823, regroupées en un tome IV, relatent l'épidémie de fièvre jaune déclenchée en août 1823 par l'arrivée d'un navire en provenance de Cuba au port du Passage (*Pasaia/Pasajes* en Guipúzcoa). Malheureusement, on ne peut encore consulter l'édition originale en ligne. En 1823, les principaux médecins et chirurgiens militaires étaient réquisitionnés en Espagne. Occupé en août et septembre de cette année par ses fonctions de chef du service de santé du 5^e Corps d'armée, entre Pampelune et Vitoria, François Fayet n'a sans doute eu qu'indirectement connaissance de l'épidémie de fièvre jaune de *Pasaia/Pasajes*. La relation du traitement de cette épidémie est publiée dans les *Annales* par Jourdain, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax. La valeur médicale de cette étude

faite sur le vif est appréciée dans l'article du professeur Frédéric Bauduer lu ci-dessus. Ici, nous mettons l'accent sur la personnalité du médecin Jourdain qui aborde l'environnement historique et géographique de l'épidémie du port du Passage. Son témoignage est direct et riche d'enseignement sur les mœurs de la population locale. Il confronte son expérience médicale aux écrits de l'époque.

On trouve donc une "Notice topographique du Port-du-Passage, où la fièvre jaune a régné pendant les mois d'août et de septembre 1823 ; par E. L. JOURDAIN, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax, membre de plusieurs sociétés savantes" dans le tome IV des *Annales* publié à Paris en décembre 1823⁶. Un complément est apporté l'année suivante : "Notes additionnelles aux Mémoires sur la fièvre jaune du Passage, insérés dans le cahier de décembre 1823 de ces *Annales* ; par E. L. JOURDAIN, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax."⁷

Ces travaux sont résumés en août 1824 dans la *Revue médicale et Journal de Clinique* (Fig. 1) dont le Musée Basque possède un exemplaire⁸.

■ Jourdain, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax, et le traitement des fièvres

La pratique médicale de "Jourdain, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax" est citée en 1835 dans le tome second de l'ouvrage de Joseph Roques, *Phytographie médicale, histoire des substances héroïques et des poisons tirés du règne végétal*.⁹ Pour combattre la fièvre, certains médecins recommandent "la combinaison de l'opium avec l'émétique"¹⁰. Au témoignage de Roques, cette méthode "a été mise ensuite à l'épreuve avec beaucoup de succès par M. Jourdain, médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax, dans le traitement des fièvres intermittentes quotidiennes, tierces et double tierces ordinaires ; mais elle a rarement réussi dans les fièvres quartes et dans les fièvres dont les accès présentaient des symptômes graves ou pernicioeux". D'autres articles de Jourdain sont publiés dans les mêmes

Fig. 1
Frontispice de l'extrait de la *Revue médicale et Journal de Clinique d'août 1824*. Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Bibl. Inv. n° 72.98 (P4403-5), don Manuel de La Sota en 1972 © Cliché MB.



Annales de Broussais, tome IV : une *Note sur l'emploi de la potion stibio-opiacée du docteur Peysson* (p. 126) et sur la *Gastro-hépto-colite guérie promptement par les antiphogistiques* (p. 253). À l'époque la notion de poison était très étendue. Gérard Jorland explique :

“Les poisons étaient tout à la fois le terme générique des substances morbides ou mortelles et une espèce bien distincte des venins et des virus par leur appartenance aux règnes minéral et végétal, alors que ceux-ci ressortissaient au règne animal. C'est en Angleterre que l'assimilation de tout agent morbide à un poison fut le plus systématiquement élaborée. Les effluves des décompositions organiques contiendraient des poisons produisant telle ou telle maladie selon la nature de l'organisme en décomposition. [...] Toutes les maladies infectieuses ou contagieuses, seraient un empoisonnement du sang par les effluves de matières organiques en décomposition”.

Médecin et chimiste d'origine espagnole naturalisé français en 1818, professeur à la Faculté de médecine de Paris à partir de 1819, Mathieu Orfila (1787-1853) propose une classification des poisons selon leurs effets et montre comment les identifier en médecine légale. Il publie en 1821 ses *Leçons de médecine légale*. Jorland écrit : “Pas plus Mathieu Orfila que Claude Bernard ne distinguaient les poisons des médicaments ; ainsi l'opium était-il vu comme une panacée et un stupéfiant tout à la fois”¹¹. Selon le premier, “la substance reste toujours la même ; la différence des effets dépend du mode d'administration, de l'état de l'organisme, en un mot de circonstances qui ne sont pas liées le moins du monde à aucun des attributs essentiels de la substance”¹². Selon Claude Bernard (1813-1878), “Il est clair que la substance qui est médicament à petite dose peut devenir un poison à haute dose, ou par le fait de son administration intempestive.”¹³

■ François Broussais constate l'absence de contagion de la fièvre jaune

En introduction de la relation de Jourdain, Broussais fait l'état des connaissances de l'époque sur la fièvre jaune et pose le problème tel qu'il est alors perçu :

“Il n'est aucun médecin, il n'est aucun ami de l'humanité qui ne se soit occupé de la fièvre jaune. Chaque année voit se renouveler les ravages de cette cruelle maladie, chaque année la voit se rapprocher de nos contrées ; on se demande d'où vient cet épouvantable fléau, et si l'art salubre sera toujours aussi impuissant qu'il l'a paru dans les épidémies de Cadix, de Barcelone, et autres, dont la mémoire toute récente est encore si douloureuse. La propagation de cette maladie remplit d'effroi les personnes du monde, et même la plupart des médecins qui suivent l'ancien système. On croit y voir des preuves non équivoques de son caractère contagieux, et les gouvernements, partageant la terreur des particuliers, s'empressent de prendre les mesures les plus rigoureuses pour circonscrire la fièvre jaune dans les lieux où elle s'est déclarée. Les craintes s'étaient un peu calmées l'année dernière, parce que la fièvre jaune ne se fit point apercevoir en Europe ; mais son apparition au Port-du-Passage, près de Saint-Sébastien, et

à la porte de nos frontières méridionales, vient de les renouveler. Il est donc important d'entretenir le public de cette maladie ; et nous pensons qu'il y a quelque avantage à le faire dans une saison où elle ne règne pas, afin que les esprits, dégagés de la crainte d'un prochain danger, puissent examiner avec plus de sang-froid les questions si intéressantes de sa nature, des moyens que la doctrine physiologique met en oeuvre pour la combattre, et de son mode de propagation.

Pour éclairer nos lecteurs sur l'origine et la propagation de cette maladie, nous aurons recours à l'ouvrage du docteur Devèze, qui le premier, parmi les modernes, l'a rapportée à sa véritable cause, et n'a point hésité à s'inscrire hautement contre sa prétendue contagion" (p. 493 et 494).

Il s'agit du *Traité de la Fièvre Jaune* publié à Paris en 1820 par Jean Devèze (1753-1829). Après avoir fondé et dirigé pendant quinze ans une maison de santé à Saint-Domingue, Devèze doit fuir les massacres des Blancs organisés par Dessalines. Il se réfugie à Philadelphie où se déclare une épidémie de fièvre jaune. À la tête de l'hôpital Busch-Hill de sa ville d'accueil, Jean Devèze se dépense sans compter au service des malades. Il relate son expérience dans son *Traité*¹⁴. L'originalité de cette monographie tient au fait que le médecin repousse la notion de contagion mais admet le mode de propagation par infection. Devèze décrit par le détail les lésions organiques produites par la maladie. Broussais lui donne ses principaux titres en 1823 : "docteur en médecine de la Faculté de Paris, médecin du château des Tuileries, ancien

Fig. 2
Hélène Feillet
(1812-1889)
L'entrée du port de Passages avec le fort Sainte-Isabelle. S.D.b.g. : "Passages, 14 7bre 1842" Mine de plomb sur papier, 23,5 x 35 cm Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° E.1556, legs Nicolas Larribière, entrée en 1925 © Cliché Alain Arnold (MB).



chirurgien du Cap-Français, ex-chirurgien major-général des troupes nationales de la province du nord de Saint-Domingue, etc.” (p. 494).

Dans la suite de son introduction, Broussais relie la maladie au climat du territoire où elle apparaît (p. 495) :

“Depuis longtemps la fièvre jaune était connue dans les pays chauds ; depuis longtemps elle y sévissait avec force sur les étrangers non acclimatés sans que l’on eût songé à la regarder comme une maladie contagieuse ; on l’attribuait à l’excès de la chaleur, aux émanations des terrains infects et marécageux, enlevées par un soleil ardent, et retombant en rosée par l’extrême fraîcheur des nuits, à la richesse du sang européen, et à la disposition inflammatoire des sujets jeunes et vigoureux qui négligeaient de se faire saigner et de s’assujettir à un régime rafraîchissant : telle était la manière d’envisager cette maladie avant que l’on songeât à la contagion. [...] C’est aussi de cette manière que le docteur Devèze envisageait la fièvre jaune pendant les quinze années qu’il passa à Saint-Domingue en qualité de chirurgien-major-général des troupes françaises ; mais les événements de la révolution l’ayant subitement transporté à Philadelphie en 1793, il y fut témoin d’une épidémie de fièvre jaune, maladie encore inconnue dans cette latitude, et rien n’égalait sa surprise lorsqu’il vit qu’on l’attribuait à la contagion. Ayant reconnu l’identité de cette maladie, que l’on qualifiait sur les lieux de *fièvre maligne contagieuse*, avec celle qu’il avait observé à Saint-Domingue, il ne partagea point cette opinion ; il s’en prit à des causes purement locales, et développa ses motifs, en 1794, dans un petit ouvrage intitulé *Recherches et observations sur les causes et les effets de la maladie épidémique qui a ravagée Philadelphie en 1793, depuis le mois d’août jusque vers le milieu de celui de décembre*. Ces deux points importants, la preuve de la non-contagion de la fièvre, et l’étude des causes qui lui avaient donné naissance, furent, nous dit M. Devèze, l’objet principal de cet opuscule. C’est en vertu de ce titre qu’il réclame la priorité dans l’opposition au caractère contagieux de cette maladie, priorité aujourd’hui disputée par plusieurs médecins qui, comme lui, ont observé la fièvre jaune en Amérique.

Ce premier avertissement n’ayant pas produit aux États-Unis tout l’effet qu’il en avait attendu, le docteur Devèze renouvela l’expression formelle de son opinion dans une lettre qu’il écrivit au gouverneur de Pensylvanie (1797), à l’occasion d’une nouvelle épidémie. Il attaqua avec une noble hardiesse les mesures violentes et impolitiques dictées par la terreur de la contagion, comme de mettre un pavillon sur les maisons où se trouvent des malades, de fermer et barricader les rues de tout un quartier, d’enlever de force les citoyens, etc. ; il montra que tout cela n’est bon qu’à produire le désordre, à détourner l’attention des mesures vraiment utiles et à priver les malades des secours qu’ils ont droit d’attendre d’un gouvernement vraiment paternel.

En 1802, l’estimable collègue de notre auteur, le docteur Louis Valentin, publia son *Traité de la Fièvre jaune d’Amérique*, dans lequel il affirmait également que cette maladie n’est point contagieuse. [...] les meilleurs observateurs du Nouveau-Monde avaient définitivement renoncé à l’opinion de la contagion de la fièvre jaune, lorsque l’apparition de cette maladie en Europe sembla leur donner un démenti, et fit revivre plus que jamais cette opinion. [...] La fièvre jaune de Livourne, celle de Rochefort, celle de l’Espagne, furent attribuées par eux à des causes purement locales. Pourquoi n’auriez-vous pas la fièvre jaune, disaient-ils à leurs adversaires, puisque vous avez en Europe des chaleurs aussi fortes que celles de l’Amérique, et des foyers d’infection aussi violents ? À la vérité, vos chaleurs sont moins prolongées ; mais aussi votre fièvre jaune n’est que passagère, aussi bien que celle du nord de l’Amérique, tandis qu’elle se prolonge durant toute l’année dans les contrées marécageuses de l’Amérique méridionale.

Les contagionistes répondirent, en apparence avec avantage, que cela ne

suffisait pas pour produire la fièvre jaune, puisque jadis on ne l'observait pas en Europe ; ils soutinrent la nécessité de l'importation, en prouvèrent la possibilité par des autorités irrécusables, et en conclurent que la fièvre jaune était éminemment contagieuse. [...] M. Devèze, se trouvant de retour en Europe, crut devoir composer sur la fièvre jaune un ouvrage qui pût fixer les incertitudes. Il consulta les écrits qui ont paru sur cette matière, et publia en 1820 l'ouvrage déjà cité, que nous rappelons à l'attention des praticiens" (p. 495-499).

■ Broussais et la théorie des miasmes

Broussais développe ensuite la théorie des miasmes qui était la panacée des explications de l'existence de foyers infectieux. Comme l'écrit Gérard Jorland dans son récent livre :

"La théorie miasmatisque postulait que *toute maladie est odeur*¹⁵ non comme une esthétique, mais comme une sémantique de l'odorat. Les odeurs n'offusquaient pas tant une sensibilité exacerbée par de nouvelles conventions sociales qu'elles révélaient les processus chimiques invisibles de décomposition de la matière végétale et animale dont les émanations se répandaient dans l'air, se combinaient avec certains éléments du corps selon leur affinité et altéraient sa physiologie. Deux modèles permettaient d'en comprendre le mode opératoire : celui du marais et celui des voiries. Le premier, plus élaboré, physiologique pour ainsi dire, faisait comprendre comment la décomposition des matières végétales pouvait provoquer des "fièvres intermittentes" identifiées plus tard au paludisme ; le second, comment la décomposition des matières animales pouvait être la cause des *fièvres continues* identifiées par la suite à la fièvre typhoïde. La théorie miasmatisque en devenait une pragmatique : l'assèchement des marais, des mares ou des étangs, et la translation des cimetières, des clos d'équarrissage ou des dépôts de vidanges furent les deux préoccupations d'hygiène publique majeures des conseils de salubrité. D'après ces modèles, les miasmes sont toujours attachés à un lieu. On parle de *foyers infectieux*, dont le type est le Gange pour le choléra ou le golfe du Mexique pour la fièvre jaune. [...] combattre une maladie revient à assainir le milieu et à renforcer les sujets qui y vivent. La prégnance de cette théorie suscita une controverse récurrente au XIX^e siècle sur la nature contagieuse ou non des maladies épidémiques. On en vint à distinguer les maladies infectieuses, comme le choléra, la fièvre jaune, la peste, le typhus, la fièvre typhoïde ou le paludisme, attachées à un lieu et donc endémiques, et les maladies contagieuses, comme la syphilis, la rage ou la morve, transmises par contact de proche en proche et donc épidémiques. [...] Si les maladies miasmatisques pouvaient aussi se délocaliser, c'était par le transport du foyer infectieux lui-même et non du principe morbide."¹⁶

Jorland rappelle ensuite le traitement de la fièvre jaune de Saint-Nazaire en juillet 1861 par l'inspecteur général des services sanitaires François Mèlier, qui "reste l'un des hauts faits de l'épidémiologie du XIX^e siècle" et qui permit d'éviter tout cordon sanitaire de la part de l'Espagne et du Portugal, pays "trop souvent éprouvés l'un et l'autre pour ne pas être sur leurs gardes"¹⁷. Dans ce cas, Jorland conclut :

"C'est la théorie miasmatisque qui fut déterminante en établissant que la maladie n'est pas contagieuse. Il n'y avait pas eu de contact d'homme à homme, mais seulement présence des malades dans le même lieu d'infection, en l'occurrence la cale [d'un navire en provenance de Cuba]. Tout se



Fig. 3
Blanche Feillet Hennebutte (1815-1886).
Le quartier Saint-Jean vu depuis
la tour de
Saint-Pierre au port de Passages.
S.b.g. : "Passages"
Mine de plomb sur papier,
24,3 x 36,2 cm.
Musée Basque et de l'histoire de
Bayonne,
inv. n° E.1669, legs Nicolas
Larribière,
entrée en 1925.
© Cliché Alain Arnold (MB).



Fig. 4
Blanche Feillet Hennebutte (1815-1886).
"ESPAGNE / Album des deux Frontières. / 2^e PARTIE / Dessiné d'après nature et lith.
par Blanche Hennebutte. / 5. / Imp. Lemercier à Paris. / PORT DE PASSAGES, / VUE
PRISE DE LA GRANDE ROUTE. / A Bayonne chez Ch.s H.i Hennebutte."
Lithographie sur papier, 22,6 x 30,7 cm.
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° 72.29.105.15, don François Faure
en 1972.
© Cliché Alain Arnold (MB).

passait comme si le foyer d'infection originel avait été dupliqué dans la cale du navire, puis à quai sur les vêtements des matelots. Même après l'avènement de la bactériologie, dans les années 1870 et 1880, la distinction entre maladies miasmiques infectieuses et maladies enthétiques contagieuses perdura. Elle partagea les maladies selon qu'elles étaient transmises par contact humain ou par des vecteurs (moustiques, puces, poux, tiques, acariens, etc.)¹⁸

Dans son explication des miasmes, Broussais se donne l'avantage de leur découverte et de leur classement :

"La question en était là, et rien que là, lorsque dans mes leçons de pathologie interne, j'établis, dès 1814, sans connaître le premier ouvrage de M. Devèze, la distinction suivante entre les différents foyers producteurs des gastro-entérites qu'on appelle *typhus*. Je la rappelle ici, quoiqu'elle soit consignée dans ce recueil, pour des raisons que les lecteurs vont bientôt sentir. 1° Foyers provenant des corps organisés privés de vie, et exposés à la



Fig. 5

Blanche Feillet Hennebutte (1815-1886).

"Dessiné d'après nature et lith. par Blanche Hennebutte. / Imp. Lemerrier à Paris / PASSAGES / VUE PRISE DE STE ANNE / A Bayonne chez Ch.s H.i Hennebutte."

Lithographie sur papier illustrant l'Album des deux Frontières, 22,6 x 30,7 cm.

Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, Inv. n° 72.29.105.16, don François Faure en 1972. © Cliché MB.

putréfaction à la surface du sol : cimetières, voiries, cloaques, marécages, plages maritimes, rives des fleuves qui débordent, corps morts abandonnés à la putréfaction en plein air ; 2° Foyers provenant des rassemblements d'animaux vivants malades ou sains, hôpitaux, prisons, navires, villes assiégées, etc. ; 3° Foyers consistant dans un malade qui, bien que placé dans un lieu sain, communique à ceux qui l'approchent l'affection dont il est lui-même atteint. On vit ensuite paraître dans un journal de médecine la suivante [distinction], établie par M. le docteur Nacquart : 1° Foyers consistant dans des eaux stagnantes, dans lesquelles se détruisent les végétaux et une foule de petits animaux, marais, étangs ; ils produisent des *effluves* qui donnent lieu aux fièvres intermittentes et rémittentes. 2° Foyers qui sont le résultat de matières animales en état de décomposition : cimetières, voiries ; ils engendrent les *émanations putrides*, d'où résultent les fièvres adynamiques. 3° Foyers enfin qui naissent de la réunion d'un grand nombre d'hommes dans un même lieu ; il s'en échappe des *miasmes* qui sont la source des fièvres contagieuses" (p. 499).

■ Broussais et l'importation de la fièvre jaune

Le transport du foyer infectieux par les navires est un autre point abordé par Broussais dans son introduction de 1823. Il fait référence au docteur Devèze :

"Toutefois, il faut le dire, cet auteur n'a pas fourni les moyens de faire disparaître toutes les difficultés dont la question de la contagion est hérissée. On reste bien convaincu, après l'avoir lu, que la fièvre jaune peut être produite par les émanations délétères échappées d'un foyer où des corps organisés sont soumis à la fermentation putride ; mais on n'a pas la certitude qu'elle ne puisse provenir de là. C'est en vain qu'il veut nier l'importation par le moyen des navires : les raisons qu'il allègue ne sont point péremptoires ; et depuis son ouvrage, l'importation de la fièvre jaune a été mise hors de doute par les recherches des médecins qui ont observé cette maladie à Barcelone, à Mahon, dans un port près de Marseille, au Passage, etc., de manière qu'il n'est pas encore assez prouvé que cette maladie ne puisse naître que dans les plages maritimes et dans les marécages" (p. 501).

Broussais ajoute en note :

"M. Devèze n'ignore pas que l'air doit se corrompre dans un rassemblement d'hommes sains ou malades ; mais il ne croit pas que la fièvre jaune puisse naître dans un semblable foyer, lors même qu'il serait composé de personnes affectées de cette maladie ; autrement, il aurait admis la possibilité du transport par le moyen des navires. Or, ce mode de propagation nous paraît démontré, pourvu qu'il soit favorisé par la chaleur atmosphérique durant la traversée, et dans le port où le vaisseau abordera. C'est en ce point que notre opinion diffère de la sienne."

Enfin, Broussais pose une théorie curieuse pour notre époque qui connaît le rôle du moustique "transporteur" de la maladie :

"J'ai fait voir qu'un rassemblement de malades affectés de fièvre jaune pouvait transformer un bâtiment en un foyer de fièvre jaune, chose qui est formellement niée par M. Devèze. Cependant, comme les personnes qui ont contracté la maladie dans ces foyers ne peuvent la propager que dans un air chargé des émanations putrides de première espèce, celles qui procèdent

des animaux morts, et seulement durant les fortes chaleurs, j'ai consacré le nom d'*infection* à ce genre de communication de la fièvre jaune ; j'ai fait plus, j'ai étendu cette observation à nos typhus indigènes (gastro-entérites par empoisonnements miasmatiques)" (p. 502).

La conclusion de Broussais est un appel à l'indépendance d'opinion, moyen de faire progresser la science :

"Je n'entreprendrai point de suivre M. Devèze dans ses dissertations sur la nature de la fièvre jaune, sur la marche et sur le traitement qui lui convient ; satisfait de lui avoir rendu justice sous le rapport de l'origine de cette maladie, et de lui avoir exprimé ma reconnaissance pour sa distinction lumineuse de l'infection et de la contagion, je renverrai les personnes qui désirent de nouvelles preuves sur la non contagion de la fièvre jaune à un mémoire du docteur Lefort, premier médecin en chef de la marine, et médecin du roi à la Martinique¹⁹. M. Lefort a épuisé son sujet ; il l'a traité avec une force de logique irrésistible, et a fait preuve, aussi bien que MM. Devèze, Valentin et Lassis, d'une franchise et d'une indépendance d'opinion digne des plus grands éloges. Si les gouvernements savaient toujours choisir de pareils hommes pour les éclairer en matière de salubrité publique, les sociétés savantes seraient bien obligées de se rendre à l'évidence ; on ne les verrait pas éluder par des subtilités les questions les plus importantes au salut de leurs concitoyens, et les médecins dont le seul mérite est de savoir intriguer dans les salons seraient mis à leur véritable place" (p. 504-505).

66

Enfin, Broussais introduit le rapport du docteur Jourdain avec ce commentaire :

"Les pièces suivantes, relatives à la fièvre jaune qui s'est manifestée, il y a quelques mois, au Port-du-Passage, justifieront tout ce que l'on vient de lire sur cette maladie, et feront entrevoir jusqu'à quel point la doctrine physiologique pourra devenir utile à l'humanité pour combattre un des plus grand fléaux qu'elle ait à redouter. B."



Fig. 6
Didier Petit de Meurville (1793-1873).
Porteur de charge au quartier Saint-Jean à Port de Passages Mine de plomb sur papier
13 x 21,3 cm.
Musée Basque et de l'histoire de Bayonne, inv. n° 62.16.8.19, don Manuel de La Sota en 1962 © Cliché Alain Arnold (MB).

Fig. 7
 Didier Petit de
 Meurville
 (1793-1873).
 Maisons au bord
 de l'eau au quar-
 tier Saint-Jean à
 Port de Passages.
 Encre sur papier
 13 x 21,3 cm.
 Musée Basque et
 de l'histoire de
 Bayonne,
 inv. n° 62.16.8.21,
 don Manuel de La
 Sota en 1962
 © Cliché Alain
 Arnold (MB).



■ Le quartier Saint-Jean du port du Passage et la fièvre jaune

Le quartier *San Juan* à *Pasajes* a connu plusieurs fois des épidémies : en 1597, d'août à novembre, plus de 300 personnes décèdent ; de juillet 1780 à juillet 1781, une étrange épidémie attribuée à l'arrivée d'un navire provoque 64 morts et 325 malades. Seule l'épidémie de 1823 est formellement identifiée comme étant due à la fièvre jaune ou *vomito negro* (en espagnol).

Jourdain introduit son étude par le rappel de l'état sanitaire du quartier Saint-Jean (*San Juan*) et les maladies qui ont été recensées par le passé :

“Malgré certaines causes locales d'insalubrité, Saint-Jean passe pour être le lieu le plus sain de ces contrées ; et en effet, d'après le rapport de M. le docteur Arruti, qui a exercé la médecine dans cet endroit pendant douze ans, et d'après le rapport de plusieurs anciens de Saint-Jean, les maladies aiguës graves sont fort rares : l'on ne voit en hiver et au printemps que de légers catarrhes ; en été et en automne, des gastro-entérites sous forme de fièvres bilieuses simples. Les habitants parviennent à un âge très avancé, en conservant leur gaieté. La mortalité y est peu considérable ; il en meurt, année commune, 9, 11, 14, 16 jusqu'à 17 au plus, la plupart de vieillesse ou de maladies chroniques, telles que d'hydropisies, de phthisies pulmonaires, d'affections cancéreuses, etc., etc.

Certaines épidémies qui ont eu lieu en 1780, 1791 et 1808, ont dû leur développement à certaines causes étrangères aux localités. C'est ainsi que, d'après les rapports les plus anciens de l'endroit, il arriva, en 1780, un navire français de la Guadeloupe ; il eut à bord un officier malade : on le reçut dans une maison, à Saint-Jean, chez un boulanger. Cet officier mourut au bout de dix jours. La famille chez qui il avait logé fut atteinte de la même maladie : plusieurs en moururent. On vendit publiquement tous les effets de l'officier :

la maladie se propagea, et fit des ravages immenses ; elle dura pendant trois mois, en enlevant, pendant son plus grand accroissement, cinq à six personnes par jour. La mort eut lieu du douzième au vingt-deuxième jour : beaucoup plus de femmes que d'hommes en furent victimes. En 1791, une semblable maladie, mais moins meurtrière, se déclara immédiatement après l'arrivée d'un bâtiment de Saint-Domingue. Les personnes les plus aisées en furent principalement frappées : il y eut peu de victimes dans la classe indigente.

Les plus instruits qui ont vu et observé ces deux maladies, prétendent qu'elles n'avaient aucune analogie avec celle qui vient de régner, et que c'est pour la première fois qu'une maladie pareille s'est déclarée au Passage. En 1808 et 1809 se déclara un typhus nosocomial, produit par l'encombrement des troupes à Saint-Jean pendant la guerre d'Espagne, et surtout par l'établissement d'un hôpital au centre de la ville, encombré de malades. Ce typhus fit des ravages très considérables. La fièvre jaune qui vient de régner à Saint-Jean ne s'est déclarée qu'après l'arrivée du brick *Donostierra*" (p. 509-511).

Le médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax est un bon topographe car il donne l'ordre numérique des "maisons qui ont fourni des malades" ; il précise que le navire accusé d'avoir apporté l'épidémie est amarré à un "coude près du n° 59, lieu où le navire était situé" et que "les maisons qui touchent le plus près du navire [sont celles] du n° 46 au 81". De même, le docteur Jourdain est géographe, ethnologue et climatologue. Il écrit à propos de *Pasajes* :

"Ce port, l'un des plus beaux de l'Europe, mais négligé aujourd'hui, fut autrefois le dépôt de la compagnie de Caracas. Il est très bien fortifié, et par la nature et par l'art, couvert du côté de la terre par de hautes montagnes, par les rochers du Jaisquibel et du l'Ulía ; il est défendu, du côté de la mer, par le fort Sainte-Isabelle. La baie assez vaste, ne communique à la mer que par une gorge ouverte entre deux rochers, et qui n'a que la largeur suffisante pour laisser passer un seul navire. Il faut une demi heure aux barques pour franchir cette baie, qui est tellement renfermée, qu'on ne peut y craindre ni vent ni bourrasques.

Les endroits qui sont baignés par cette baie sont le *Passage*, *Lezo*, *Renteria*, *Alza* et *Herrera*.

Le Passage est une petite ville divisée en deux quartiers, qui sont séparés par le beau canal qui forme l'entrée de la baie. Celui qui est situé à sa partie orientale s'appelait autrefois *Passage de Allende* ; il porte aujourd'hui le nom de *Saint-Jean* ; et celui qui se trouve à sa partie occidentale, appelé autrefois *Passage de Aquende*, se nomme aujourd'hui *Saint-Pierre*. [...] La population ordinaire de Saint-Jean est de huit cents âmes ; mais elle s'est élevée jusqu'à trois mille, à raison des réfugiés de Saint-Sébastien. [...] Quoique la plupart des habitants ne vivent que du produit de la pêche, qu'ils aient une existence misérable, ils sont généralement robustes, vigoureux, agiles, actifs, adroits et très gais ; ils ont le visage animé, vif et riant, le teint un peu hâlé, la physionomie ouverte ; ils sont d'une taille ordinaire, et parviennent à une longue vieillesse. Les femmes ont de beaux cheveux ; elles les tressent, et en général elles regardent la longueur de leurs tresses comme leur plus bel ornement. Elles portent un jupon de calmande nommé *bogeta*, de différentes couleurs, une sorte de corset ou justaucorps, et pour chaussures des sandales en cuir nommées *abarcas* ; elles sont sans bas, et le plus souvent elles vont nu-pieds. ([Note :] Les femmes mariées portent sur la tête un mouchoir de toile qu'elles nouent sur le haut, et dont elles laissent retomber les pointes par-derrière.) Les hommes ont une culotte de toile ou de drap de diverses couleurs, un bonnet de drap, un gilet large, court et ouvert, une

MUSÉE

capote de drap, des *abarcas* en cuir. Leurs principaux amusements sont les courses de taureaux, le tambourin et la danse : celle qui leur est particulière se nomme *zorricos*.

Ils sont généralement sobres : ils vivent de laitage, de poisson, de cidre ; ils mangent peu de viande, et boivent peu de vin. Les principales productions de ce pays sont le maïs, le froment, l'orge, des légumes, tels que les pommes de terre, les pois, et principalement les haricots. Il n'y a point de vignes, mais des vergers immenses où l'on cultive une quantité prodigieuse de pommes, qui fournissent de très bon cidre. Les montagnes sont couvertes de châtaigniers, de chênes et de hêtres. Les maisons de campagne nourrissent assez de bétail, surtout des vaches et des brebis. L'eau est excellente ; on trouve beaucoup de sources minérales ferrugineuses froides. Les vents dominants du pays sont ceux d'ouest et de sud. Les vents du sud et du sud-est ont dominé pendant l'existence de la fièvre jaune." (p. 506 à 509)

Les écrits de ces divers médecins témoignent de leur grande curiosité envers les individus et leur environnement. Leur culture est vaste, enrichie par un sens de l'observation aigu. On découvre chez le médecin en chef de l'hôpital militaire de Dax Jourdain un intérêt sincère pour la population locale. Les extraits de textes ici cités définissent assez bien le cadre mental des médecins de l'époque. Praticiens et théoriciens discutent de maladie avec leurs connaissances limitées mais ils maintiennent un esprit suffisamment en éveil pour accueillir avec passion toute nouvelle information. Dans la première moitié du XIX^e siècle, le rôle du moustique vecteur de la transmission de la fièvre jaune n'est pas encore découvert, mais la description précise des milieux favorables au développement de la maladie est déjà un indicateur. Dans cet environnement particulier les moustiques foisonnent. L'étude des insectes tropicaux donnera une première réponse. Même si l'ignorance médicale d'il y a deux siècles prête à sourire, il est amusant de noter qu'aujourd'hui encore la science découvre de nouveaux dangers provoqués par le maigre moustique.

Je remercie Jean-Marie Aynaud pour sa relecture et ses conseils judicieux.

- 1 Archives de la Légion d'honneur en ligne, dossier Fayet.
- 2 VERITE Ch.-Fl.-J.-B., *Histoire des Annales de la Médecine Physiologique (1822-1834)*, thèse pour le doctorat en médecine, Paris, 1926, 48 p.
- 3 BERTIER de SAUVIGNY G. (de), *La Restauration*, Champs, Flammarion, 1955, mise à jour 1974, p. 336.
- 4 JORLAND G., *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIX^e siècle*, Bibliothèque des Histoires, NRF Gallimard, 2010, p. 219-220.
- 5 Après l'expédition militaire de 1823, un traité est signé entre la France et l'Espagne en février 1824. Louis XVIII met à la disposition de Ferdinand VII un corps d'occupation de 45 000 hommes qui reste en Espagne jusqu'en septembre 1828. Voir : G. de BERTIER de SAUVIGNY, *La Restauration*, Champs, Flammarion, 1955, mise à jour 1974, p. 191.
- 6 BROUSSAIS F.-J.-V., *Annales de la Médecine Physiologique*, tome IV, Impr. de Cordier, Paris, 1823, p. 493 à 548.
- 7 BROUSSAIS F.-J.-V., *Annales de la Médecine Physiologique*, tome V, Impr. de Lachevardière fils, Paris, 1824, p. 256 à 267.
- 8 Collectif, "Relation historique de la fièvre jaune qui a régné au Port-du-Passage en 1823", extrait de la *Revue Médicale et Journal de Clinique*, août 1824, imprimerie de P. Gueffier, rue Guénégaud, n° 31, Paris, 41 p. [Bibliothèque Musée Basque, inv. n° P 4403.5, don La Sota en 1972].
- 9 Nouvelle édition entièrement refondue, avec un atlas grand in-4° de 150 planches coloriées, tome second chez B. Cormon et Blanc libraires à Paris et Lyon, imprimerie de Casimir, rue de la Vieille-Monnaie n° 12, Paris, 1835, p. 553.
- 10 Vomitif.
- 11 JORLAND G., *op. cit.* p. 208-209.
- 12 ORFILA M., *Leçons de toxicologie*, Labé, 1858, p. 21-22 (cité par Gérard Jorland, *op. cit.* p. 209). C'est en 1821, qu'Orfila publie ses *Leçons de médecine légale* qui deviendront la source de son *Traité de Médecine Légale*, publié et traduit de nombreuses fois à partir de 1830.
- 13 BERNARD C., *Leçons sur les effets de substances toxiques et médicamenteuses*, Baillière, 1857, p. 39 (cité par Gérard Jorland, *op. cit.* p. 209).
- 14 DEVEZE J., *Traité de la fièvre jaune*, Aimé Comte, Paris, 1820, in-8°, XXXVII et 311 p.
- 15 Citation de PELLING M., *Cholera Fever and English Medicine. 1825-1865*, Oxford University Press, 1978, p. 59.
- 16 JORLAND G., *op. cit.*, p. 206-207.
- 17 MÉLIER F., "Relation de la fièvre jaune survenue à Saint-Nazaire en 1861", in *Annales d'hygiène publiques et de médecine légale*, 2^e s. t. XX, 1863, p. 427.
- 18 JORLAND G., *op. cit.*, p. 208.
- 19 LEFORT P., *Mémoire sur la non contagion de la Fièvre jaune*, Saint-Pierre de la Martinique, 1823.

LAUGA TROIS CENTS ANS D'ARCHIVES FAMILIALES

Claude FOURCADE

En 1721, Pierre Fourcade achète le domaine de Lauga à Bayonne sur les bords de la Nive. Il y fait construire sa maison de campagne dans le style béarnais. Ce patrimoine bâti aura vu dans ses murs Caroline Murat puis vécut successivement la création de la ligne de chemin de fer, l'installation de l'Aviron Bayonnais, la tempête de 1908, l'incendie de la poudrerie en 1916, l'inondation de 1930 et enfin l'achat par la Ville en 1999.

1721ean Pierre Fourcade-k erosi zuen Errobi bazterrean den Lauga lur-zatia, Baionan. Landa-etxe bat eraiki zuen han, biarnes estiloan. Han bizi izan zen Caroline Murat. Gero etxe harek ikusi zituen burdin-bidea, Aviron Bayonnais, 1908ko ekaitza, bolborategiaren erretzea 1916an, 1930eko uholdea. 1999an hiriak erosi zuen.

Pour les Bayonnais d'aujourd'hui le nom de Lauga évoque un quartier où se trouvent des lycées, une salle de sport, une piscine, un hôtel et quelques résidences. Les plus anciens habitants se souviennent encore qu'il y avait autrefois une agréable propriété. Aujourd'hui abandonnée, ses clôtures largement béantes et laissant le libre accès de ses jardins disparus aux promeneurs curieux.

Durant près de trois cents ans ce domaine fut la propriété de la même famille dont traditionnellement l'aîné de chaque génération en devenait le maître. Une autre tradition familiale fut aussi la discrétion. C'est pourquoi nous ne trouvons actuellement que très peu de documentation sur la vie de cette maison en dehors des archives familiales.

Celles-ci nous apprennent que le 3 décembre 1721, M^{me} Louise de Seignans se rendit à Bayonne chez son notaire, Maître Lesseps, pour

signer l'acte de vente d'une de ses métairies située dans la même ville hors les murs et en bordure de la Nive (Fig. 1). Le produit de cette vente était destiné à s'ajouter à la dot de sa fille, fiancée à M. de Martiac de Dax.

Ce bien était composé d'une petite maison appelée Lauga, avec jardin, arial, bois à haute futaie, terres, barthes, prairies, soit 30 arpents environ, c'est-à-dire une quinzaine d'hectares.

L'acquéreur était Pierre Fourcade (que nous appellerons Pierre I, ce prénom étant souvent celui des fils aînés), "bourgeois et marchand de laine" de 52 ans. L'affaire fut conclue pour la somme de 14 000 livres, avec l'unique servitude d'un versement annuel de 40 sols au prébendier de la chapelle de Notre-Dame-de-la-Pitié à Biarritz.

L'acte notarié fut suivi de la prise de possession qui se déroula selon l'usage de l'époque : le nouveau propriétaire "ouvrant et fermant les portes principales, entrant et parcourant dans les appartements, la cour, et ensuite passant dans les bois, jardins, terres, et barthes où il prend des poignées de terre et des branches d'arbres". Le métayer en place, Pierre Dubourdiou est enjoint de reconnaître Pierre Fourcade pour légitime propriétaire.

Le bâtiment d'origine de Lauga est toujours en place aujourd'hui. C'est une petite maison d'un étage, située entre la maison principale et la ferme. L'arrondi de ses pierres angulaires attesterait de sa construction au ^{xvi}e siècle.



Fig. 1
Plan de Bayonne
en 1674 (détail).
Archives du Génie,
SHAT, Vincennes.

Dès 1721, Pierre I fit remblayer le terrain et construire la grande maison d'habitation avec la ferme. Une gravure de 1825 (Fig. 2) nous la montre telle qu'était la maison encore dans son état primitif, c'est-à-dire avec un toit béarnais couvert de tuiles plates semi-rondes et per-



Fig. 2
Benedict Piringer
 (1780-1826)
 d'après Antoine-
 Ignace Melling
 (1763-1831)
 Vue de Bayonne
 prise des environs
 du château de
 Marrac.
 Lithographie en
 couleurs
 sur papier,
 34 x 45,3 cm
 Musée Basque et
 de l'histoire de
 Bayonne,
 inv. n° 91.5.25,
 don Edmond
 Leroy en 1991.
 © Cliché MB.

cée de fenêtres à petits carreaux. L'imposte de la porte principale est marquée des initiales PF avec un graphisme identique à celles surmontant sa résidence de ville de la rue Majour.

Les plans de l'époque mentionnent déjà l'avenue bordée d'arbres menant à cette propriété. Nous nous souvenons de notre grand-père Joseph nous disant, avec quelque fierté, que ces arbres avaient été plantés l'année de la naissance de Louis XIV.

Pierre I était alors aussi propriétaire de la métairie de Constantin, située au camp Saint-Léon.

Les terres agricoles de Lauga étaient exploitées en grande partie en prairie pour l'élevage de bovins et en maïs. La pomme de terre ne devait être introduite dans la région qu'en 1793, comme nous l'apprend un rapport de la Chambre de Commerce de 1795.

Pierre I ne venait à Lauga, sa "campagne", que durant l'été. Il vivait surtout dans sa maison de ville sise rue Majour, aujourd'hui au 31 de la rue d'Espagne. Son fils, Pierre II, fit de même et la métairie continua sans changement de production. Pierre II se vit exproprié de sa métairie de Constantin, contiguë à Lauga, pour les besoins de la cavalerie venant tenir garnison à Bayonne. Il conservait cependant une source sur ce terrain que son arrière-petit-fils vendit à la Ville en 1842.

C'est Pierre III (1730-1810), héritier de Pierre II, qui décida en 1801 de vivre toute l'année à Lauga. De 1770 à 1780 il procéda à d'importants

travaux de remblaiement et reprises de fondations pour consolider l'assiette de la maison bâtie sur pilotis. L'impôt de la capitation payé pour son habitation de Bayonne (rue Majour) et où Lauga est désigné comme " *un bien à la banlieue*" s'élevait à la veille de la Révolution, en 1787, à la somme de 316 livres 16 sols 4 deniers. Pierre fut échevin de la Ville et président de la Chambre de Commerce, dont il assura toujours la présidence quand celle-ci fut remplacée sous la Révolution par un "Comité de correspondance". Comme les locaux de la ci-devant Chambre de Commerce avaient été récupérés par la mairie, il mit ceux de son entreprise au service du Comité. Pierre resta à Bayonne durant les heures sombres de la Révolution qu'il traversa sans trop de tracas.

En 1808, il dut quitter promptement sa maison sur injonction de l'empereur Napoléon. En effet celui-ci lors de son séjour à Marracq avait jeté son dévolu sur Lauga pour y loger sa sœur Caroline Murat qui y demeura jusqu'au mois de juillet et à laquelle l'Empereur venait souvent rendre visite. La tapisserie de sa chambre resta longtemps en place après le départ de la reine de Naples. Nous n'en avons plus aujourd'hui que quelques fragments (Fig. 3).

74

Lors du blocus de Bayonne en 1814 par les armées alliées, le gouverneur militaire donna l'ordre de couper les arbres pouvant gêner le tir des canons de la défense. Pierre III écrivit alors au général Thouvenot pour lui demander d'épargner les ormeaux de l'avenue en mémoire des promenades de l'Empereur sous leur frondaison. Eu égard à ce souvenir, le général lui accorda le privilège de ne couper ces arbres... qu'à hauteur d'homme !

Une borne délimitant la zone soumise au contrôle de l'armée était placée dans l'avenue.

À Paris, au musée des Invalides, salle des Plans en relief, il est possible aujourd'hui de voir la maquette de la maison et du domaine de Lauga à cette époque (Fig. 4).

Arnaud succéda à son père Pierre III à l'âge de 45 ans. Nommé maire de Bayonne à la Restauration, il choisit de ne venir à Lauga que durant l'été. Il ne fit pas de modification au domaine. Le droit d'aînesse ayant disparu sous la Révolution, ce fut une femme, sa fille Eugénie Fourcade, qui hérita de Lauga en 1852. Elle quitta alors son domicile de Nantes pour venir habiter Bayonne avec son mari Achille.

Nous avons un plan détaillé (Fig. 5) du domaine en 1851 qui mesurait alors 16 ha 87 a 24 ca soit 40 arpents (mesure locale). Nous voyons qu'il ne s'est pas beaucoup agrandi depuis 1721. Il comportait une maison de maître, une ferme et divers bâtiments dont un four à pain et un fournil, des prairies et terres labourables, deux fontaines, 16 a 64 ca de bosquets et un jardin potager et fruitier de 91 a 40 ca.

TÉMOIGNAGES



Fig. 3
Fragment du
papier peint de la
chambre de
Caroline Murat
Collection
particulière
Cliché C. F.



Fig. 4
Plan en relief au musée des Invalides
Cliché C. F.



Fig. 5
Le domaine en
1851
Archives privées
Cliché C. F.

Achille et Eugénie voulurent moderniser leur habitation. Ils changèrent le toit et lui ôtèrent son caractère béarnais, firent disparaître les petits carreaux des fenêtres au profit de grandes vitres, enlevèrent la rampe de bois du grand escalier pour lui substituer une banale rampe de fonte etc.

Là ne s'arrêtèrent pas les innovations projetées par Achille, mais le génie militaire y mit un frein et n'autorisa pas le déplacement du portail ni l'aménagement d'une terrasse et d'un belvédère sur le toit du château, comme l'avaient suggéré Caroline Murat et l'Empereur. Le propriétaire s'adressa alors le 10 avril 1852, au président de la République, le futur Napoléon III, pour en obtenir l'accord. Nous n'avons pas la réponse de celui-ci, mais nous pouvons en supposer le refus, cet aménagement n'ayant pas été réalisé.

Après la mort de son mari, Eugénie devait vivre le premier bouleversement modifiant à jamais le domaine. En effet, le 6 mars 1861, la Compagnie Des Chemins de Fer du Midi et du Canal latéral à la Garonne lui soumit un acte de Consentement par le propriétaire "à l'occupation préalable et immédiate de tous les terrains nécessaires à l'établissement du Chemin de fer" car "le soussigné propriétaire de terrains traversés par le tracé du Chemin de Fer de Bayonne à Irun [est] désireux, dans l'intérêt public, de hâter autant qu'il dépend de lui l'exécution des travaux et l'établissement de grands ateliers qui assurent à la population ouvrière une ressource pendant l'hiver." (Fig. 6) Le 23 janvier 1863 fut reçu l'acte d'expropriation pour cause d'utilité publique.

76



Fig. 6
Lettre de consentement du propriétaire de la Compagnie des chemins de fer Archives privées Cliché C. F.



Le 31 janvier de la même année, la préfecture autorisa l'occupation des terrains nécessaires au chantier de construction du pont et d'une estacade pour le déchargement des bateaux du chantier ainsi que "l'établissement d'un passage à niveau au moyen de rails ordinaires sur le chemin de halage (rive gauche) de la Nive, au droit du terrain dont l'occupation est demandée."

L'installation du chantier de construction du pont sur la Nive et la création du talus de la voie ferrée dans les jardins d'agrément et potager

TÉMOIGNAGES

de la propriété donnèrent lieu à de très nombreuses controverses. Il fallut, par exemple, estimer les dommages subis par les plantations. Cela nous permet d'avoir un état des lieux des jardin, verger et potager établi le 12 février 1863.

Le préposé y recensa :

- 270 poiriers, 22 pommiers, 10 pruniers, 11 pêchers et brugnoniers, 7 abricotiers, 4 figuiers, 1 cerisier ; au total 325 arbres fruitiers, 64 pieds de vigne, 127 rosiers, 65 arbustes (buis...), 1 laurier, 1 tilleul, 3 magnolias ;

- et puis sur le passage de la ligne du chemin de fer : 94 poiriers, 8 pommiers, 9 pêchers, 1 abricotier, soit au total 112 arbres fruitiers, 22 pieds de vigne, 46 rosiers ;

- dans le potager : légumes divers (choux brocolis, choux verts, artichauts, petits pois, ail, oignons, fraises).

Le 21 février 1863, ce fut un architecte expert qui fit l'état des lieux des terrains concernés par le chantier du pont.

Enfin, après la fin des travaux et la mise en fonctionnement de la ligne de chemin de fer, la propriétaire de Lauga, Eugénie, demanda à son avocat de porter plainte pour les préjudices subis :

1- la proximité de la voie et ses inconvénients pour les habitants de la maison : bruit étourdissant au passage sur le pont de fer, fumée des locomotives entrant dans les pièces par vent du sud, vibration de la maison ;

2- coupure et séparation d'une partie des jardins et de pièces labourables ;

3- inondation par la pluie de la partie du terrain au pied du talus, aucune évacuation de l'eau n'ayant été réalisée ;

4- perte de la vue la plus agréable vers les montagnes, du côté sud.

Jusqu'à la construction, ces dernières années, du nouveau pont du chemin de fer, tous les hôtes de Lauga se souviennent de l'interruption des conversations au passage des trains, le bruit rendant alors les paroles inaudibles.

Puis les années passèrent, la vie de Lauga s'adapta à la nouvelle situation et à son amputation. Après la mort d'Eugénie, son frère Adrien hérita de la propriété. En dehors de l'allongement de l'avenue par la plantation de platanes au delà du portail actuel jusqu'à l'Aviron Bayonnais, il ne porta pas de changement au domaine. Sa veuve, Hortense, fit aménager une chapelle au premier étage de la maison, au bout du couloir, à l'opposé de la fenêtre donnant sur la Nive.

En 1898, il y eut une controverse entre l'administration des Ponts et Chaussées de Bayonne et Joseph Fourcade, fils aîné d'Adrien et d'Hortense, concernant la propriété du chemin de halage. À une lettre

du conducteur des Ponts et Chaussées défendant la thèse de la propriété de ce chemin par la commune, Joseph opposa les arguments suivants :

Réponse de Joseph Fourcade, le 25 février 1898 :

“J’espère que les renseignements que je vais vous fournir établiront suffisamment à vos yeux que ma propriété s’étend jusqu’à la Nive, elle-même. Cette propriété s’est transmise dans ma famille jusqu’à moi depuis l’époque de son acquisition par Pierre Fourcade de M^{elle} Louise de Seignanx suivant acte passé devant M^e Lesseps, notaire à Bayonne le 3 décembre 1721. J’ai le titre en mes mains et comme je tiens énormément à sa conservation, je désire ne pas m’en dessaisir ; mais la minute doit se trouver aujourd’hui en l’étude du successeur dudit M^e Lesseps et il vous sera très facile d’en prendre connaissance lorsque vous le désirerez. Je puis cependant vous dire que ce qui nous intéresse, c’est à dire la délimitation de la propriété du côté de la Nive, y est exprimée en ces termes : “confrontant lesdits biens du levant à l’héritage appelé de Glain et celui d’Aurouse, la rivière de la Nive entre d’eux, du midi et couchant aux terres de la Flouride, Arraux, St Forcet, Tosse et fossés, séparés par un fossé ou baradeau qui règne sur tout le bas des dits héritages etc.”

Il n’y est nulle part fait mention d’un chemin de la nature de celui dont vous parlez. S’il s’y fut trouvé, la propriété aurait certainement été portée comme confrontant à ce chemin et non à la Nive.

La propriété de Lauga n’a jamais été grevée que de la servitude de halage ; et le chemin sur lequel elle s’exerçait était beaucoup moins large autrefois. La haie qui le longe était jadis beaucoup plus près de la rivière. Du reste si ce chemin de halage a été aménagé en 1870 dans de nouvelles conditions, il n’en est pas moins vrai que la servitude de passage pour le halage des bateaux existait bien antérieurement. C’est ainsi qu’il est question d’un chemin de halle dans un acte authentique passé devant notaire le 23 Floréal an 8 et que je possède. J’ai également un plan dressé par M. Valette le 10 mai 1849 et portant exclusivement sur la partie de la propriété de Lauga contiguë à la Nive. Il mentionne le long de cette rivière de nombreux détails qui ne peuvent intéresser que le propriétaire de ce terrain. Ce plan eut été sans utilité et mon grand-père ne l’aurait pas fait faire si elle ne se fût étendue jusqu’à la rivière...

La première personne autorisée à passer avec sa voiture fut le docteur Ernest Lafont, alors conseiller municipal, qui venait voir à Lauga ma tante, décédée en 1882. La première fois qu’il se hasarda de venir faire sa visite en voiture, procès verbal fut dressé contre lui et il obtint plus tard l’autorisation. Et encore ne put-il passer que parce que la borne qui est à l’entrée du chemin et en interdisait l’accès, fut renversée lors d’une inondation et ne fut pas rétablie...”

Ces arguments ne réussirent pas à convaincre l’Administration.

Après son mariage, Joseph ayant épousé une Bordelaise résida dans la ville de sa belle-famille, ne venant à Bayonne que durant l’été.

Devenant propriétaire de Lauga à la mort de sa mère en 1908, il décida alors d’en faire sa résidence principale. Avant d’y faire venir sa famille, il fit des aménagements à l’intérieur de l’immeuble, modernisant surtout la partie sanitaire, la cuisine et l’arrivée de l’eau courante. Jusqu’après la dernière guerre, la distribution de l’eau de la Ville n’arrivait pas jusqu’à Lauga. L’eau courante provenait d’un forage. Cette eau, très ferrugineuse, ne pouvait être utilisée ni pour la boisson ni

TÉMOIGNAGES

pour la lessive à cause de sa couleur ocre. Il fallait chercher l'eau potable à la fontaine Saint-Léon et le linge était confié aux blanchisseurs.

En janvier 1906, M. Larrau, président de l'Aviron Bayonnais, proposa de louer "une partie de votre champ" pour y mettre "le garage en planche que nous voudrions construire 26 mètres sur 10 mètres environ avec 4,5 mètres de hauteur". Le contrat de location fut signé le 15 février de cette année. Par une coïncidence curieuse, une autre propriété de Joseph, à Bassussary, devait être louée, en partie, au créateur du premier aérodrome de Biarritz-Bayonne le 23 février 1910. Il existe encore dans cette ville un chemin de l'Aviation.

Le 22 juin 1908 une violente tempête souffla sur Bayonne provoquant de gros dégâts. Voici ce qu'écrivit Berthe Fourcade à son fils Pierre :

"Trois des gros ormeaux ont été déracinés ! Le premier des 3 en arrivant de Bayonne, avant le portail du milieu, ses branches vont jusqu'au milieu de la Nive. Puis une grosse branche du 2^e est tombée sur le portail et a brisé les piliers, un peu plus loin, toujours sur le bord de la Nive, un grand ormeau très droit. Puis quelques arbres plus loin, un autre et, du gros vieux près du pont, une branche aussi grosse qu'un arbre ! Les clôtures sont éventrées, le sol jonché de petites branches ; c'est triste, vous ne pouvez pas vous imaginer ! Le tilleul est tombé sur la petite maison et y a fait des dégâts."

Il fallut faire appel à l'armée qui seule avait les moyens d'emporter les troncs des ormeaux, bien que ceux-ci fussent coupés (Fig. 7).

Fig. 7
L'Armée après la
tempête de 1908
Archives privées
Cliché C. F.



En 1915 la famille de Joseph s'installa définitivement à Bayonne. C'est une famille dont les trois garçons, Pierre, Jean et Charles, sont sur le front. Seuls Joseph, Berthe et leur fille Marie étaient à Lauga d'où, comme tous les parents de combattants, ils attendaient avec angoisse chaque jour des nouvelles de leurs fils.

Le 12 novembre 1916 la ville de Bayonne vécut une journée de terreur. Voici la relation de cette journée telle que l'écrivit Berthe Fourcade à son mari, retenu à Bordeaux pour ses affaires :

Lauga, le mercredi 13 septembre 1916

"Tu ne te doutes pas, mon chéri, de l'état dans lequel nous avons vécu hier matin ! Tu n'as pas pu te rendre compte du danger que nous avons couru et de la panique qui s'était emparée de la population.

Donc, hier matin à 7 h 10 une explosion comme un coup de canon ; nous pensons d'abord à cela puis vite à la fenêtre nous apercevons au-dessus de la poudrerie un gros nuage en rosace qui s'épanouissait. Quelques minutes plus tard j'étais prête et Marie aussi pour m'accompagner à la messe, une seconde détonation, les vitres branlent et alors une épaisse fumée rouge s'élève. Nous comprenons ce qui se passe, je vais vite à la ferme en remerciant Dieu que Raoul soit arrivé à temps à la maison. Raoul me dit qu'il y avait une quantité de poudre énorme qui allait probablement sauter. Je leur dis d'ouvrir toutes les ouvertures et de partir avec leurs enfants.

Lorsque j'arrive à la maison, j'entends un bruit extraordinaire sur le chemin de halage : c'était une procession compacte de femmes et d'enfants qui fuyaient ; je demande, on me répond qu'en ville des agents font évacuer et qu'il faut s'éloigner au plus tôt car il y a 4 000 tonnes de poudre, que ce sera épouvantable comme détonation, que tout s'écroulera et que les gaz feront mal très loin.

Vite, je remonte, j'ouvre quelques fenêtres, j'appelle Jeanne, je donne de l'eau de Lourdes à Marie, j'appelle Antoinette (Cécile et Alex étaient en ville) je leur dis de me suivre, de laisser ouvert et de partir au plus tôt. Comme elles ne faisaient pas assez vite à mon gré et que je ne voulais pas laisser Marie exposée à ces gaz, je me mêle à la débandade. Des femmes avaient leurs maris à la poudrerie et se lamentaient, des bébés enveloppés dans des serviettes ou des paletots de leurs pères étaient portés par leurs mères, des femmes en jupon, pas coiffées, tu ne peux t'imaginer ce spectacle. Pierre s'en rendra mieux compte ; "une vraie journée de réfugiés" me disait Marie. Nous, comme les autres, partis à jeun, le déjeuner sur le feu ; j'avais voulu aller chercher tante Jenny mais les gens m'avaient dit : c'est inutile, Madame, on empêche de rentrer en ville. Nous marchions avec Marie d'un pas si délibéré qu'en moins d'une heure nous étions à Paulin Borda', dépassant tous nos compagnons de route.

Là, j'étais assez embarrassée, on me disait qu'il fallait être à 14 km pour ne rien risquer. Je me décidais donc à partir pour Ustaritz. La petite voiture à âne de Bontemps aussitôt attelée nous a aidées à aller aussi loin qu'elle a pu marcher ; il pleuvait à torrents. Après, avec une marchande de la halle, une autre femme et un réfugié belge nous avons marché à travers champs jusqu'à Ustaritz. Je suis allée aussitôt jusqu'au couvent des Filles de la Croix où j'ai été reçue à bras ouverts, on nous a servi un excellent déjeuner. Pendant ce temps d'autres personnes arrivaient de tous côtés, leurs orphelins de Bayonne arrivaient sans parapluies, sans pèlerines, sans chapeaux ! Des autos filant sur Cambo emportaient des familles.

Vers 2 heures la s'préfecture a fait téléphoner que tout danger était conjuré et qu'on pouvait rentrer. Des personnes dévouées ont pu jeter à l'eau les poudres qui auraient pu causer tant de ravages. Il y a malheureusement 3 ou 4 morts et une vingtaine de blessés à déplorer. C'est miraculeux qu'il n'y en ait pas eu davantage. C'est une petite chaudière dans laquelle les chimistes

TÉMOIGNAGES

faisaient des expériences qui a éclaté. M. Ader s'en est rendu compte quelques instants avant et a donné le signal d'alarme.

Je ne suis rentrée que vers 8 h. J'ai pris le train à 5 h 1/2 à Villefranche car je voulais me rendre compte si personne de la maison ne m'attendait à Paulin Borda ; Marie n'était pas fatiguée, elle nous a suivi partout ! À Paulin Borda on nous a dit que toute la maisonnée était venue me retrouver : Marie et ses enfants, Jeanne, Cécile, Antoinette, Alex ; Raoul était resté pour garder la maison, mais comme on leur avait dit qu'il n'y avait plus aucun danger ils étaient repartis.

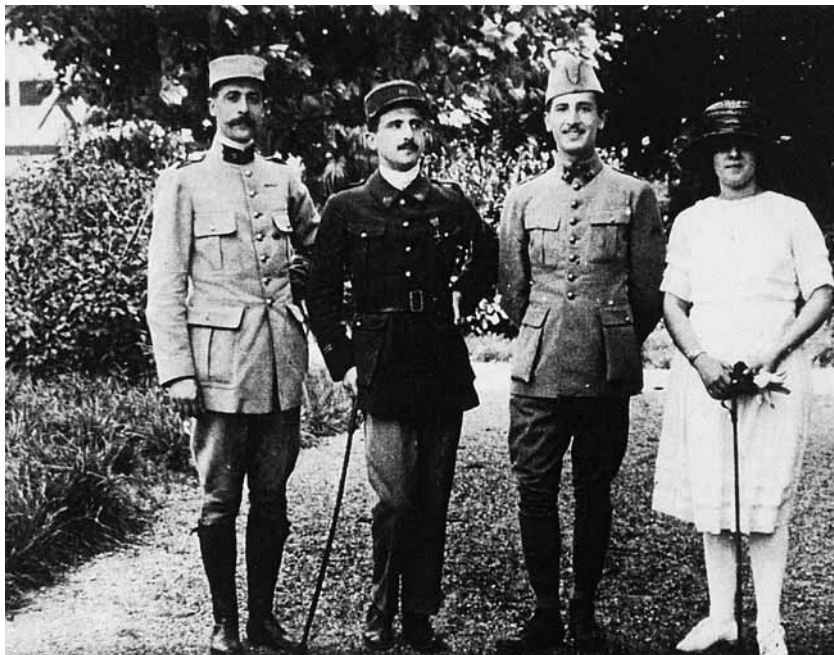
J'ai donc repris la voiture à âne, Marie conduisait, la fille Bontemps nous suivait et nous sommes rentrées remerciant Dieu mais bien fatiguées surtout par l'émotion."

Le 11 novembre 1918 amena un immense soulagement dans les familles de France. Elles pouvaient enfin espérer revoir ceux de leurs hommes qui avaient survécu au drame de quatre ans de guerre.

Joseph et Berthe eurent la très rare chance de retrouver leurs trois fils vivants et sans blessure à l'issue du conflit, malgré la présence à Verdun de deux d'entre eux. Ils mémorisèrent ce moment du retour tant attendu par une photo au pied du platane à gauche de la façade de Lauga (Fig. 8).

La vie reprit son rythme habituel. Mais un jour de 1930, le 13 mars, le quartier Saint-Léon vécut un événement dont la dernière manifestation remontait aux années 1855-1856 : la Nive était sortie de son lit et

Fig. 8
Les 3 frères
et leur sœur en
décembre 1918
Archives privées
Cliché C. F.



avait copieusement inondé tous les riverains. Les Fourcade étaient absents de Bayonne ces jours-là. Ils devaient recevoir une lettre d'amis venus se rendre compte des dégâts :

Bayonne, le 13 mars 1930 à 13 heures

"Depuis dimanche dernier nous avons vécu une période de pluie presque continuelle. Et pendant les deux derniers jours elle était accompagnée d'une violente tempête. Cela n'est pas anormal à cette période d'équinoxe. Il s'en est suivi des débordements de rivières et la Nive n'a pas été préservée.

Ce matin est venue votre domestique qui nous a raconté :

"J'arrive de Lauga, transportée en barque de la ferme à la baraque Lasserre, étant donné que tous autres moyens de communication avec Bayonne sont impossibles à pied. Tout est inondé et Lauga est isolé, cerné par l'eau.

Vers minuit nous nous sommes aperçus qu'une nappe d'eau arrivait en courant presque instantanément jusqu'à la première marche du château. Pendant que mon père et mon frère aidaient à évacuer les bêtes de la ferme vers l'hôpital, je me suis rendue avec ma mère au rez-de-chaussée de l'habitation de M. et M^{me} Fourcade pour monter au 1^{er} tous les meubles et objets susceptibles d'être détériorés par les eaux qui continuaient à monter et atteignaient l'intérieur. Nous n'avions pu enlever le tapis, nous avons déjà de l'eau jusqu'aux chevilles.

Dans notre cuisine, spectacle lamentable, nos meubles soulevés nageaient sur l'eau. Mon frère dut rentrer à la nage à Lauga en traînant son père qui ne sait pas nager. Nous nous sommes rendus compte dans la matinée que l'eau avait dû nous isoler arrivant à la fois par les deux passages sous le chemin de fer et la porte grillagée donnant sur la route."

Je me suis rendu immédiatement vers la baraque Lasserre, d'où j'ai pu me rendre compte qu'entre ce point et le talus du chemin de fer existait une nappe d'eau d'au moins un mètre, couvrant tout le terrain... Le mulet de l'entrepreneur de maçonnerie a été noyé dans son étable ; la jument Lasserre n'a été sauvée que ce matin. Côté risible dans cette triste affaire, les rats (toute une compagnie) qui habitaient chez Pouvreau, surpris et ne sachant où se réfugier, sont montés sur des arbres, puis ont disparu à la nage vers l'Aviron.

Le tambour de ville passe sous nos fenêtres et annonce une forte crue au moment de la marée, c'est à dire vers 15 h."

Vingt deux ans plus tard, le 2 février 1952, la Nive devait renouveler sa conquête du quartier. À 9 h l'eau avait envahi la cour et montait à 0,80 m dans la petite maison, elle atteignait la seconde marche du peron et recouvrait tout le jardin. L'inondation était un peu moins forte que celle de 1930 et les précautions ayant été prises pour sauver le mobilier, les dégâts furent moins importants.

Encore une fois la France se retrouva en guerre en 1939. Au triste printemps de l'année suivante, une foule de réfugiés traversa Bayonne fuyant l'ennemi et cherchant le salut au-delà des Pyrénées. Lauga en abrita quelques uns.

Le 23 octobre 1940 Adolf Hitler alla rencontrer le général Franco à Hendaye. Ce déplacement ayant lieu en train, les habitants de Lauga, si près de la voie ferrée, furent consignés par l'occupant à l'intérieur de

TÉMOIGNAGES

la maison et de la ferme, volets étant fermés, à l'aller comme au retour du convoi.

Joseph hébergea tour à tour les familles de deux de ses fils, remplissant ainsi sa maison et lui épargnant une réquisition par les troupes d'occupation.

En 1946, c'est avec surprise que l'on put voir des ouvriers commencer la construction, sans préavis, d'un important pont de bois au bout de l'avenue prolongée, à la hauteur du pont actuel. Nous n'avons pas souvenir que ce pont de bois eut été relié à quelque voie que ce fut. Puis, un beau jour, d'autres ouvriers vinrent le démonter.

Longtemps, l'intérieur de la maison demeura sans changement (Fig. 9) tout comme les jardins (Fig. 10).

Après la disparition de Joseph en 1950 et de son épouse dix ans plus tard, le domaine commença à subir le début de son démembrement. C'est à cette époque que le dernier fermier, le si dévoué Pantxoá Sein y décéda. Sa veuve Joséphine y resta jusque dans les années 1990. Puis vinrent l'expropriation de terres agricoles au profit du Lycée René Cassin et de la première partie de l'avenue. En suite eut lieu le lotissement du terrain longeant cette dernière.

Après la mort de notre tante Marie, dernière enfant de Joseph, nous nous trouvâmes treize héritiers de Lauga dont aucun n'habitait Bayonne. Il fut donc décidé, avec une grande tristesse, de s'en séparer.



Fig. 9
Le grand salon de Lauga en 1980
Archives privées
Cliché C. F.



Fig. 10
La maison en bord
de Nive en 1982
Archives privées
Cliché C. F.

La Ville de Bayonne se porta acquéreur en 1999 (pour 1 100 000 frs) de tout le domaine pour y implanter le Muséum d'Histoire naturelle. Cette solution nous parut être la meilleure car elle correspondait à une utilisation culturelle de ce site chargé d'histoire. Puis, changement d'avis, le Conseil municipal du 20 décembre 2007, nous apprend que la Ville a vendu Lauga (pour 1 000 000 € !) au promoteur Icade².

Le promoteur n'ayant heureusement pu obtenir de l'architecte des bâtiments de France l'autorisation de démolir des bâtiments, le maire de Bayonne nous a dit récemment attendre de connaître la suite donnée par Icade à son offre d'achat.

Espérons que ce domaine, dernier vestige encore debout du passage de Napoléon et de sa sœur à Bayonne, qui abrita dans ses murs deux échevins, un maire et un président de la Chambre de Commerce de Bayonne restera à la disposition des Bayonnais.

Pourquoi ne pourrait-on pas rêver d'y voir un jour présenté au public un musée de l'Histoire de Bayonne dont les abondantes réserves du Musée Basque concernant ce sujet seraient susceptibles d'en former la base.

On peut souhaiter le réveil de Lauga, mais pour l'instant, il en est de cette maison comme de celle évoquée par Lamartine dans son poème *La vigne et la maison* :

“Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide
Et l'ortie envahit les cours.”

Notes

- 1 Ferme située à Bassussary sur les bords de la Nive.
- 2 http://www.bayonne.fr/index.php?id=les_deliberations, consulté le 17/10/2011.

MOKOPEITA, UNE MAISON D'ARTISTES

Colette
TRÉBUCHET

Lorsqu'en 1925, une maison d'Ustaritz tombe entre les mains du peintre André Trébuchet, c'est toute une architecture traditionnelle qui est revue pour être mise au goût de l'artiste. Agencements, décors et jardins sont transformés ; un atelier est créé. Ses talents de décorateur se retrouvent ensuite dans d'autres demeures bayonnaises.

Mokopeita a été inscrite en totalité et avec son jardin, au titre des Monuments Historiques, en 2008.

1925ean Uztaritzeko etxe bat André Trébuchet margolariaren eskuetara erori zelarik, bere gustuaren arabera berrantolatu zuen ohiko arkitektura. Gelak, edergailuak, baratzeak bestelakatuak izan ziren. Eta horra lantoki bat sortua. Artista horren apaintzaile jeinua ezagun da Baionako etxe batzuetan.

Mokopeita oso-osorik, baratzea barne, monumentu historikoen lehen mailako zerrendan sartua izan da 2008an.

Bayonne, 1920. Dans la villa Magnolia, au quartier Saint-Léon, un grand lustre de bronze doré à 26 branches ornées d'angelots repose sous une bâche. Une petite femme tourne autour. S'adressant à son fils, elle lui dit : "Petit, où vas-tu le mettre, ce lustre ?"

- "Dans ma maison, maman."

- "Mais, André¹, tu n'en a pas !"

- "J'en aurais une, maman".

Un rêve. Posséder sa demeure. Mais pas n'importe laquelle. Pour un artiste, elle doit pouvoir se métamorphoser et prendre comme par enchantement l'âme du maître des lieux. Une maison serait-elle le reflet de l'âme tout autant qu'une peinture ? Une demeure d'artiste serait-elle une œuvre qui se construit comme une toile ?

Ustaritz, 1925. Une petite place et un vieux calvaire², c'est là qu'André Trébuchet découvre Mokopeita³. Il a parcouru plusieurs villages basques aux environs de Bayonne à la recherche de "sa" maison et elle est ici, au bord de la Nive qu'il aime tant, cette Nive si souvent peinte et dessinée.

Les murs épais, la haute cheminée, l'escalier sculpté, les vieux planchers en chêne et en châtaignier fixés par des clous forgés, la porte d'époque Louis XIV surmontée de deux boules patriciennes, le subjugué (Fig. 1). Les proportions harmonieuses lui font penser à la maison Dagourette à Bayonne. La vue sur la vallée de la Nive, les Pyrénées au loin, le jardin en trois niveaux de terrasses circulaires soutenues par des hauts murs et des contreforts, bordés dans sa partie basse par les eaux claires d'un canal, lui apportent une quiétude bienfaitrice. Un vieux moulin, une écluse juste en face, un vivier... Enfin, jouxtant le canal et formant l'un des murs de soutènement, d'énormes pierres taillées demeurent les derniers vestiges d'une architecture ancienne, peut-être une bastide⁴.

André a le coup de foudre ! Il écrit alors à Antoinette sa fiancée, rencontrée à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, qu'il a trouvé "leur maison".

Antoinette est du Nord, mais elle épouse le Pays Basque si cher à son fiancé !

André et Antoinette vivront encore quelques années à Paris, dans leur atelier d'artiste sur la butte Montmartre avant de se décider à venir s'y installer. Rien ne presse. La maison est encore occupée par plusieurs locataires. Au rez-de-chaussée, un menuisier charpentier y a son atelier et André a promis à chacun d'attendre qu'il ait retrouvé un logis - ce qu'il fera - avant de commencer ses travaux. Il a de grands projets car il souhaite redonner à cette demeure la noblesse perdue au fil des temps.

Le souvenir ébloui de Florence et de Venise le hante. Il imagine la Renaissance italienne au bord de la Nive. Il s'entoure alors d'amis artistes, architecte, ferronnier, staffeur, stucateur, connus à l'école de des-



Fig. 1
Porte principale,
1673.

Fig. 2
Cheminée
et chenets du hall
d'entrée.



Fig. 3
Cheminée
de la salle
à manger.



sin de Bayonne⁵. Plans, dessins, directives bouleversent une maison un peu embourgeoisée. Mokopeita perd des pièces mais gagne en espace. Les cloisons tombent, des décors sont créés de toutes pièces : pilastres, architraves, caissons, cheminées, corbeaux, frises, fer forgé. Même les façades sont remaniées. Par sa couleur rose ocrée, la maison tranchera désormais sur le blanc dominant du village basque. Là des balcons, ici des grilles intérieures et extérieures sont réalisées par un ferronnier ami d'André. Celui-ci lui offrira même pour marquer la fin des travaux, des chenets tout à fait originaux pour la cheminée du hall d'entrée (Fig. 2).

Sur la hotte de la cheminée de la salle à manger, le staffeur-stucateur Badby sculpte avec soin les "armes" de son ami ! Dans une couronne



Fig. 4
Le lustre dans l'atelier.



Fig. 5
Arche ouvrant sur le jardin.

TÉMOIGNAGES

de lauriers (les honneurs que l'on espère), une chimère (poursuivie par l'artiste), une balance (le signe zodiacal d'André) et de chaque côté, les trompettes de la renommée... (Fig. 3). Pourquoi être modeste ?

Mais il y a le lustre qui attend toujours à Saint-Léon. Et puis, il manque un atelier pour ces artistes. Ce sera une grande pièce éclairée de vastes baies à petits carreaux, à l'est, donnant sur la terrasse. Puisqu'il lui faut de la hauteur, le grenier est supprimé. Le plafond, en forme de fronton, permettra d'y accrocher le lustre (Fig. 4). Là encore des pilastres cannelés à feuilles d'acanthe soutiennent une architrave, une cheminée s'ajoute au décor, une cordelière court tout autour du plafond. La forme de ce plafond est réalisée par le menuisier-charpentier, locataire du rez-de-chaussée, Joseph Ourtau, à qui André avait promis de le faire participer aux travaux de Mokopeita, ce dont cet artisan talentueux s'acquittera avec brio. Ses descendants sont toujours les amis de la famille Trébuchet.

Fig. 6
*Vue d'ensemble
côté jardin.*



Outre cet atelier qui occupe toute la largeur de la maison, les apports les plus significatifs concernent la façade côté terrasse, entièrement recomposée autour des baies, dans le style Renaissance. L'espace sous cette terrasse, fermé et habité en 1925, se présente désormais comme un cloître qui ouvre sur le jardin par quatre arches (Fig 5). Deux petits bâtiments sont démolis pour permettre la création d'un patio avec un bassin qui a retrouvé récemment ses *azulejos*.

Le jardin participe à ce même désir de création artistique. Le potager va se transformer en jardin-paysager (Fig 6). André Trébuchet y plante lui-même haies, ifs, cyprès, arbustes, selon un plan "à la française". Des arbres aussi, à la naissance de sa fille Colette. Et il pense comme Chateaubriand, à la vallée aux loups : "Aujourd'hui, je vous fais de l'ombre, un jour, c'est vous qui m'en ferez..." Ces arbres ont mainte-

TÉMOIGNAGES



Fig. 7
Pilastre et
"l'Antoinette".

Fig. 8
Détail caisson
salle à manger.



Fig. 9
Lit d'André,
fait par Gabriel Trébuchet.

TÉMOIGNAGES

nant 30 mètres de haut et forment un petit sous-bois où l'on vient chercher la fraîcheur au cœur de l'été.

Vient alors le décor intérieur. Les plâtres, staff, stuc, une fois secs, les deux époux ouvrent leurs boîtes de peinture, prennent leurs pinceaux, les flacons de poudre d'or ou de bronze, de vernis et de laques et, juchés sur des échelles, enrichissent au gré de leurs inspirations, plafonds, murs, portes et placards. Dans le salon, des bananiers précèdent ceux qui seront plantés dans le jardin ; une caravelle s'appelle l'*Antoinette* (Fig. 7), des fruits luxurieux s'échappent d'un panier. Dans la chambre, Salomé trouble Hérode. Au plafond de la salle à manger, les lauriers, encore, entourent un jeté de fleurs (Fig. 8). La maison gagne son âme. Le père d'André, Gabriel Trébuchet, sculpteur ébéniste qui avait son atelier 30 rue Marengo à Bayonne, fera les premiers meubles pour cette demeure que malheureusement il ne verra pas achevée (Fig. 9).

André Trébuchet est parti bien trop tôt, en 1962. J'imagine tout le bonheur qu'il aurait eu à vieillir dans sa chère maison.

Restent les souvenirs, ceux d'une enfance marquée par ce lieu. Les feux dans les cheminées qui chauffaient si mal... Les longues séances de pose lorsque ma mère ou mon père faisait mon portrait... Ma grand-mère toujours présente quand mes parents travaillaient sur quelque décor dans une autre demeure. Les jeux dans le jardin, où les vieux murs étaient autant de châteaux-forts habités par des fées, des lézards, quelque fois une couleuvre ou une vipère, aussi effrayée que moi, et avec laquelle mon père m'avait appris à cohabiter. Un petit sous-bois où l'on pouvait grimper sur les branches d'un vieux figuier, au dessus de l'eau ; la baignade dans le canal où nous descendions, tel Tarzan, accrochés à un cordage ; les appels de ma mère au moment des repas... Et, bien plus tard, mon fils couché dans le berceau, celui-là même qui avait été le mien, réalisé par mon grand-père et décoré par mon père. Plus sombres, les souvenirs de l'occupation allemande... Cinq soldats passèrent un hiver dans l'une des chambres, séparée de la mienne par une simple cloison.

Les bottes sales sur le plancher... mon père leur avait "conseillé" de mettre des chaussons quand ils rentraient le soir. Cinq paires de chaussons ou cinq paires de bottes rangées au pied de l'escalier marquaient leur présence ou non dans la demeure. Et ce coup frappé à la porte de l'atelier séparé de la chambrée des soldats par un simple palier, alors que la radio diffusait "les Français parlent aux Français". Après avoir rapidement arrêté le poste, mon père ouvre et s'entend dire par l'un des soldats, un peu hagard : "Monsieur, il pleut dans la chambre !"

Une canalisation en plomb au dessus de leur chambre venait d'éclater au grenier sous l'effet du gel. Après avoir coupé l'eau et donné des

réipients aux Allemands, il fallut attendre le lendemain pour joindre le plombier, lequel n'avait pas de soudure : "vous voyez pourquoi, M. Trébuchet ?" Alors, à la guerre comme à la guerre, l'artisan se servit d'un morceau de vieille chambre à air pour colmater la fuite que l'on oublia et qui remplit son office pendant encore une dizaine d'années !

Il y avait aussi le piano, "réquisitionné" par un officier - concertiste dans le civil - lequel venait jouer pour ne pas perdre la main ! Et Wagner faisait trembler les murs !

Mokopeita a maintenant plus de quatre cents ans et réclame, comme les vieilles dames, beaucoup d'attention. Cette demeure a été inscrite en totalité et avec son jardin, au titre des Monuments Historiques, le 28 décembre 2008.

Si André Trébuchet a mis tout son talent pour réaliser un rêve d'enfant, une maison à son goût, il l'exercera aussi, au fil de sa carrière et en dehors des grands travaux publics ou privés (bars, cinémas, églises, chapelles, salles diverses), pour des particuliers désireux de personnaliser leur lieu de vie. À Biarritz, Bayonne, Anglet, en Espagne aussi, il décore des murs, des volets intérieurs, des plafonds, des paravents à la laque d'or et, parfois même, se transforme en architecte-décorateur, en modifiant ou créant certaines maisons. Beaucoup de ces décorations ont malheureusement disparu mais on peut en retrouver certaines, bien conservées ou restaurées avec goût.

L'une d'entre elles, La Closerie à Anglet, agrandie en 1935, en est un exemple typique. Sur des maquettes d'André Trébuchet, l'architecture intérieure et extérieure est modifiée avec le concours du fidèle André Badby. Des fenêtres un peu baroque, des pilastres, une nouvelle cheminée, un hall d'entrée et son escalier monumental sculpté, un plafond à caissons, décoré par le peintre de personnages allégoriques, des volets intérieurs à la feuille d'argent. Tout rappelait à son propriétaire de l'époque, sud-américain, son pays d'origine !

À Bayonne, dans le quartier des Arènes, la villa néo-basque Etche-Maitea conserve dans son hall d'entrée, de part et d'autre d'un escalier à double révolution, sur 4 m de haut et 6,5 m de large, une importante peinture murale "La Nive et l'Adour, à Bayonne". En premier plan d'une composition champêtre où serpentent les deux rivières, les Pyrénées se profilant au loin, des figures féminines symbolisent la Nive et l'Adour. Le peintre les avait voulues sortant de l'eau, dénudées comme l'Ève primitive. Ces naiades impudiques pour l'époque, furent ensuite, sur la demande de la propriétaire, couvertes de quelques légers voiles. Les tons pastel diffusent un grand sentiment de calme. Le temps passant, on oublia l'œuvre sous des couches de papiers peints ! Il fallut attendre les propriétaires actuels pour dégager la peinture, et

TÉMOIGNAGES

avec le concours d'une restauratrice, retrouver cette création conçue en 1937.

Dans ce quartier des Arènes, une autre maison des années 1930 conserve trois pièces décorées de scènes bucoliques avec l'Adour, Bayonne, les Pyrénées et une scène de labour. À Marracq, dans l'entrée d'une charmante propriété, ce sont encore deux naïades qui pouvaient se rafraîchir dans une pièce d'eau sans offusquer personne !

Parmi les décors disparus, la villa Austerlitz à Mousserolles, propriété de M. Célestin Gambade, fervent admirateur de Napoléon 1^{er}. Il organisait des réceptions très prisées où chacun était vêtu à la "mode Empire". André avait réalisé pour "Austerlitz" d'importantes peintures murales, ainsi que des volets intérieurs laqués qui, bien sûr, ne dérogeaient pas au style imposé par l'"Empereur".

Je tiens à rendre hommage aux personnes qui ont préservé ce patrimoine, vestige d'un peintre bayonnais si attaché à son pays natal.

Fig. 10
André Trébuchet
et sa fille Colette,
au piano dans
l'atelier.
(archives privées)



Crédits photographiques

Patrick Benoist : Fig. 9

Gérard Laulhé : Fig. 1 à 8

Notes

94

- 1 André Trébuchet (1898-1962), né à Bayonne. Sa carrière est partagée entre la peinture de chevalet et les grandes décorations murales, tant profanes que religieuses (Bénézit). Voir Gilbert Desport, *Le Bayonnais André Trébuchet, un peintre entre ciel et terre*, Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, 1999.
- 2 Le calvaire était en bois et en piteux état. André Trébuchet offrit à la municipalité de le remplacer par une grande croix réalisée par Badby sur un dessin d'André Trébuchet. Elle est datée de 1932, date de la fin des travaux de Mokopeita.
- 3 *Moko* : le bec ; *peita* : la pointe, le bout ou encore, l'appât. À Saint-Jean-de-Luz, pour la pêche traditionnelle au thon, on emploie le *peita*, sardines ou anchois, pour attirer le banc de poissons. Mais vu la configuration du terrain sur lequel est implantée la maison, en pointe sur la vallée, tout laisse à penser qu'il signifie "le bout du bec", nom répertorié dès le début du XVII^e siècle. Enfin, convient-il d'écarter la dernière interprétation qui suggère "Chez Moko", Moko étant un sobriquet que le maître des lieux, Darancette, ne se serait pas donné à lui-même.
L'ancienneté de cette demeure est attestée par un linteau de pierre daté de 1601 qui surmontait l'ancienne entrée, et par le portail central, daté, lui de 1673. Des comptes rendus des Biltzars et des actes notariés (Archives départementales) attestent que Mokopeita est resté dans la famille Darancette, par succession et alliances, depuis sa fondation jusqu'en 1925, où elle fut vendue pour la première fois.
- 4 Le terrain de nature schisteuse surplombant le canal à une hauteur d'environ 15 mètres, avait nécessité (selon toute probabilité dès son aménagement en 1601) la construction de hauts murs de 5 à 6 mètres en galets de la Nive, soutenus à certains endroits par des contreforts en pierres taillées.
- 5 Pour tous ces apports, André Trébuchet fait appel aux procédés classiques du stuc et du staff. Le stuc est un mélange de chaux éteinte, de colle forte, de poudre de marbre, de plâtre et de craie. Le staff est un chanvre recouvert d'un mélange de plâtre, glycérine, ciment et dextrine. Ces matériaux malléables deviennent très durs. Ils ont permis, à des époques reculées, et surtout à la Renaissance, de créer des décors sculptés, sur les murs, les façades, les plafonds (où employer la pierre s'avérait impossible) des palais, châteaux, maisons patriciennes ou églises. Voir à Bayonne, le beau travail de la chapelle du Collège Saint-Bernard : plafond à caissons et pilastres réalisé dans les années 1930 par le compagnon privilégié d'André Trébuchet, le staffeur-stucateur André Badby.

QUE RESTE-T-IL DU PRÉSENT ? COLLECTER LE CONTEMPORAIN DANS LES MUSÉES DE SOCIÉTÉ

Présentation du prochain numéro hors série du Bulletin (printemps 2012), une collaboration exemplaire entre le Musée et la Société des Amis.

Jacques BATESTI

Présentation du hors série du Bulletin du Musée Basque du printemps 2012, ouvrage d'ampleur internationale, élaboré en partenariat avec le Musée et entièrement consacré au thème de la collecte du contemporain dans les musées de société. Ce numéro exceptionnel d'environ 400 pages et largement illustré abordera quelques-unes des multiples questions, complexes et passionnantes, que soulève ce sujet délicat, en faisant appel à des muséologues, conservateurs et universitaires issus d'une douzaine de pays différents.

2012 udaberriko boletinaren aurkezpena, zerrendaz kanpoko. Nazioarteko hedadura duen lana da, Museoaren laguntzarekin ondua, gizarte museotara ekoizpen garaikidearen bilketari osoki eskainia. Ezohizko zenbakia, 400 bat orrialdetako, argazkiz ongi hornitua. Korapilatsuak eta interesgarriak diren gai kilika asko landuko da, dotzena bat nazioarteko museologo, kontserbatzaile eta unibertsitari lankide izanen direlarik.

Le prochain Bulletin du printemps 2012 risque fort de surprendre les membres de la Société des Amis du Musée Basque et les lecteurs assidus de cette publication biannuelle ! Ce numéro hors série exceptionnel, qui se distinguera nettement, par la forme et les contenus, des précédentes livraisons, sera l'aboutissement d'un long travail de réflexion et de coordination lancé en janvier 2010 et conduit en étroite collaboration par le Musée et la Société des Amis.

Il portera tout entier sur un thème unique, celui de la collecte du contemporain dans les musées de société. Pourquoi cette thématique ? Pourquoi lui donner tant de place au point d'en faire l'objet d'un hors série ? Quel rapport avec la ligne éditoriale du *Bulletin du Musée Basque* ?

■ Le Bulletin, un outil de recherche et de valorisation scientifique pour le Musée

Historiquement, le Bulletin est un outil de valorisation scientifique intimement lié au Musée. Dans sa première époque (1924-1943), il fut la voix du Musée Basque, l'organe scientifique de l'institution, un espace de recherche et de vulgarisation destiné à approfondir la connaissance des collections, ou de thèmes souvent étroitement liés aux objets exposés, et un lieu d'expression permettant aux acteurs du Musée de présenter les projets, la politique et la philosophie générale de l'établissement. "Œuvre collective, comme le Musée, il vivra de la même vie et suivra ses progrès en s'appuyant sur les mêmes amitiés" lit-on dans l'avant-propos du premier numéro¹. Sa relance en 1964 revendiquait le même lien étroit avec le Musée, dans une démarche de valorisation des collections et d'accompagnement scientifique. Si aujourd'hui la Société des Amis et le Musée ont chacun une gestion propre, le *Bulletin du Musée Basque*, resté dans le giron de la Société des Amis, est toujours un outil de connaissance et de médiation indispensable pour le Musée (l'équipe scientifique restant présente au sein du comité de rédaction), et la marque d'un lien fort entre les deux entités qui ne demande qu'à être renforcé, pour le plus grand bénéfice du Musée. Le prochain Bulletin sur le thème de la collecte du contemporain, né dans le sillage de cette longue histoire, sera ainsi le couronnement d'une intense collaboration, autant amicale qu'intellectuelle, entre l'équipe du Musée et le comité de rédaction de la SAMB.

Si l'équipe du Musée et le comité de rédaction du Bulletin ont fait le pari de consacrer un bulletin entier à cette thématique, c'est que le sujet revêt, pour les musées comme le nôtre, une importance et une acuité toutes particulières.

■ Suivre les évolutions d'un territoire qui n'a cessé de se réinventer depuis 1924

Les musées ont radicalement changé depuis l'ouverture en 1924 du Musée Basque et de la Tradition Bayonnaise. Comme les autres musées d'ethnographie régionaux créés en Europe entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, l'institution bayonnaise avait pour vocation pre-

MUSÉE

mière de sauvegarder les restes d'un monde ancien, essentiellement rural, considéré comme irrémédiablement condamné à l'uniformisation par les avancées technologiques du monde moderne. Les objets recueillis, reliques d'une société qualifiée de "traditionnelle", étaient censés incarner l'essence ou "l'âme" du territoire, avec l'idée qu'une fois ces objets engloutis par la modernité, il ne resterait plus grand-chose des spécificités de ce territoire... hormis ce qui aurait été conservé pour toujours dans les murs du Musée. Un musée conçu comme une arche de Noé, constituée en urgence au crépuscule de la culture basque, "avant que tout ne disparaisse"². Comme s'il n'était plus possible d'être pleinement basque dans le monde d'après la tradition.

Et pourtant, si les transformations du xx^e siècle ont effectivement entraîné maintes situations de perte de repères, parfois douloureuses à vivre, la culture basque n'est pas morte avec le monde moderne ! Elle a évolué, pris de nouveaux chemins, intégré de nouveaux apports. Elle s'est réinventée, à travers l'art, le renouveau de la langue, le maintien de pratiques sociales fortes adaptées aux rythmes contemporains, la relecture d'une "tradition" dont on sait aujourd'hui qu'elle n'est pas "le produit du passé, une œuvre d'un autre âge que les contemporains recevraient passivement, mais [...] une interprétation du passé conduite en fonction de critères rigoureusement contemporains"³.

De tous ces changements, essentiels pour comprendre le Pays Basque d'aujourd'hui, nulle trace au Musée, ou presque. Or personne ne contestera que le rôle du "musée de société" est d'abord de donner des clefs de lecture pour aider à déchiffrer le monde d'aujourd'hui, de relier le passé au présent, de relire le passé pour éclairer le présent, dans sa richesse et sa complexité. "L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si on ne sait rien du présent" écrivait Marc Bloch⁴. Et si l'une des spécificités du musée reste d'assurer précisément cet échange et cette transmission par une "expérience sensible"⁵, il est donc nécessaire qu'il y ait objet, collecte d'éléments matériels ou immatériels, témoins de ces transformations et de ces réinventions.

Ce besoin d'un sens actuel, d'un fil conducteur entre les objets d'hier et les préoccupations d'aujourd'hui, était déjà vivement ressenti par les concepteurs du musée des années 1920, malgré leur attachement à la tradition. Le présent était loin d'être négligé, le musée ayant pour ambition de "donner une image aussi exacte et aussi complète que possible de Bayonne et du Pays Basque dans le passé et le présent"⁶. L'art régional était alors le moyen privilégié pour proposer cette lec-

ture contemporaine de la tradition, pour en réactualiser le sens : “suivant une expression chère au Cdt Boissel, le Musée Basque n’est pas une “nécropole” puisqu’il présente des manifestations artistiques de la vie courante, comme elle sans cesse renouvelées”⁷. Mais cette vision est à son tour entrée dans l’histoire et le lien s’est peu à peu distendu entre le passé des objets et le présent du musée. En dehors de quelques cas particuliers (les affiches par exemple), la collecte s’est arrêtée au seuil de l’ère moderne. Les quelques œuvres d’art contemporain entrées dans les collections depuis 2001 ne sauraient suffire à restaurer ce lien perdu⁸.

Cette coupure entre les collections et le monde contemporain, qui ne peut que s’accroître au fil du temps si rien n’est entrepris pour y remédier, met à terme en péril le sens de cette collection et la légitimité même du lieu qui l’abrite. Le musée se voit menacé de ne plus être considéré que comme un mausolée, comme le reflet nostalgique et vain d’un Pays Basque enfui, en grande partie étranger à la réalité culturelle d’aujourd’hui. Et la question peut être posée de la raison d’être d’un tel effort de conservation s’il ne permet pas *in fine* d’éclairer le présent, s’il n’est pas en mesure d’être un outil de connaissance pour le monde d’aujourd’hui. À travers ce thème de l’objet de musée contemporain, auquel se consacre entièrement le prochain Bulletin, c’est donc une dimension essentielle du musée d’aujourd’hui qui est abordée : la nécessité vitale de l’ouvrir à des questions de société actuelles, de ne plus s’intéresser seulement à un passé mythique, dénué de tout repère chronologique, mais de regarder le territoire dans ses évolutions, ses transformations et ses recompositions.

■ Quels objets pour témoigner du monde d’aujourd’hui ? Une question complexe et relativement peu abordée

À peine cette nécessité posée, la complexité de sa mise œuvre apparaît. Que choisir ? Que collecter dans l’infinité des objets du présent ? Dispose-t-on du recul nécessaire pour décider de ce qui peut avoir du sens dans notre environnement immédiat ? Faire d’un objet contemporain une pièce de musée n’est-ce pas qu’une manifestation de plus de la tendance au “tout patrimoine”, tueuse de sens ? Qui peut ou doit décider de ce qui a du sens aujourd’hui : le conservateur, le spécialiste, l’habitant, le visiteur ? Existe-t-il encore des objets spécifiques, explicitement liés à un territoire, dans notre quotidien mondialisé ? Si la spécificité réside aujourd’hui davantage dans les pratiques et les usages d’objets standardisés, comment collecter des gestes, de l’immatériel ? Existe-t-il encore un art populaire ? Qu’est-ce que la tradition aujourd’hui ? Ne court-on pas le risque, en abordant au musée des faits de société trop récents, de générer des polémiques et des tensions⁹ ?...

MUSÉE

Malgré les multiples interrogations que soulève inmanquablement un tel sujet - et peut-être justement en partie à cause d'elles - le fait d'envisager le présent au musée à travers l'objet ou la collection est un thème relativement peu abordé dans la littérature scientifique française. Beaucoup de professionnels de musée, conscients de cette nécessité, manquent de repères, de bases théoriques, de contenus critiques et de récits d'expériences pour se lancer dans cette aventure pourtant indispensable pour l'avenir des musées. Les références principales sur ce sujet, en dehors de quelques articles épars dans des revues scientifiques, sont un colloque de 1984 tenu à Rennes : *Constituer aujourd'hui la mémoire de demain* (publié en 1988) et une table ronde de l'Institut National du Patrimoine en 1999, qui ne traitait pas seulement des musées mais également des archives, de l'archéologie et des Monuments Historiques : *Tri, sélection, conservation : quel patrimoine pour l'avenir ?*. Le sujet étant ainsi relativement peu défriché, il nous a semblé particulièrement opportun de lancer, via le Bulletin, une grande réflexion collective qui nous permette de faire un point sur ces questions, de saisir les orientations actuelles, de dégager des pistes, de poser des jalons dans ce vaste chantier. La question de l'objet d'aujourd'hui et du musée, qui touche plus largement à notre rapport aux choses et au temps, à la place de la mémoire et du patrimoine dans le monde d'aujourd'hui, à la nécessité d'un regard historique sur le présent, nous a paru susceptible d'intéresser, bien au-delà du cercle des professionnels de musée, un public très large, et en tout premier lieu les lecteurs du Bulletin.

■ Un Bulletin à vocation internationale pour contribuer au rayonnement du Musée

L'équipe du Musée et le comité de rédaction du Bulletin ont ainsi souhaité donner à cette thématique un rayonnement exceptionnel, en choisissant de modifier radicalement le format habituel du Bulletin (d'où sa qualification de "hors série"). Il prendra pour cette occasion l'allure d'un bel ouvrage au format revue, proposant plus de 400 pages avec au moins autant d'illustrations. Une quarantaine de professionnels de musées et d'universitaires, anthropologues, historiens et critiques d'art, issus d'une quinzaine de pays différents, contribueront à cette vaste entreprise collective. L'élaboration des contenus a été encadrée par un comité scientifique composé de conservateurs et de muséographes français (plus une Suédoise) pour garantir la validité et la pertinence des partis pris éditoriaux et du choix des intervenants. La confrontation de réflexions issues d'espaces culturels distincts (latins, anglo-saxons, nordiques), qui ne partagent pas nécessairement les mêmes conceptions muséographiques¹⁰, et de points de vue venant de différentes disciplines, devrait donner tout son intérêt et toute son

ampleur à cette publication, dégagant des perspectives et générant des ouvertures riches de sens. Afin d'appuyer cette ouverture internationale, et dans la mesure où un certain nombre d'auteurs sont anglophones, chaque texte (publié en français) sera accompagné d'un résumé en anglais.

Cette collaboration exemplaire représentera pour le Musée une solide base de travail à partir de laquelle nous souhaitons dans un avenir proche explorer le champ du contemporain en Pays Basque. L'ambition de ce hors série, et l'impact scientifique qui en est attendu, devraient également contribuer à valoriser le Musée et le Bulletin sur la scène scientifique nationale. Enfin, ce numéro n'oublie pas son lectorat d'origine, proposant à l'amateur ou au curieux une plongée, autant visuelle qu'intellectuelle, dans une question passionnante, aux multiples ramifications, où se joue probablement l'avenir du musée !

Notes

- 1 *Bulletin du Musée Basque*, n° 1, 1924, p. 1.
- 2 Un désir de musée où est à l'œuvre "quelque chose du geste universel d'Antigone exigeant une sépulture". Philippe Mairot, "L'objet de l'écomusée", in *Territoires de la mémoire*, Editions de l'Albaron, 1992, p. 34.
- 3 Gérard Lenclud, "La tradition n'est plus ce qu'elle était" in *Terrain*, n° 9, 1987, p. 118.
- 4 *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, 1949. Version disponible en ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch_marc/apologie_histoire/apologie_histoire.html (p. 27, "comprendre le passé par le présent").
- 5 Bernard Deloche, "Définition du musée" in François Mairesse et André Desvallées (dir.), *Vers une redéfinition du musée ?* L'Harmattan, 2007, p. 100.
- 6 *Musée Basque. Guide sommaire*. 1930, p. 2.
- 7 André Constantin, *Bulletin du Musée Basque*, 1925, 2-3, p. 7.
- 8 Cf. Jacques Battesti, "Exposer l'art contemporain au Musée Basque", in *Bulletin du Musée Basque*, n° 175, 2010, p. 81-90.
- 9 Voir à cet égard l'expérience éloquent de Musée Dauphinois, notamment à l'occasion des expositions sur les communautés immigrées grenobloises. Jean Guibal, "Cultures régionales et minorités culturelles" in Réda Benkirane et Erica Deuber Ziegler (dir.), *Culture et cultures*, Musée d'Ethnographie de Genève, collection Tabou, 2007, p. 309-319.
- 10 Les pays anglo-saxons et nordiques ont ainsi une approche plus ouverte de la question très sensible de l'inaliénabilité des collections (cf. François Mairesse (dir.), *L'inaliénabilité des collections de musée en question*, Musée royal de Mariemont, 2010, 161 p.).

ÉTIENNE DE SILHOUETTE

VOYAGE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL

31 août - 24 décembre 1729

Édition établie et annotée par Pierre Laborde

Presses Universitaires de Bordeaux, février 2011, 129 p. (ISBN : 978-2-86781-647-5).

Jean-Louis
HIRIBARREN

La particularité du patronyme de Silhouette, soulignée par P. Laborde, est qu'il soit le seul d'origine basque à avoir enrichi le vocabulaire français. Le nom de Silhouette est loin d'être méconnu au Pays Basque, car l'on sait confusément que cette famille était originaire de Biarritz. Pour autant le grand-père d'Étienne était un riche marchand et bourgeois de Bayonne. Lui-même est né à Limoges où son père exerçait les fonctions de "directeur des recettes générales des finances de la généralité de Limoges".

La relation (au sens de récit de voyageur, terme un peu tombé en désuétude) du "Voyage d'Espagne et de Portugal", ferait penser à un exercice de fin d'études de Sciences politiques. Sauf que l'on ne demande pas aux jeunes gens actuels, de faire un périple tout autour de l'Espagne en partant à pied, en chaise ou avec des muletiers de Barcelone en suivant la côte méditerranéenne jusqu'à Grenade, Malaga, Cadix pour remonter vers Tolède, après une incursion jusqu'à Lisbonne, puis Madrid, Valladolid, Burgos, Irun. Cela en quatre mois.

Tout d'abord dans cette relation, on croit retrouver une préfiguration d'un guide destiné à ceux qui prennent la route : bons coins, nourriture, auberges "nommées ventas", routes, conseils de sécurité, etc. Étienne a vingt ans et une maturité surprenante et des connaissances qui lui font porter des avis sur la nature, l'architecture, la société espagnole, l'influence des Maures dans la construction des cathédrales visitées, (le terme gothique est pour lui péjoratif) mais aussi la gastronomie, la beauté des femmes, l'économie des régions traversées...

Bref plus qu'un guide, cette relation apparaît plutôt comme un rapport circonstancié à l'usage d'un service de politique étrangère. Il ne s'agit pas de simple tourisme - le terme n'existe pas encore - car ce jeune homme arrive à obtenir une audience avec les souverains du Portugal à Lisbonne, et près de Madrid avec ceux de l'Espagne. Curieux de tout, portant des avis aussi bien sur l'humeur des Espagnols, leur pratique religieuse, que sur leur façon de s'habiller, il saisit les implications politiques de son temps et leurs possibles effets.

On ne peut être qu'admiratif pour ce jeune génie, polyglotte. Il traduit tout en voyageant, Baltazar Gracian, qu'il publiera à son retour, comme simultanément il fait paraître "Idée générale du gouvernement chinois" d'après des comptes rendus de missionnaires jésuites dont il a été l'élève. Plus tard, à vingt-cinq ans, il publie les "Lettres sur les transactions publiques du règne d'Élisabeth" et des traductions d'ouvrages philosophiques anglais de Pope.

On pressent ce que nous appellerions actuellement "l'homme d'État", cultivé, intelligent, connaissant parfaitement la France



comme l'indique la partie "Route de Saint-Jean-de-Luz à Paris", effectuée en un mois, et bien évidemment tous les chemins des responsabilités et du pouvoir. Il devint à cinquante ans contrôleur général des Finances, autrement dit ministre des Finances. Mais alors que l'État connaît de grandes difficultés financières, proposer en temps de crise une augmentation des impôts et exiger la rigueur dans les dépenses publiques est une politique des plus impopulaires. Face aux oppositions des puissants, Étienne de Silhouette est bientôt contraint de démissionner. Les pamphlets fleurissent et comme la mode en est aux caricatures découpées sur papier aux petits ciseaux, puis collées sur fond sombre - on en voyait des spécialistes encore à la Grande Plage à Biarritz il y a peu - Étienne de Silhouette caricaturé est devenu "silhouette".

L'édition établie et annotée avec bonheur par Pierre Laborde, se doit d'être amplement diffusée car elle rend justice à l'un des plus brillants génies politiques de son temps, très rares au nôtre. Alors que le patronyme des Silhouette se rencontre encore rarement, il semblerait qu'il y aurait d'autres façons d'entretenir la mémoire et la connaissance d'Étienne Silhouette que de lui avoir réservé à Biarritz, le nom d'un rond-point.

NESTOR BASTERRETxea

Collectif sous la direction de Eusko Ikaskuntza (Société d'Études Basques)

Les éditions La Cheminante et Eusko Ikaskuntza, 2011, 160 p.

(ISBN : 978-2-917598-27-6).

En 2010, l'hommage rendu à Nestor Basterretxea se voulait complet : expositions organisées au Musée Basque et au Musée Bonnat, excursions pour découvrir ses œuvres en Pays Basque Sud, réalisation - grâce aux Amis du Musée Basque - de socles pour les stèles qu'il avait offertes au musée et colloque universitaire organisé par Eusko Ikaskuntza. L'idée a germé alors de publier les actes du colloque sous la forme d'un beau livre d'art qui permette au public francophone de découvrir l'œuvre multiple et grandiose de Nestor Basterretxea. Les textes sont en français mais par respect pour les auteurs ils sont doublés dans leur langue d'origine, basque ou castillane.

L'illustration abondante et variée s'adapte aux textes et tente aussi de montrer toutes les facettes du talent de l'artiste.

La carte centrale fait le point, à l'heure actuelle, de toutes les œuvres en espace public avec leur localisation précise de manière à susciter l'envie de promenades découvertes.

Le plus de cet ouvrage : un *bertsu* vidéo et un hommage musical du groupe Kalakan accessibles via un téléphone (iphone, blackberry, etc.).

Marie-Claude
BERGER



MÉMOIRES SOULETINES

I. VILLAGES DE LA VALLÉE

Philippe Etchegoyhen

Elkar, novembre 2011, 210 p. (ISBN : 978-84-15337-12-6).

Michel DUVERT

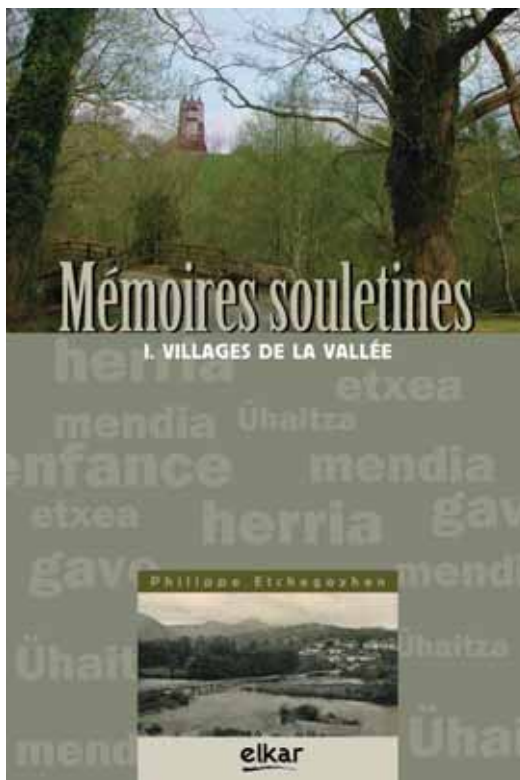
Alors que de bons livres d'histoire sur la Soule et sur ses institutions, ne font pas défaut, il est (bien trop) rare de lire des témoignages de première main sur la vie quotidienne dans cette province. Le présent ouvrage est de ceux qui combleront ce manque. C'est une évocation de l'état du petit monde paysan de la Soule des gaves, un pays que Philippe Etchegoyhen connaît bien, c'est celui de son enfance.

Ce texte est tissé de mises en perspective ainsi que d'évocations historiques qui servent non seulement à présenter des pans entiers de modes de subsistance, des catégories sociales du peuple de Soule, mais à déployer des chroniques particulièrement représentatives. C'est ainsi que l'auteur porte sur son pays un regard documenté, attentif, concret, respectueux, sans nostalgie affirmée mais sans complaisance ; il met en scène un monde qui fut et qui a trouvé des ressources pour tourner son étrave face à la tourmente.

Il est rare de disposer d'un tel regard circonstancié qui, par chance, porte sur cette Basse-Soule, une région dont on peut dire sans peine, que c'était l'une des plus mal connues d'*Iparralde*. Pourtant le voyageur qui laisse derrière lui la rigueur des hautes vallées, qui tourne le dos à Tardets, se rend très vite compte qu'il ne subit plus la

rigueur de ces hautes pentes. Au contraire, il entre dans une belle vallée où son regard embrasse de beaux champs fertiles. C'est qu'ici le paysage est fortement marqué par les *elge* qui se déploient sur les riches terres alluviales bordant un Saison dont les rives furent de tout temps bien peu fiables. Parsemant ce paysage, le voyageur rencontre ici des sortes de "villages-rues", de bourgades ramassées autour de ces petites et lourdes églises, aux maisons corsetées de murs épais et qui détonnent au sein d'un Pays Basque montagnard semé d'*etxalde* dispersées sur replats et terrasses, dans un espace largement ouvert. Ce bas-pays fut étudié en partie par Lefebvre dans son monumental travail de 1933. Puis plus rien, pour ainsi dire... Le présent ouvrage s'inscrit dans la ligne du travail du grand géographe, mais à la différence (et elle est de taille !), ici c'est l'homme acteur de son existence qui en est le héros. Faut-il insister sur le fait que demain (si ce n'est tout à l'heure !), personne ne pourra entendre ce Pays Basque qui se ferme à jamais, et dont les voix des acteurs, qui le remirent entre nos mains, deviennent à chaque instant un peu plus inaudibles ? Par chance, pour nous et pour eux, notre auteur est arrivé à temps pour témoigner d'une aventure séculaire, la leur.

Il l'a fait par des souvenirs partagés (que ravivent des photos personnelles), par des anecdotes et des témoignages mettant en scène de joyeuses complicités, par l'écho de conversations qui sonnent juste et où nous nous retrouvons tous plus ou moins



(même les *Manex...*), tant ce qui est dit résonne au fond de tout un chacun qui a connu l'austère vie des campagnes (son corset de morale hypocrite, ses mesquineries... ses "pittoresques" ...).

Outre ces paroles d'hommes et ses souvenirs pénétrants, l'auteur nous livre des données de base, fondées sur des enquêtes de terrain des plus exigeantes (je songe à son approche du système des *elge*, aux modes de régulation de l'*etxe* et aux catégories sociales, son regard sur les bohémiens, etc.) qui révèlent des pans entiers concernant directement la mise en forme du mode de vie et de l'économie rurale ancienne. Tout ce réseau de données est bien organisé et mis en valeur de façon adéquate dans le corps du texte.

Quelques parties de ce livre ont fait l'objet de publications dans notre bulletin. Je suis persuadé (qu'avec le second tome à paraître en 2012) cette œuvre deviendra un "classique" pour ceux qui tentent de comprendre ce qui a changé au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Ce livre sera essentiel pour ceux qui auront besoin de jeter l'ancre en amont, sur un sol ferme.

ZER DA HORI ? QU'ES ACÒ ?

Issu des collections du Musée Basque et de l'histoire de Bayonne,
il ne demande qu'à être reconnu !

À quoi pouvait-il (ou peut-il) servir ? A-t-il un nom ? Où s'en servait-on ?

Telles sont les questions auxquelles vous, lecteurs,
êtes invités à trouver la réponse sur notre site web

(www.samb-baiona.net).

Bonne observation !



Objet de 35 cm de long.

Erratum

Suite à l'explication du dernier *Zer da hori ?* (un couvercle de pot de gemmeur) parue dans le précédent bulletin (n° 177), M. Pierre Laforie de l'association Mémoire en Marensin nous a écrit pour rectifier deux erreurs qui se sont malencontreusement glissées dans ce texte. Ce n'est pas le pin sylvestre mais bien le pin maritime qui était la source de la résine récoltée ; par ailleurs, Pierre Hugues, qui déposa en 1844 le brevet d'un "réceptif ascensionnel" adapté ensuite par les résiniers qui le simplifièrent, n'était pas agriculteur mais avocat à Bordeaux et sylviculteur.

Un grand merci à M. Laforie pour sa lecture attentive et ses précieuses remarques !

EUREKA

solution du "*zer da hori ?*"
du Bulletin du Musée Basque N° 177



Séchoir à cheveux électrique "*Rafale*"
de la Maison Pelleray (Paris). Vers 1920.
Bois, métal, matière plastique, corde,
cuir, papier. 123 x 48 x 35 cm.
Inv. n° 1995.36.182
Don de M. Pierre-Albert Mauhorat,
coiffeur-perruquier à Bayonne (1995)



106

La rubrique *Zer da hori ?* est l'occasion de confronter le lecteur à un objet de collection qui ne se prête pas nécessairement à une identification immédiate, soit parce qu'il s'agit d'un objet méconnu ou insolite, soit parce qu'il est présenté seul, sorti de son environnement d'usage et sans référence qui permette d'aiguiller l'interprétation - montrant en cela toute l'importance du contexte dans la lecture d'un objet (comme ce fut le cas pour le couvercle du pot de gemme) -, soit enfin parce que son caractère inattendu ou surprenant, sans rapport immédiat avec ce que l'on connaît, ou pense connaître, des collections du Musée Basque, laisse planer un doute quant à l'authentification de la chose.

Malgré cela, beaucoup d'entre vous auront sans doute reconnu ici un séchoir à cheveux électrique ! L'objet a été donné au musée en 1995 par Pierre-Albert Mauhorat, descendant d'une longue lignée de coiffeurs perruquiers bayonnais installés depuis 1827 au n° 22 rue Chegaray (devenue par la suite rue Victor Hugo). Comme l'indique une plaque de cuivre sur la sellette, ce "séchoir électro-moteur *Rafale*" est un article de la marque Pelleray, fournisseur parisien d'instruments et d'équipements pour coiffeurs, parfumeurs, posticheurs, manucures et pédicures. Outre les classiques coupes de cheveux et autres soins capillaires, la maison Mauhorat fut particulièrement renommée pour son activité de posticheur, fournissant notamment tout au long du xx^e siècle les compagnies de théâtre locales.

La nature de ce sèche-cheveux s'éclaire définitivement lorsqu'il est mis en scène accompagné d'un autre objet, auquel il fut indissociablement lié dans la boutique des Mauhorat, le casque pour permanente de marque Gallia, datant également des années 1920. Curieusement, si cette association contribue à chasser toute ambiguïté quant à la fonction du séchoir, elle peut faire naître à son tour, aux yeux d'un spectateur du début du xxi^e siècle, une autre étrangeté. Le décalage est en effet troublant entre un objet encore archaïque et non abouti dans sa forme, composé d'une machine électrique dernier modèle installée sur une antique sellette en bois, et l'étonnant modernisme formel que dégage le casque aux lignes épurées, en parfaite harmonie avec son pied de métal... On pourrait les croire issus de deux ères technologiques distinctes alors qu'ils proviennent sans doute d'un même catalogue de fournisseur.

Bien que ces deux objets soient les deux éléments d'un même processus fonctionnel, chaque pièce, une fois entrée au musée, est inventoriée séparément et prend une valeur individuelle. Dans les réserves, ces deux objets sont conservés dans des lieux distincts, le séchoir dans la salle du mobilier et le casque avec les métaux. Chacun semble alors débiter une nouvelle existence, changer de sens, s'ouvrir à des interprétations fantastiques dans ce nouvel environnement qui ne prend en compte que la matière et la taille de l'objet en laissant de côté sa fonction d'origine. Ainsi sommeille, dans un assemblage improbable, la matière brute du musée. Les années passant et l'information sur l'objet faisant souvent défaut, en reconstituer le sens prend parfois des allures de quête archéologique.

Bulletin semestriel N° 178 - ISSN : 1148-8395 - ISBN : 978-2-9533544-5-4

Édition et abonnements :

Société des Amis du Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne

Association reconnue d'utilité publique par décret du 5 mars 2008

Tél. 05 59 25 45 84 - www.samb-baiona.net

Contact avec l'association : contact@samb-baiona.net

Contact concernant le bulletin : bulletin@samb-baiona.net

Directrice de la publication :

Sophie CAZAUMAYOU

Comité de rédaction :

Jean-Marie AYNAUD, Jacques BATTESTI, Frédéric BAUDUER,
Marie-Claude BERGER, Sophie CAZAUMAYOU, Olivier CLÉMENT,
Mano CURUTCHARRY, Frédéric DUHART, Michel DUVERT,
Philippe ETCHEGOYHEN, Jean-Pierre GACON, Jean HARITSCHELHAR,
Jean-Louis HIRIBARREN, Albert IRON, Cendrine LAGOUEYTE,
Kristian LIET, Anne OUKHEMANOU, Olivier RIBETON,
Étienne ROUSSEAU-PLOTTO, Françoise SALA.

Traducteur :

Marcel ETCHEHANDY (basque)

Composition : FLASHCOMPO

Impression : SORDES

Dépôt légal : 2^e semestre 2011

Rédaction : Les recommandations aux auteurs sont envoyées à la demande.

Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
(loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425).

SOMMAIRE

- 2 *AITZINSOLAS* - ÉDITORIAL
Jean-Marie AYNAUD
- 5 FRANÇOIS EYET, CHIRURGIEN PRINCIPAL
À L'HÔPITAL MILITAIRE DE BAYONNE
Olivier RIBETON
- 39 LA FIÈVRE JAUNE AU PAYS BASQUE AU XIX^e SIÈCLE
HISTOIRE D'UNE MALADIE IMPORTÉE
Frédéric BAUDUER
- 51 FRANÇOIS BROUSSAIS,
SES ANNALES DE MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,
ET LA FIÈVRE JAUNE
Olivier RIBETON
- 69 LAUGA,
TROIS CENTS ANS D'ARCHIVES FAMILIALES
Claude FOURCADE
- 83 MOKOPETTA,
UNE MAISON D'ARTISTES
Colette TRÉBUCHET
- 93 QUE RESTE-T-IL DU PRÉSENT ?
COLLECTER LE CONTEMPORAIN
DANS LES MUSÉES DE SOCIÉTÉ
Jacques BATTISTI
- 99 COMPTES RENDUS
Jean-Louis HIRIBARREN
Marie-Claude BERGER
Michel DUVERT
- 103 *ZER DA HORI ?*

